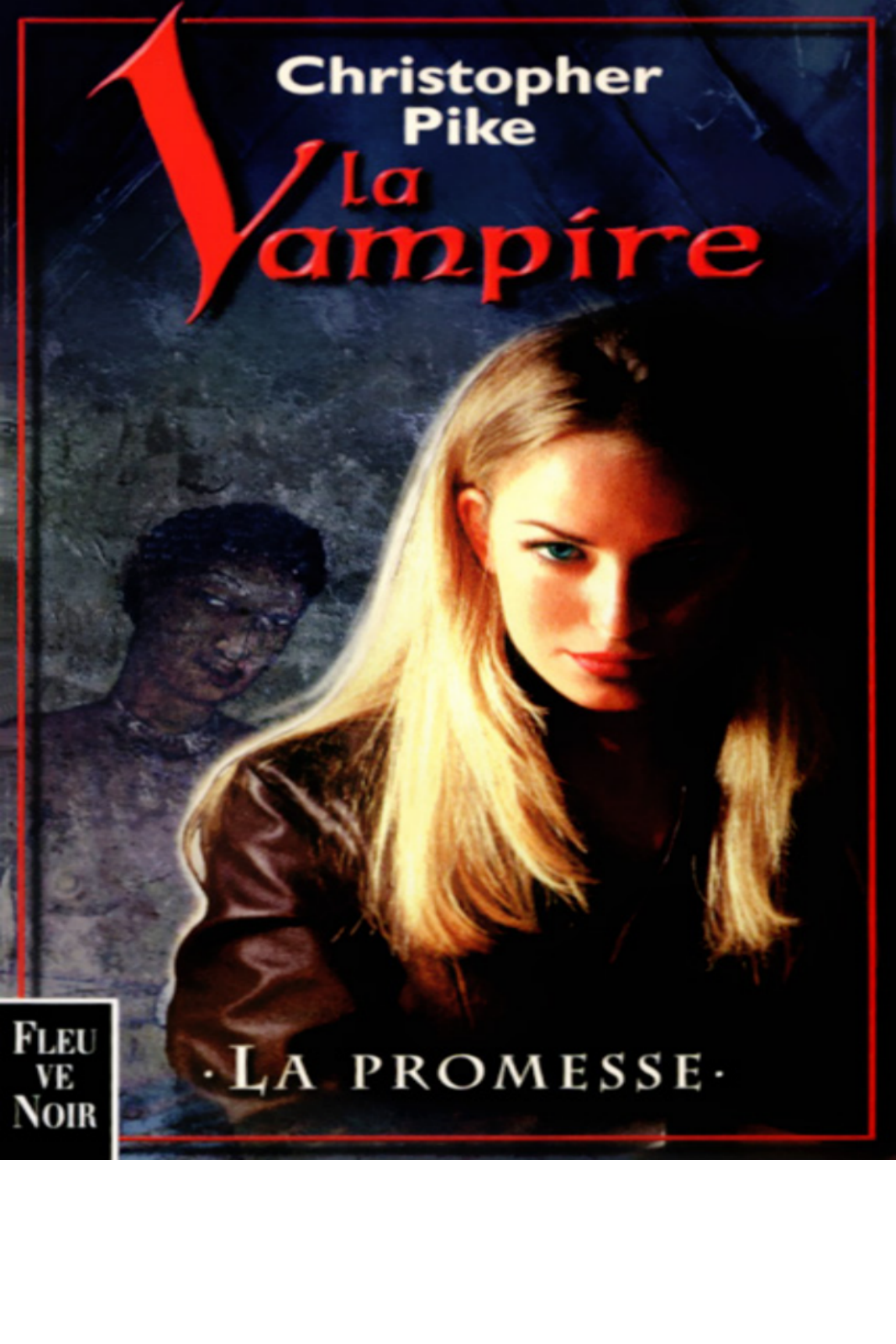


La Promesse

Pike, Christopher

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Christopher
Pike

La
Vampire

FLEU
VE
NOIR

· LA PROMESSE ·

La Vampire

Tome 1

LA PROMESSE

Par

CHRISTOPHER PIKE



FLEUVE NOIR

CHAPITRE PREMIER

Je suis une vampire. Cela, c'est la vérité. Mais ce qui n'est pas l'exacte vérité, c'est la signification moderne du mot vampire, toutes ces histoires qu'on a racontées sur les créatures comme moi. Je ne suis pas réduite en cendres par la lumière du soleil, et la vue d'un crucifix ne me fait nullement reculer ; d'ailleurs, ces temps-ci, je porte une petite croix en or à mon cou, simplement parce que ça me plaît. Je suis incapable d'ordonner à une bande de loups d'attaquer, de me déplacer dans les airs ou de changer quiconque en vampire rien qu'en lui faisant boire mon sang. Il est vrai, cependant, que les loups se plaisent en ma compagnie, ainsi que la plupart des prédateurs, et que je peux sauter si haut qu'on pourrait croire que je sais voler. Quant au sang, ah, le sang, le sujet entier me fascine. En plus, j'aime ça, quand ça coule tout chaud et que je suis assoiffée. Et je le suis souvent.

Mon nom, à présent. Je m'appelle Alisa Perne. Deux petits mots qui vont m'accompagner deux ou trois décennies ; je n'y suis pas plus attachée qu'au bruit du vent. Mes cheveux sont blonds et soyeux, mes yeux pareils à des saphirs imprégnés de l'éclat séculaire d'une fissure volcanique. Je suis mince et de petite taille au regard des normes actuelles, un mètre cinquante-sept en sandales. Toutefois, j'ai les bras et les jambes musclés, quoique cela ne manque pas de charme. Tant que je ne parle pas, je parais avoir seulement dix-huit ans. Il y a cependant quelque chose dans ma voix – la froideur avec laquelle je m'exprime, une certaine intonation trahissant mon expérience infinie des choses et des êtres de ce monde – qui fait dire aux gens que je suis beaucoup plus âgée. Mais je pense rarement moi-même à l'époque où je suis née, bien longtemps avant qu'on ait érigé les pyramides sous la pâle clarté de la lune. Oui, j'y étais, j'ai traversé ce désert et son histoire, même si à l'origine je ne suis pas de cette partie du monde.

Ai-je besoin de sang pour survivre ? Suis-je immortelle ? Après tout ce temps, je ne sais toujours pas. Je bois le sang parce que j'en ai une envie irrépressible. Mais je peux aussi manger de la nourriture normale, et la digérer. J'ai besoin de nourriture autant qu'un autre homme ou une autre femme. Je suis un être vivant, qui respire. Mon cœur bat – je l'entends en ce moment, tel le tonnerre dans mes oreilles. J'ai l'ouïe très sensible, tout comme la vue. Je peux entendre une feuille morte se détacher d'une branche à un kilomètre de distance, et je distingue nettement, sans télescope, les cratères de la lune. Avec l'âge, ces deux sens se sont encore affinés.

Mon système immunitaire est inattaquable ; mon système régénérateur tient du miracle, si vous croyez aux miracles – ce qui n'est pas mon cas. Je peux recevoir un coup de couteau dans le bras et guérir en quelques instants sans qu'il y ait de cicatrice. Mais si j'étais frappée au cœur, disons avec le fameux pieu de bois qu'on nous montre dans les films, alors peut-être je mourrais. Même la chair d'un vampire a du mal à guérir autour d'une lame plantée. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas eu l'occasion d'en faire l'expérience.

Mais qui oserait me frapper ? Qui voudrait prendre le risque ? J'ai la force de cinq hommes, les réflexes du chat. Il n'est pas un art de combat dans lequel je ne sois passée maîtresse. Une douzaine de ceintures noires pourraient m'acculer dans une sombre ruelle que je me ferais un plaisir de me tailler un parfait costume de vampire avec les ceintures de leurs kimonos. C'est vrai, j'adore me battre, presque autant que j'adore tuer. Pourtant, je tue de moins en moins à mesure que les années passent, parce que le besoin n'y est pas, et que les ramifications du meurtre dans la société moderne sont si complexes que ça me fait perdre de mon temps précieux quoique infini. Il est des passions auxquelles on doit renoncer, d'autres qu'on doit oublier. Oui, aussi étrange que cela puisse paraître, sachez, au cas où vous me prendriez pour un monstre, que je suis capable d'aimer passionnément. Je ne me considère pas comme un être malfaisant.

Pourquoi est-ce que je raconte tout ça ? À qui est-ce que je parle ? Je jette ces mots, ces pensées, simplement parce que c'est le moment. Le moment de quoi, je l'ignore, et cela n'a pas d'importance parce que c'est ce que j'ai envie de faire, et pour moi c'est toujours une raison suffisante. Mes désirs... comme ils sont peu nombreux, et pourtant combien ils me brûlent au plus profond de moi !

Je n'ai pas envie de vous dire, pour le moment, à qui je m'adresse.

L'instant est empreint de mystère, même pour moi. Je suis devant la porte du détective Michael Riley. Il est tard ; l'homme est dans son bureau privé au bout du couloir, et il a baissé la lumière – je le sais sans le voir. Le bon M. Riley m'a appelée il y a trois heures pour me dire que je devais venir à son bureau afin qu'on ait une petite conversation à propos de certaines choses qui pourraient m'intéresser. Il y avait comme une note de menace dans sa voix, et autre chose. Bien que je ne sache pas lire dans les esprits, je suis capable de percevoir les émotions. J'éprouve un sentiment de curiosité, là, dans ce couloir étroit qui sent le renfermé. Je suis aussi contrariée, et cela n'augure rien de bon pour M. Riley. Je donne un léger coup à la porte et l'ouvre avant qu'il n'ait le temps de répondre. Je suis à la réception.

— Bonjour, dis-je.

Rien de menaçant dans le ton de ma voix. Après tout, je suis

censée être une jeune fille. Je me trouve devant le triste bureau de la secrétaire, que j'imagine dans l'attente de ses chèques de paye qu'on lui a promis comme « pratiquement envoyés ». M. Riley est à son bureau, dans sa pièce à lui, et se lève lorsqu'il remarque ma présence. Il porte une veste sport marron toute fripée et, d'un seul coup d'œil, je repère le renflement du revolver sous son sein gauche. M. Riley me tient pour quelqu'un de dangereux, je note en moi-même, et ma curiosité monte d'un cran. Mais ça m'étonnerait qu'il soit au courant de ce que je suis en réalité, sinon il n'aurait pas voulu me rencontrer, même en plein jour.

— Alisa Perne ? dit-il d'un ton embarrassé.

— Oui.

Depuis les six mètres qui nous séparent, il me fait signe d'approcher.

— Veuillez entrer et prenez un siège.

Je m'avance dans la pièce, mais pas pour prendre le siège offert, celui qui est devant son bureau ; j'en choisis plutôt un contre le mur de droite. Je veux avoir le champ libre face à lui s'il tente de pointer un revolver sur moi. S'il fait ça, il mourra, et peut-être dans la douleur.

Il me regarde, essayant de me jauger, et cela lui est difficile du fait que je suis assise. Il trahit cependant toute une mosaïque d'impressions. Sa veste n'est pas seulement fripée, elle est aussi tachée – hamburgers grasseyés avalés à la hâte. Je vois tout. Ses yeux sont cernés de rouge, par la drogue autant que la fatigue. Je le soupçonne de s'empoisonner aux amphétamines, une médecine pour supporter les longues heures à battre le pavé. Pour m'épier ? Certainement. Je vois aussi une lueur de satisfaction dans ses yeux, la proie enfin attrapée. Je souris en moi-même à l'idée, quoique je ressente en même temps un certain malaise. La pièce est mal aérée, un peu froide. Je n'ai jamais aimé le froid, même si je pourrais survivre à une nuit d'hiver arctique nue comme un ver.

— Vous devez vous demander pourquoi je voulais vous parler de façon si urgente, dit-il.

Je hoche la tête. J'ai les jambes décroisées, mon pantalon blanc tombant en pans flottants. Une de mes mains repose sur ma cuisse, l'autre joue avec mes cheveux. Gauchère, droite... ni l'un ni l'autre, ou les deux.

— Puis-je vous appeler Alisa ? demande-t-il.

— Vous pouvez m'appeler comme ça vous chante, monsieur Riley.

Le ton le fait tressaillir, et c'est l'effet recherché. J'aurais pu lancer ça comme n'importe quelle jeune fille moderne, mais j'ai laissé transparaître dans ma voix l'empreinte du long passé qui est le mien,

avec tout le pouvoir que cela peut représenter. Je veux tenir M. Riley sur le gril, car les gens nerveux disent beaucoup de choses que plus tard ils regrettent.

— Appelez-moi Mike, dit-il. Avez-vous eu du mal à trouver ?

— Non.

— Puis-je vous offrir quelque chose ? Du café ? Un soda ?

— Non.

Il baisse un instant les yeux sur le bureau, où se trouve une chemise qu'il ouvre d'une chiquenaude. Il s'éclaircit la gorge, et à nouveau je perçois sa lassitude ainsi que sa peur. Mais est-ce de moi qu'il a peur ? Je n'en suis pas sûre. Outre le revolver sous sa veste, il en a un autre enfoui sous des papiers à l'autre extrémité du bureau. Je sens l'odeur de la poudre dans les balles, celle de l'acier froid. Ça fait beaucoup de puissance de feu pour une entrevue avec une jeune fille. J'entends un faible grincement, du métal et du plastique en mouvement. Il enregistre la conversation.

— Pour commencer, il faudrait que je vous dise qui je suis, énonce-t-il. Comme je l'ai mentionné au téléphone, je suis un détective privé. L'affaire est à moi, je suis totalement indépendant. Les gens viennent me voir pour que je leur retrouve des êtres chers, leur recherche des placements à risque, leur assure une protection si nécessaire, leur obtienne des informations sur les antécédents cachés de certains individus.

Je souris.

— Et pour que vous espionniez.

Il plisse les yeux.

— Je n'espionne pas, mademoiselle Perne, rétorque-t-il.

— Sans blague ! (Mon sourire s'élargit. Je me penche en avant, le haut de mes seins visible dans l'échancrure de mon corsage de soie noire.) Il se fait tard, monsieur Riley. Dites-moi ce que vous voulez.

Il secoue la tête et déclare :

— Vous avez beaucoup d'assurance pour une petite jeune fille.

— Et vous beaucoup de cran pour un détective privé dans une mauvaise passe.

Il n'apprécie pas. Il tapote la chemise ouverte sur le bureau.

— J'ai enquêté sur vous ces derniers mois, mademoiselle Perne, depuis votre venue à Mayfair. Vous avez un passé fascinant, ainsi que de nombreux placements. Mais je suis certain que vous savez ça.

— Ah, bon !

— Avant de commencer, puis-je vous demander quel âge vous avez ?

— Vous pouvez demander.

— Quel âge avez-vous ?

— Ça ne vous regarde pas.

Il sourit. Il s'imagine avoir marqué un point. Il ne se doute pas que je suis déjà en train de réfléchir à la façon dont il va mourir, quoique j'espère encore pouvoir éviter pareille extrémité. Ne demandez jamais son âge à un vampire. Nous n'aimons pas qu'on nous pose cette question. C'est très impoli. M. Riley s'éclaircit à nouveau la gorge, et je me dis que je vais peut-être l'étrangler.

— Avant votre arrivée à Mayfair, indique-t-il, vous viviez à Los Angeles – en fait, à Beverly Hills – au 256 Grove Street. Vous habitiez une demeure de quatre cents mètres carrés, avec deux piscines, un court de tennis, un sauna et un petit observatoire. La propriété est évaluée à six millions et demi. A ce jour, vous êtes enregistrée comme étant l'unique propriétaire, mademoiselle Perne.

— Ce n'est pas un crime d'être riche.

— Vous n'êtes pas seulement riche. Vous êtes très riche. Mes recherches révèlent que vous possédez diverses propriétés éparpillées à travers le pays. D'autres investigations me disent que vous possédez probablement autant de biens, sinon plus, en Europe et en Extrême-Orient. Votre capital en actions et titres est énorme, dans les centaines de millions. Mais ce qu'aucune de mes recherches n'a pu révéler, c'est comment vous avez acquis cette incroyable fortune. On ne trouve nulle part d'enregistrement mentionnant une famille, et croyez-moi, mademoiselle Perne, j'ai cherché partout.

— Je vous crois. Dites-moi, qui avez-vous contacté pour recueillir ces informations ?

Il éprouve un certain plaisir devant l'intérêt que je lui porte.

— Mes sources sont, bien sûr, confidentielles.

— Bien sûr.

Je le dévisage ; il y a une grande force dans mon regard. Parfois, si je ne fais pas attention et que je fixe une fleur trop longtemps, elle se flétrit et meurt. M. Riley perd son sourire et bouge sur sa chaise, mal à l'aise.

— Pourquoi enquêtez-vous sur moi ? je demande.

— Vous reconnaissez la véracité des faits ?

— Vous faut-il ma garantie ? (Je m'interromps un instant, mes yeux toujours fixés sur lui. La sueur perle sur son front.) Pourquoi cette enquête ?

Il cligne des yeux et détourne non sans peine le regard. Il essuie la transpiration sur son crâne.

— Parce que vous me fascinez, répond-il. Je me dis, voilà une des femmes les plus riches au monde, et personne ne sait qui elle est. Qui plus est, elle ne peut pas avoir plus de vingt-cinq ans, et elle n'a pas de famille. Je me pose des questions.

— Quelles questions vous posez-vous, monsieur Riley ?

Il risque un coup d'œil rapide sur moi. Il n'aime vraiment pas me regarder, même si je suis très belle.

— Je me demande pourquoi vous allez jusqu'à de telles extrémités pour demeurer invisible.

— Vous vous demandez aussi si je serais prête à payer pour demeurer invisible.

Il feint la surprise.

— Je n'ai pas dit ça.

— Combien voulez-vous ?

Ma question le stupéfie, tout en le comblant d'aise. Il ne doit pas être le premier à se salir les mains. Ce qu'il ne réalise pas, c'est que le sang tache plus en profondeur que la saleté, et que les taches restent beaucoup plus longtemps. Oui, me dis-je à nouveau, il n'a peut-être pas si longtemps à vivre.

— Combien offrez-vous ? hasarde-t-il.

Je hausse les épaules.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De si vous me dites qui a attiré votre attention sur moi.

Il est indigné.

— Je vous assure que je n'ai eu besoin de personne pour attirer mon attention sur vous. J'ai découvert tout seul vos intéressantes qualités.

Il ment, ça, j'en suis certaine. J'ai toujours su voir quand quelqu'un mentait, presque toujours. Seuls quelques brillants esprits sont capables de me duper, et encore faut-il qu'ils aient de la chance. Mais comme je n'aime pas être prise pour une dupe, à leur place je me méfierais même de cette chance.

— En ce cas, je réponds, mon offre est de zéro.

Il se redresse. Il s' imagine tenir sa proie.

— En ce cas, ma contre-offre, mademoiselle Perne, est de dévoiler au grand jour ce que j'ai découvert. (Il marque un temps d'arrêt.) Qu'en pensez-vous ?

— Ça n'arrivera pas.

Il sourit.

— Vous en doutez ?

Je souris.

— Vous mourriez avant que cela n'arrive.

Il rit.

— Vous engageriez un contrat contre moi ?

— Quelque chose à cet effet.

Il cesse de rire, à présent tout ce qu'il y a de plus sérieux maintenant qu'il est question de mort. Moi, par contre, je ne me dépars pas de mon sourire puisque la mort m'amuse. Il pointe un doigt

vers moi et déclare :

— Vous pouvez être certaine que si quelque chose m'arrivait, la police serait à votre porte le jour même.

— Vous vous êtes arrangé pour envoyer mon dossier à quelqu'un, dis-je. Juste au cas où il vous arriverait quelque chose ?

— Quelque chose à cet effet.

Il se veut spirituel. Mais c'est aussi un menteur. Je m'enfonce dans mon siège. Il croit que je fais ça pour me relaxer, alors que je me place de telle sorte que mes jambes soient bien allongées. Si je dois frapper, ai-je décidé, ce sera avec le pied droit.

— Monsieur Riley, dis-je, il ne sert à rien de nous disputer. Vous voulez quelque chose de moi et je veux quelque chose de vous. Je suis prête à vous donner un million de dollars, à déposer sur le compte qu'il vous plaira, dans le pays de votre choix, si vous me dites qui vous a informé sur moi.

Il me regarde droit dans les yeux, du moins il s'y essaie, et il doit certainement sentir le feu qui monte en moi parce qu'il se dérobe avant d'ouvrir la bouche. Quand il parle, c'est d'une voix inégale, confuse. Il ne comprend pas pourquoi je suis tout à coup si intimidante.

— Personne ne s'intéresse à vous à part moi, dit-il.

Je soupire.

— Vous êtes armé, monsieur Riley.

— Ah, bon ?

Je durcis la voix.

— Vous avez un revolver sous votre veste. Vous avez un revolver sur votre bureau sous ces papiers. Vous enregistrez cette conversation. Certes, on pourrait penser que ce sont là les précautions normales d'un maître chanteur, mais je ne crois pas. Je suis une jeune femme. Je n'ai pas l'air dangereuse. Seulement voilà, quelqu'un vous a dit que je suis plus dangereuse que je n'en ai l'air et qu'on doit agir envers moi avec une extrême prudence. Et vous savez que ce quelqu'un a raison. (Je m'interromps un instant, puis demande :) Qui est ce quelqu'un, monsieur Riley ?

Il secoue la tête. Il est en train de me voir sous un éclairage nouveau, et il n'aime pas ce qu'il voit. Mon regard continue à le transpercer. Une pointe d'angoisse a pénétré son esprit.

— Co... comment savez-vous toutes ces choses ? demande-t-il.

— Vous reconnaissez la véracité des faits ? dis-je en le parodiant.

Il secoue la tête à nouveau.

Dès lors, je change ma voix, je la rends plus profonde, pour qu'elle résonne de toute l'ampleur que lui donne l'incroyable longévité qui est la mienne. L'effet est remarquable ; l'homme est visiblement

ébranlé, comme s'il prenait soudain conscience d'être assis à côté d'un monstre. Sauf que je ne suis pas simplement un monstre. Je suis un vampire et, de bien des façons, ce pourrait être pour lui le monstre le plus terrible de tous.

— Quelqu'un vous a engagé pour faire des recherches sur moi, dis-je. Ça, c'est un fait certain. S'il vous plaît, cessez de le nier ou vous allez me mettre en colère. Je suis véritablement incontrôlable quand je suis en colère. Je fais des choses que je regrette après, et je regretterais de vous tuer, monsieur Riley, quoique les regrets ne dureraient pas longtemps. (Je marque un temps d'arrêt.) Maintenant, pour la dernière fois, dites-moi qui vous a aiguillé sur mes traces, et je vous donnerai un million de dollars et vous laisserai sortir d'ici vivant.

Il me regarde d'un air incrédule. Je sais, ses yeux voient une chose et ses oreilles en entendent une autre. Il voit une jolie fille blonde aux yeux d'un bleu saisissant, et il entend la voix veloutée d'un succube venu de l'enfer. C'est trop pour lui. Il se met à balbutier.

— Mademoiselle Perne, commence-t-il. Vous vous méprenez sur moi. Je ne vous veux aucun mal. Je veux juste conclure un marché avec vous. Personne ne sera... blessé.

Je prends une longue et lente inspiration. J'ai besoin de respirer, comme tout le monde, mais je peux retenir mon souffle pendant plus d'une heure s'il le faut. Cependant, je relâche ma respiration avant de parler à nouveau, et la pièce se refroidit encore plus. Et M. Riley est pris d'un frisson.

— Répondez à ma question, dis-je simplement.

Il tousse.

— Il n'y a personne d'autre, répète-t-il.

— Vous feriez mieux de sortir votre revolver.

— Pardon ?

— Vous allez mourir à présent. Je suppose que vous préférez mourir en combattant.

— Mademoiselle Perne...

— J'ai cinq mille ans.

Il cligne des yeux.

— Quoi ?

Je lui livre mon grand regard, sans masque, celui que j'ai utilisé par le passé – moi seule – pour tuer.

— Je suis un vampire, dis-je doucement. Et vous m'avez mise en rage.

Il me croit. Subitement, il croit à toutes les histoires d'horreur qu'on lui a racontées depuis qu'il est tout gosse. Il croit que tout ça était vrai : les morts qui viennent chercher de la chair chaude et vivante ; la main décharnée qui sort du placard dans les ténèbres de la nuit ; les monstres d'une autre dimension qui nous attendent sur la

page qu'on n'a pas encore tournée, après nous être apparus si humains, si... charmants.

Il porte la main vers son revolver. Trop lentement. Beaucoup trop.

Je me propulse de mon siège avec une telle force que, l'espace d'un instant, je plane dans les airs. Mes sens passent en mode hyper accéléré. Au cours des quelques derniers milliers d'années, à chaque danger qui me menaçait, j'ai développé la capacité de visualiser les événements comme ralentis à l'extrême. Mais cela ne veut pas dire que moi je me meus au ralenti ; c'est tout le contraire. M. Riley ne voit rien qu'une tache en mouvement fonçant vers lui. Pour lui, ce n'est pas moi qui bouge. J'ai armé ma jambe pour lui porter un coup dévastateur.

Mon pied droit fend l'air. Mon talon atteint l'homme en plein milieu du sternum. J'entends les os se briser alors qu'il tombe sur le plancher, son arme encore dans l'étui sous sa veste. Malgré mon envolée à l'horizontale, j'atterris sur mes pieds en douceur. Riley est étendu à mes pieds à côté de sa chaise renversée, cherchant sa respiration, avec le sang qui jaillit de sa bouche. En même temps que les os de sa poitrine, je lui ai écrasé les parois du cœur, et il va mourir. Mais pas tout de suite. Je m'agenouille à côté de lui et pose doucement la main sur sa tête. Souvent coule à travers moi un Ilot de tendresse à l'égard de mes victimes.

Mike, dis-je d'une voix douce. Tu ne voulais pas m'écouter.

Il a de la peine à respirer. Il se noie dans son propre sang – j'entends les gargouillements jusque dans les poumons et la tentation me vient de coller mes lèvres aux siennes et d'aspirer ce sang pour l'en délivrer. C'est si tentant. Pouvoir apaiser ma soif. Cependant, je n'en fais rien.

— Qui... ? halète-t-il.

Je continue à lui caresser la tête.

— Je t'ai dit la vérité. Je suis un vampire. Tu n'as jamais eu aucune chance contre moi. Ce n'est pas juste, mais c'est comme ça. (J'approche mon visage de sa bouche, chuchote à son oreille :) Maintenant, dis-moi la vérité et je ferai cesser la douleur. Qui t'a envoyé après moi ?

Il me regarde, les yeux agrandis de peur.

— Slim, souffle-t-il.

— Qui est Slim ? Un homme ?

— Oui.

— Très bien, Mike... Comment le contactes-tu ?

— Non.

— Oui, dis-je en lui caressant la joue. Où est ce Slim ?

Il se met à pleurer. Les larmes, le sang. Tout ça se mêle et lui

donne un air pitoyable. Il tremble de tout son corps.

— Je ne veux pas mourir, gémit-il. Mon fils.

— Parle-moi de Slim et je m'occuperai de ton fils.

Au fond, je suis d'un naturel gentil. J'aurais pu dire : « Si tu ne me parles pas de Slim, je vais aller trouver ton cher fils et lentement lui arracher la peau. » Mais Riley souffre trop pour pouvoir m'entendre, et je regrette aussitôt d'avoir frappé si vite, au lieu de lentement le torturer pour lui extirper la vérité. Je lui ai dit que j'étais impulsive quand j'étais en colère, et c'est vrai.

— Aidez-moi, implore-t-il en s'étranglant.

— Je suis désolée. Je ne peux que tuer, je ne peux pas guérir, et tu es trop salement atteint.

Je me rassois sur mes talons et jette un regard autour de la pièce. J'aperçois, sur le bureau, une photographie de M. Riley posant à côté d'un beau gars d'environ dix-huit ans. Je saisis la photo et la montre à Riley.

— Est-ce ton fils ? je demande innocemment.

La terreur déforme ses traits.

— Non ! crie-t-il.

Je me penche une fois de plus.

— Je ne vais pas lui faire de mal. Je veux seulement ce Slim.

Où est-il ?

Riley est saisi d'un spasme de douleur, d'une convulsion. Ses jambes battent le sol comme deux baguettes maniées par un esprit frappeur. Je l'empoigne, essayant de contenir les mouvements, mais il est trop tard. Dans un rictus, ses dents mordent et déchirent sa lèvre inférieure, et c'est encore plus de sang qui vient lui souiller le visage. Il aspire une bouffée d'air qui évoque davantage une pelletée de terre jetée sur son cercueil. Il émet une série de gargouillis, puis ses yeux roulent dans sa tête, et il devient tout mou dans mes bras. Tout en examinant la photo du garçon, je tends la main et ferme les yeux de M. Michael Riley.

Le garçon a un joli sourire, je note.

Il doit tenir ça de sa mère.

Maintenant, la situation est plus compliquée que lorsque je suis arrivée au bureau du détective. Je sais que quelqu'un est à ma recherche, et je viens île détruire la principale piste qui aurait pu me mener jusqu'à lui ou elle. Rapidement, j'explore le bureau de Riley et ne trouve rien qui puisse ressembler à une piste, à l'exception de l'adresse du domicile de Riley. La raison de ce vide m'apparaît lundis que je cherche : elle trône derrière le bureau. Riley a un ordinateur, et il fait peu de doute dans mon esprit qu'il conserve ses dossiers les plus importants dans la machine. Mes soupçons sont d'ailleurs confirmés lorsque j'allume l'ordinateur et que celui-ci, d'entrée de jeu, me

demande un code d'accès. Même si j'en connais un bout sur les ordinateurs, plus que la plupart des experts dans le domaine, je doute pouvoir accéder aux banques de données de Riley sans une aide extérieure. Je reprends la photographie du père et du fils. Ils posent à côté d'un ordinateur. Riley junior, j'imagine, doit connaître le code d'accès. Je décide d'avoir une petite conversation avec lui.

Mais avant, il faut que je me débarrasse du corps de son père. L'opération de nettoyage est simplifiée par le fait que Riley n'a pas de moquette dans son bureau. Une brève exploration de l'immeuble me mène à un placard rempli d'un attirail de concierge ! Balai-brosse, seau et baquet à la main, je retourne dans le bureau et exécute le travail que sa secrétaire répugnait probablement à faire. J'ai avec moi, pris dans le placard, deux grands sacs en plastique vert, dans lesquels je glisse le corps de Riley. Avant de m'en aller avec mon fardeau tout flasque, j'efface toute empreinte. Il n'y a pas un seul endroit touché par mes doigts dont je ne me souviens.

La nuit est ma grande amie ; il en est ainsi depuis tellement d'années. Pas une âme à la ronde lorsque je descends le corps de Riley dans l'escalier et le fourre dans le coffre de ma voiture. C'est bien comme ça, parce que je ne suis pas d'humeur à tuer de nouveau et que le meurtre, en ce qui me concerne, est fortement lié à l'humeur du moment. Même lorsque cela s'avère nécessaire.

Mayfair est une ville de l'Oregon située sur la côte, froide en cette fin d'automne, entourée de pins sur un côté et d'eau salée sur l'autre. Sur la route qui m'éloigne du bureau de Riley, je n'éprouve aucune envie d'aller vers la plage et de marcher jusqu'au-delà du ressac pour faire couler le cadavre du détective dans l'eau profonde. Je me dirige plutôt vers les collines. C'est la première fois que j'enterre un corps dans cette région. Je n'ai tué personne depuis ma venue à Mayfair quelques mois auparavant. J'arrête la voiture au bout d'un étroit chemin de terre et, portant Riley sur mon épaule, je m'enfonce dans le bois. Mes oreilles sont en alerte quoique, s'il y a des mortels dans le voisinage, ils doivent tous dormir. Je n'ai pas de pelle avec moi. Je n'en ai nul besoin. Mes doigts peuvent éventrer le sol même le plus dur plus sûrement que le couteau le plus affilé peut transpercer la chair humaine. À trois kilomètres à l'intérieur du bois, je laisse tomber le corps de Riley par terre, me mets à quatre pattes et commence à creuser. Naturellement, mes vêtements se salissent un peu, mais j'ai une machine à laver et du détergent à la maison. Je ne m'inquiète pas. Non, la perspective qu'on retrouve jamais le corps de Riley ne m'inquiète pas du tout.

Mais pour ce qui est de certaines autres choses, je m'inquiète.

Qui est Slim ?

Comment m'a-t-il trouvée ?

Comment savait-il pour prévenir Riley d'être prudent avec moi ?

Je dépose le corps à deux mètres de profondeur et le recouvre de terre en l'espace de quelques minutes, sans même murmurer une prière. Qui prierais-je de toute façon ? Krishna ? Je ne saurais pas très bien lui dire que je suis désolée, bien que je le lui aie dit une fois, quand je tenais le joyau de sa vie entre mes mains sanguinaires et qu'il nous avait alors, moi et mes frères vampires, vaincus sans la moindre difficulté. Non, j'imagine que Krishna n'écouterait pas ma prière, même si c'était pour l'âme d'une de mes victimes. Krishna se contenterait de rire et reprendrait sa flûte. Pour rejouer le chant de la vie, comme il l'appelait. Mais où était la musique de Krishna pour ceux de mes frères dont ses disciples disaient qu'ils étaient déjà plus que morts ? Où était la béatitude ? Non, je ne prierais pas Dieu pour Riley.

Ni même pour le fils de Riley.

Chez moi, dans ma nouvelle demeure au bord de la mer, tard dans la nuit, je regarde la photographie du garçon et me demande pourquoi il me semble si familier. Ses yeux marron sont ravissants ; de si grands yeux, si innocents, et pourtant aussi vifs que ceux d'un bébé hibou aperçu dans la clarté de la pleine lune. Je me demande si, dans les jours qui viennent, je vais enterrer le garçon à côté de son père. Cette pensée m'attriste. Je ne sais pas pourquoi.

CHAPITRE II

Je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil, deux heures tout au plus, que je prends d'ordinaire quand le soleil est à son éclat le plus vif. La lumière du soleil m'affecte, quoiqu'elle ne soit pas l'ennemi mortel qu'a imaginé Bram Stoker dans son récit du comte Dracula. J'ai lu le roman quand il est paru pour la première fois, en dix minutes. J'ai une mémoire photographique avec une capacité de compréhension de cent pour cent. J'ai trouvé le livre délicieux. À son insu, M. Stoker a eu l'occasion de rencontrer un vrai vampire lorsque je lui ai rendu visite par une lugubre soirée anglaise de l'année 1899. J'ai été très gentille avec lui. Je lui ai demandé de me dédicacer mon livre et lui ai donné un grand baiser avant de partir. J'ai failli boire un peu de son sang, j'étais tentée, mais je me suis dit que cela aurait ruiné toute chance de le voir écrire une suite, ce que je l'ai encouragé à faire. Les humains sont rarement capables de s'étendre, peu ou prou, sur des sujets qui véritablement les terrifient, même si les écrivains d'horreur contemporains s'imaginent le contraire. Mais Stoker était un homme perspicace ; il a vu qu'il y avait quelque chose d'étrange en moi. Je crois qu'il avait un petit béguin pour moi.

Quoi qu'il en soit, le soleil, la flamme éternelle qui brûle dans le ciel, atténue mes pouvoirs. Pendant le jour, notamment quand le soleil est au zénith, il m'arrive souvent de me sentir somnolente, pas si fatiguée que je sois forcée de me reposer, mais assez lasse pour que je perde mon enthousiasme pour les choses. En outre, je suis loin d'être aussi vive ou aussi forte durant le jour, même si un humain quel qu'il soit ne fait encore pas le poids contre moi. J'apprécie la nuit davantage. J'aime les contours flous des paysages plongés dans l'ombre. Parfois, je rêve d'aller sur Pluton.

Néanmoins, le lendemain, je suis sur la brèche dès l'aube. D'abord, j'appelle les trois hommes d'affaires responsables de la gestion de mes comptes – chacun d'eux localisé sur un continent différent – et leur signale que je suis fort mécontente que quelqu'un ait pu contrôler l'état de mes finances. J'écoute chacune des protestations d'innocence sans déceler la moindre trace de mensonge dans la voix de mes interlocuteurs. Mon admiration pour les talents de détection de M. Riley monte d'un cran. Il a dû utiliser des moyens subtils pour fouiller dans mes affaires.

À moins qu'il ait eu de l'aide.

Bien sûr, je sais qu'il a eu de l'aide, mais je crois aussi qu'il

s'est tourné contre l'homme qui l'a envoyé à ma recherche. Quand il s'est rendu compte à quel point j'étais riche, il a dû se dire qu'il pourrait toucher plus gros en se mettant directement sur ma piste. Ceci m'amène à penser que celui qui a engagé Riley ne connaît pas les éléments exacts de ma vie, qu'il ignore où j'habite et autres détails de la sorte. Cependant, il me vient également à l'esprit qu'il va s'apercevoir de la disparition de Riley et venir voir qui l'a tué. J'ai du temps, je crois, mais pas beaucoup. Par nature, je préfère être le chasseur plutôt que la proie. Oui, vraiment, j'en fais le serment, je vais tuer ceux qui ont engagé Riley aussi sûrement que j'ai effacé celui-ci de la surface de la terre.

Je prends des dispositions, par l'entremise de mon homme d'affaires américain, pour être inscrite au collège de Mayfair le jour même. Les rouages se mettent en mouvement et me voilà tout à coup avec une nouvelle identité. Je suis Lara Adams, et ma tutrice, Mme Adams, se rend au collège avec mon dossier scolaire et m'inscrit dans tous les cours possibles que suit le jeune Ray Riley. Il ne m'a pas fallu longtemps pour connaître le nom du garçon. J'ai le bras long, aussi long que la rivière île sang que j'ai laissée à travers l'histoire. Je ne rencontrerai jamais cette fausse Mme Adams, et elle ne me rencontrera jamais, à moins qu'elle ne se mette à parler de ses agissements en faveur de Lara. Auquel cas elle ne parlera plus jamais. Mes associés respectent mon goût pour la discrétion. Je les paie pour ça.

Cette nuit-là, je suis agitée, tenaillée par la soif. Tous les combien me faut-il du sang ? Le besoin se fait sentir après une semaine. Si le jeûne dure un mois, je suis incapable de penser à autre chose qu'à la prochaine gorge à laquelle je vais m'abreuver. Je perds aussi de ma force si je reste trop longtemps sans boire. Cependant, même sans ça, je ne meurs pas. Pas question de se débarrasser de moi, du moins pas si facilement. Je suis déjà restée jusqu'à six mois sans boire de sang humain. Je ne bois du sang d'animal que si j'en ai désespérément besoin. C'est seulement quand je me nourris de sang humain que je me sens vraiment satisfaite, et je crois que c'est la force vitale qu'il contient qui me donne la soif de sang, plus que le liquide en soi. Je ne sais pas comment définir cette force vitale, sinon pour dire qu'elle existe. Je la perçois dans les battements du cœur de la personne quand mes dents mordent dans la veine, dans la chaleur de ses désirs. La force vitale d'un animal est quelque chose de beaucoup plus grossier. Quand je suce le sang d'un humain, c'est comme si j'absorbais une partie de son essence, sa volonté, il faut beaucoup de volonté pour vivre pendant cinquante siècles.

Les humains ne se transforment pas en vampires après que je les ai mordus. Pas plus qu'ils n'en deviennent un s'ils boivent mon

sang. Le sang qui est bu passe dans le système digestif et se décompose en de nombreux éléments. J'ignore comment les légendes ont fait naître cette rumeur selon laquelle la transmission orale pouvait provoquer la transformation. Je peux seulement engendrer un autre vampire par une transfusion avec la personne. Et pas juste une petite transfusion. Mon sang doit occuper tout l'organisme de l'individu pour qu'il devienne immortel.

Il va sans dire que, sur ce plan-là, je me donne relâche ces jours-ci.

Je longe la côte en direction du sud. Je suis déjà en Californie du Nord quand je m'arrête ; il est tard. Il y a un bar de l'autre côté de la route, assez grand. Je fais une entrée remarquée. Les hommes me regardent de la tête aux pieds, échangent des regards. Le barman s'abstient de me demander ma carte d'identité, surtout après le regard noir que je lui adresse, il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes dans la place. Je me mets en quête du type qui se distinguerait des autres, le client de passage, et je repère un candidat, assis là-bas dans le coin, seul. Un grand costaud, pas rasé. Sa veste matelassée n'est pas vraiment sale, sauf qu'il reste des taches d'huile qui ne sont pas parties au dernier lavage. Son visage est assez agréable, derrière sa bière glacée, mais trahit un rien de solitude. C'est un routier longue distance, je connais le modèle. J'ai souvent bu à leurs veines.

Je m'assois en face de lui, et il lève les yeux, surpris. Je souris, ce qui pourrait le désarmer aussi bien que l'alarmer, mais il est content que je sois là. Il me commande une bière et on parle. Je ne lui demande pas s'il est marié – quoique la chose soit évidente – et il n'en fait pas mention. Au bout d'un moment, nous partons et il m'emmène dans un motel, encore que je me serais contentée de l'arrière de son camion. Quand je le lui dis, il tapote ma cuisse et secoue la tête. C'est un gentleman. Je ne le tuerai pas.

Dès qu'il commence à me déshabiller, je lui mords le cou. Il en gémit de plaisir et penche la tête en arrière ; il ne sait pas trop ce que je suis en train de lui faire. Il reste dans cette position tout le temps que je bois, magnétisé par la sensation qu'il éprouve. Pour lui, c'est comme si je le caressais de l'intérieur, du bout de mes ongles. Pour moi, c'est comme chaque fois, agréable et naturel. Je mords le bout de ma langue et laisse tomber une goutte de mon sang sur la blessure au cou de l'homme. Celle-ci guérit instantanément, sans laisser de cicatrice, et j'abandonne ma victime à son repos bien mérité. J'ai bu pas loin d'un litre ; il va dormir profondément, avant de se réveiller peut-être avec un léger mal de tête.

— Oublie, je lui murmure à l'oreille.

Il ne se souviendra pas de moi. C'est rare qu'ils se souviennent.

Le lendemain matin, je suis au cours d'histoire de M. Castro. Je porte une robe couleur crème dernière mode, plutôt chic, bord ourlé à dix centimètres au-dessus du genou. J'ai de très jolies jambes et ne crains pas de les montrer. Mes longs cheveux blonds ondulés flottent sur mes épaules. Je n'ai ni maquillage ni bijoux. Ray Riley est assis à ma droite, et je l'observe avec intérêt. Le cours va commencer dans trois minutes.

Il y a dans ce visage une profondeur que le père n'a jamais soupçonnée. Si le jeune homme présente l'apparence de bien des beaux gars d'aujourd'hui, cheveux bruns bouclés et profil ciselé, le fond intime de son être transcende cette beauté naturelle et en fait presque une caricature. C'est déjà plus un homme qu'un garçon. Ça se voit dans ses yeux marron, doux mais vifs, dans ses silences, lorsqu'il écoute ce que disent ses camarades de classe. Il pèse leurs propos, puis soit les accepte soit les rejette, sans se soucier de ce que pensent les autres.

Il est son propre maître, M. Ray Riley, et c'est là quelque chose qui me plaît chez lui.

Il parle à une fille sur sa droite. Elle s'appelle Pat, et il s'agit manifestement de sa petite amie. C'est un vrai squelette, mais avec un sourire qui illumine son visage chaque fois qu'elle regarde Ray. Elle a l'air sûre d'elle sans être arrogante, simplement pleine de vie. Ses mains sont toujours occupées, souvent à le toucher. Je la trouve bien elle aussi et je me demande si elle va constituer un obstacle. Pour elle, j'espère que non. Honnêtement, je préfère ne pas avoir à tuer de jeunes gens.

Elle est vêtue simplement, un chemisier et un jean. Je subodore que sa famille n'a pas beaucoup d'argent. Ray, lui, est vêtu avec recherche. Je pense au million que j'ai offert à son père.

Le garçon n'a pas l'air inquiet. Sans doute son père l'a-t-il habitué à disparaître pendant des jours entiers.

Je m'éclaircis la gorge et il se tourne vers moi.

— Salut, dit-il. Tu es nouvelle ?

— Salut. Oui. Je viens juste de me faire inscrire. (Je lui tends une main délicate.) Je m'appelle Lara Adams.

— Ray Riley.

Il me serre la main. Le contact est chaud, le sang est sain. Je peux apprécier la qualité du sang à travers la peau et dire si la personne a une maladie grave, même des années avant que le mal ne se manifeste. Ray continue à me dévisager, et je bats des cils, mes longs cils. Derrière lui, Pat, qui était en train de parler à une de ses

camarades, s'est interrompue pour se tourner vers nous.

— D'où tu es ? me demande Ray.

— Colorado.

— Vraiment ? Tu as un léger accent.

La remarque me surprend, moi qui suis passée maître dans l'art d'imiter les accents.

— Et c'est quel accent d'après toi ? je demande, franchement curieuse d'entendre la réponse.

— Je ne sais pas. Anglais, français, on dirait un mélange des deux.

J'ai vécu en Angleterre et en France durant des périodes prolongées.

— J'ai beaucoup voyagé, dis-je. C'est peut-être ça.

— Sans doute. (Il fait un geste vers sa droite.) Lara, voici mon amie, Pat McQueen. Pat, je te présente Lara Adams.

La fille hoche la tête.

— Salut, Lara.

Elle n'est pas le moins du monde sur la défensive. Elle a confiance en Ray, en l'amour qu'il lui porte et en celui qu'elle éprouve pour lui. Cela va changer. Je pense à l'ordinateur de Riley, que j'ai laissé dans son bureau. Ce ne sera pas tellement long avant que la police vienne fureter et, peut-être, emporte la machine. Mais si je ne l'ai pas prise, c'est parce que je n'aurais jamais pu expliquer à Ray ce que je faisais avec ça, encore moins le convaincre d'ouvrir les fichiers.

— Salut, Pat, dis-je. Ravie de te connaître.

— Moi de même. Tu as une belle robe.

— Merci.

J'aurais préféré avoir fait la connaissance du garçon en l'absence de la petite amie. C'eût été plus facile pour lui d'entamer une liaison avec moi sans elle pour s'interposer. Cependant, je suis sûre de pouvoir éveiller l'intérêt de Ray. Quel homme pourrait résister à ce que j'ai à offrir ? Mes yeux reviennent sur lui.

— Qu'est-ce qu'on étudie dans ce cours ? je demande.

— L'histoire de l'Europe, répond-il. On s'en tient à une large vue d'ensemble. En ce moment, on parle de la Révolution française. Tu connais quelque chose là-dessus ?

— J'ai connu Marie-Antoinette en personne, dis-je en mentant.

J'ai entendu parler d'elle, mais je n'ai jamais fréquenté la noblesse française, parce que c'étaient des gens ennuyeux. Néanmoins, j'étais là, dans la foule, le jour où Marie-Antoinette a été décapitée. J'ai véritablement laissé échapper une plainte quand la lame lui a tranché le cou. La guillotine était une des quelques méthodes d'exécution qui vraiment me dérangeaient. J'ai été pendue deux ou trois fois et crucifiée en quatre occasions, mais je m'en suis remise. Par

contre, eussé-je perdu ma tête, je sais que ç'aurait été la fin. J'étais là quand la Révolution française a commencé, mais j'étais en Amérique avant qu'elle ne se termine.

— A-t-elle réellement dit « laissons-les manger un peu de gâteau » ? demande Ray, poursuivant dans ce qu'il croit être une plaisanterie.

— Je crois que c'est sa tante qui a dit ça.

Le professeur, M. Castor, fait son entrée. Le spécimen affligeant de l'éducateur moderne s'il en fut jamais. Tandis qu'il avance à grands pas vers le devant de la salle, il n'adresse de sourires qu'aux jolies filles. Il a cet air séduisant des types dans les publicités de lotion après-rasage. Je le désigne d'un signe de tête et demande à Ray :

— Comment est-il ?

— Pas mal, répond le garçon avec un haussement d'épaules.

— Mais pas bon ?

Ray me jauge.

— Je crois que tu lui plairas.

— Pigé.

Le cours commence. M. Castro me présente aux autres étudiants et me demande de me lever et de parler de moi. Je reste assise et sors une dizaine de mots. M. Castro paraît gêné mais laisse faire. La leçon débute.

Ah, l'histoire ! Quelle illusion l'humanité a du passé ! Et malgré tout, les spécialistes s'évertuent à défendre chacun sa vérité contre celle des autres, même si on se souvient d'un événement aussi récent que la Deuxième Guerre mondiale d'une façon d'où est exclue toute sensibilité à l'époque concernée. Car c'est la sensibilité, et non les événements, qui constitue pour moi l'essence de l'histoire. La majorité des gens ont de la Deuxième Guerre mondiale le souvenir d'une grande aventure contre des forces inimaginables, alors que ce ne fut rien qu'un cortège de souffrances continu. Comme les mortels oublient vite. Moi, par contre, je n'oublie rien. Même moi, une courtisane assoiffée de sang s'il en fut, je n'ai jamais été témoin d'une guerre glorieuse.

M. Castro n'a aucune sensibilité au passé. Il n'a même pas la vérité des faits. Il débite son cours durant trente minutes et l'ennui me gagne de plus en plus. Le soleil qui brille au-dehors me rend un petit peu somnolente. M. Castro me surprend à regarder par la fenêtre.

Mademoiselle Adams, dit-il, interrompant ma laverie, pourriez-vous nous donner votre opinion air la Révolution française ?

Je pense qu'ils étaient animés de très nobles sentiments.

M. Castro fronce les sourcils.

Vous approuvez donc les excès qu'ils ont commis au détriment des pauvres ?

Je jette un coup d'œil à Ray avant de répondre. Question fille, il ne doit pas être porté sur le genre commun, pas en son for intérieur, et je n'ai nullement l'intention d'agir comme tel. Il m'observe, le petit chéri.

— Je n'approuve ni ne désapprouve, dis-je. J'accepte le fait. Les gens au pouvoir profitent toujours de ceux qui n'ont pas le pouvoir.

— Cela ressemble à une généralisation ou je ne m'y connais pas, réplique M. Castro. Quel lycée fréquentiez-vous avant de venir à Mayfair ?

— Le lycée où j'allais n'a aucune importance.

— Il semblerait que vous ayez un problème avec l'autorité, dit M. Castro.

— Pas toujours. Ça dépend.

— De quoi ?

— Si l'autorité est idiote ou non, je réponds avec un sourire qui ne laisse aucun doute sur la personne concernée.

M. Castro, judicieusement, n'insiste pas et passe à un autre sujet.

Toutefois, quand la cloche sonne, il me demande de rester. Cela m'embête ; je voudrais profiter de ces quelques minutes pour parler à Ray. Je le suis des yeux tandis qu'il quitte la salle avec Pat. Juste avant de disparaître de ma vue, il jette un regard par-dessus son épaule. M. Castro tapote son bureau, réclamant mon attention.

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? je lui demande.

— J'espère que non, dit-il. Il m'importe, cependant, que nous prenions un bon départ. Que chacun de nous sache d'où vient l'autre.

Je le fixe, d'un regard pas assez puissant pour le faire flancher, mais assez pour le mettre mal à l'aise.

— Je crois que je sais précisément d'où vous venez, dis-je.

Il est agacé.

— Ah, et d'où est-ce que je viens, d'après vous ?

Je sens son haleine qui empest l'alcool, de la nuit précédente, et l'alcool de la nuit d'avant, et la nuit avant celle-là. Il n'a que trente ans, et déjà les cernes sous ses yeux révèlent qu'il a le foie d'un vieillard de soixante-dix ans. Son regard dur n'est qu'un masque ; ses mains tremblent tandis qu'il attend que je réponde. Ses yeux se promènent sur mon corps. Je choisis d'ignorer la question.

— Vous trouvez que j'ai mauvais esprit, dis-je. Honnêtement, je ne suis pas ce que vous pensez. Si vous me connaissiez, vous apprécieriez ma faculté de comprendre l'histoire et... (je laisse ma voix s'atténuer)... d'autres choses.

— Quelle note espérez-vous pour réussir dans cette classe ?

La question me fait rire, elle est si ridicule. Je me penche vers

M. Castro et lui pince la joue, si fort que ça le fait tressaillir. Encore heureux pour lui que j'aie choisi la joue.

— Voyons, monsieur Castro, je suis certaine que vous allez donner à la brave petite Lara à peu près la note qu'elle veut, vous ne croyez pas ?

Il essaie d'écartier ma main qui, bien sûr, n'est déjà plus là.

— Hé ! Je vous conseille de faire attention, mademoiselle.

Je pouffe de rire et rétorque :

— Je vais faire attention à vous, monsieur Castro. Juste pour m'assurer que la boisson ne vous tue pas avant la fin du semestre. Cette note, il me la faut, vous savez.

— Je ne bois pas, proteste-t-il sans grande conviction tandis que je m'éloigne.

— Et moi je me fiche pas mal de ma note, lancé-je par-dessus mon épaule.

Je ne parviens pas à trouver Ray avant que ne commence mon prochain cours, auquel il n'est pas inscrit. À ce qu'il semble, ma prétendue tutrice a été incapable de faire concorder exactement mon programme de cours avec celui de Ray. Je me tape cinquante minutes de trigonométrie, matière où, naturellement, j'en sais presque autant qu'en histoire. Je réussis à me retenir de m'aliéner le professeur.

Le cours suivant, je ne l'ai pas non plus avec Ray, mais je sais que nous serons ensemble l'heure d'après, en biologie. Celui-ci, la troisième heure, est le cours d'éducation physique, et j'ai apporté un short bleu et un tee-shirt blanc. La petite amie, Pat McQueen, a l'armoire à côté de la mienne et me parle pendant que nous nous déshabillons.

— Pourquoi Castro t'a-t-il dit de rester après le cours ? me demande-t-elle.

— Il voulait m'inviter à sortir.

— Ce type, c'est un coureur de jupons. Ray, tu l'as trouvé comment ?

Ce n'est pas qu'elle soit parano plus que ça, mais elle veut quand même voir d'où est-ce que je débarque.

— Je crois qu'il a besoin de beaucoup d'amour, dis-je.

Ne sachant trop que penser de cela, Pat opte pour le rire.

— Je lui en donne plus qu'il n'en peut faire. (Elle s'interrompt un instant, admirant mon corps un moment dénudé.) Tu sais, tu es vraiment incroyablement belle. Les gars doivent sans arrêt te tourner autour.

J'enfile mon short.

— J'en ai rien à fiche. Moi, je les vire. Avec : perte et fracas.

Pat sourit, un peu mal à l'aise.

En éducation physique, les garçons et les filles de Mayfair

apprennent en ce moment les rudiments du tir à l'arc. Je suis curieuse de voir ça. Le cours 1 est mixte, et l'arc et la flèche dans mes mains me rappellent de vieux souvenirs. Mais parmi ceux-ci, il en est un, ancien – celui d'Arjuna, le meilleur : ami de Krishna et le plus grand archer de tous les temps – que je ne devrais peut-être pas remuer. 3 Car Arjuna a tué plus de vampires que n'importe quel autre mortel.

Il les a tous tués avec une seule flèche.

Tous en une nuit.

Et tout ça parce que Krishna le voulait.

Pat me suit sur le terrain mais, faisant preuve de diplomatie, me laisse pendant que nous choisissons notre équipement. Je l'ai déjà un peu effrayée et, à mon avis, ce n'est pas un mal. Je porte de fortes lunettes de soleil, teintées de gris. Alors que je prends mon arc et mes flèches, un jeune homme à l'aspect anémique, avec des verres épais et des écouteurs aux oreilles, m'adresse la parole.

— Tu es nouvelle, n'est-ce pas ?

— Oui. Mon nom est Lara Adams. Qui es-tu ?

Seymour Dorsten, dit-il en me tendant la main. Ravi de te connaître.

Ma chair se referme sur la sienne et je sais tout de suite que ce jeune homme sera mort dans moins d'un an. Son sang est malade – comment se peut-il que le reste de son corps ne le soit pas ? Je me cramponne à sa main un moment de trop, et il me regarde d'un air perplexe.

— Tu es forte, dit-il.

Je souris et le lâche.

— Pour une fille ?

Il frotte sa main sur sa hanche. Un instant surprise par la découverte de sa maladie, je lui ai fait mal.

— Oui, sans doute, dit-il.

— C'est quoi, ce nom, Seymour ? Ça fait un peu ballot.

Il aime bien mes manières directes.

— Je l'ai toujours détesté. C'est ma mère qui l'a choisi.

— Changes-en quand tu sortiras du lycée. Prends Marlboro, Slade, Bubba ou quelque chose comme ça. Et débarrasse-toi de ces lunettes. Tu devrais mettre des verres de contact. Je parie que ta mère t'achète aussi tes vêtements.

Pour Seymour, je suis une révélation. Il rit.

— Oui, dit-il. Mais puisque je suis un ballot, autant avoir la gueule de l'emploi, non ?

— Tu te dis ballot parce que tu te crois tellement intelligent. Je suis beaucoup plus intelligente que toi et ça ne m'empêche pas de bien paraître. (D'un geste, je désigne nos arcs et nos flèches.) Ces trucs, là, on tire sur quoi ?

— A mon avis, ce serait mieux de tirer sur les cibles, répond-il judicieusement.

On y va donc. Quelques instants plus tard, on se retrouve à un bout du terrain de football, en train d'envoyer nos flèches vers les cibles disposées en rang parfait sur la ligne des cinquante yards. Seymour est impressionné lorsqu'il me voit mettre dans le mille trois fois de suite. Il l'est encore plus quand, au moment de retirer les flèches de la cible, il découvre qu'elles sont si profondément enfoncées qu'il doit user de toute sa force pour les extraire. Il ignore que j'aurais pu, si j'avais voulu, fendre la hampe de ma première flèche avec les deux suivantes. J'étales mes talents, je sais, et ce n'est probablement pas la chose la plus sage à faire, mais je m'en fiche. Aujourd'hui, je me sens d'humeur frivole. Ma première journée de lycée. Premières heureuses impressions avec Ray et Pat, et voilà que maintenant je viens tout de suite de sympathiser avec Seymour. Je l'aide à ôter les flèches.

— Tu as déjà tiré, dit-il.

— Oui. J'ai été entraînée par un maître archer.

Il dégage la dernière flèche, manquant de tomber par terre lorsque celle-ci se libère de la cible.

— Tu devrais faire les Jeux olympiques.

Alors que nous revenons vers les poteaux de but, je hausse les épaules et réplique :

— Ça ne m'intéresse pas.

Seymour hoche la tête.

— Je ressens la même chose pour les mathématiques. Je suis doué pour ça, mais ça m'ennuie à mourir.

— Qu'est-ce qui t'intéresse ?

— Écrire.

— Qu'est-ce que tu aimes écrire ?

— Je ne sais pas encore. L'étrange, l'insolite me fascinent. (Après un temps, il ajoute :) Je lis beaucoup de romans d'horreur. Tu aimes ça, l'horreur ?

— Oui.

Je commence à tourner sa question à la plaisanterie, du genre combien ça me tient à cœur, quand je me sens soudain envahie par une sensation de déjà-vu. J'en suis d'autant plus surprise que ça fait des siècles que cela ne m'était pas arrivé. Une sensation intense ; tout en en cherchant la source, je porte la main à ma tête pour reprendre mon aplomb. Seymour veut m'aider et, une fois encore, je sens le mal qui coule sous sa peau. Je n'en suis pas sûre, mais j'ai de forts soupçons sur la nature de ce mal.

— Ça va ? me demande-t-il.

— Oui.

Un voile froid de transpiration s'est formé sur mon front, et je l'essuie d'un revers de main. C'est transparent, pas teinté de rose comme c'est le cas lorsque je bois de grandes quantités de sang humain. Le soleil est brûlant, et je baisse la tête. Seymour continue de m'observer. Brusquement, je le sens si près de moi que son corps et le mien sont véritablement imbriqués. Comme la sensation précédente, je n'aime pas ça. Je me demande si je n'ai pas contracté une plus grande sensibilité au soleil. Je n'ai pas été dehors comme ça, en plein midi, depuis des années.

— J'ai l'impression de t'avoir déjà rencontrée, marmonne Seymour, perplexe.

— J'ai la même impression, dis-je en toute sincérité, finalement déconcertée par cette découverte.

J'ai déjà raconté comment je suis capable de ressentir les émotions des autres, et c'est la vérité. Cela m'est venu lentement, au fil des siècles qu'a duré mon existence. D'abord, j'ai présumé que c'était à cause de mes grandes facultés d'observation, et j'ai toujours le sentiment que c'est en partie la raison. Cependant, je peux aussi percevoir les émotions d'une personne sans l'étudier de près, et si cela me trouble tant aujourd'hui, c'est parce que ça laisse supposer un sens qui ne serait pas physique, ce que je ne suis pas encore prête à accepter.

Je ne suis pas la seule à posséder ce talent. Au fil du temps, j'ai croisé la route des quelques rares humains à être aussi réceptifs que moi. De fait, j'en ai tué plusieurs parce qu'ils étaient les seuls à pouvoir découvrir ce que j'étais, ou plutôt, ce que je n'étais pas. Une non-humaine. Quelque chose de différent, comme ils disaient à leurs amis, quelque chose de dangereux. Je les ai tués, mais je ne voulais pas. Parce qu'eux seuls étaient capables de me comprendre.

Je sens à présent que Seymour est l'un de ceux-là. Sentiment d'ailleurs confirmé lorsque, reprenant mon arc et ma flèche, je me mets une fois de plus à viser la cible. Car ma vision est soudain distraite, Je vois M. Castro au loin, derrière le gymnase du lycée, en train de parler à une blonde à l'allure effrontée. De lui parler et de la toucher, avec des intentions manifestes. Il est à une distance de peut-être trois cents mètres, mais pour moi, avec mon arc et mes bras puissants, il est encore à portée. Tandis que je joue avec la flèche suivante, je me dis que je pourrais l'atteindre en pleine poitrine et que personne ne saurait – ou ne croirait – que c'est réellement moi qui l'ai tué. Je peux le faire de façon que même Seymour ne voie pas où part la flèche. D'avoir tué M. Riley deux jours avant a éveillé en moi le désir de tuer à nouveau. Vraiment, la violence engendre la violence, en tout cas pour un vampire. Rien ne nous fait plus plaisir que la vue du sang, si ce n'est le goût.

Je glisse la flèche sur la corde de l'arc.

Je plisse les yeux.

Castro caresse les cheveux de la fille.

Mais là, du coin de l'œil, je m'aperçois que Seymour m'observe.

Il voit quoi ? Il sent quoi ? L'ardent désir de sang qui est en moi ?

Peut-être. Le premier mot qu'il prononce est révélateur.

— Non, dit-il.

Mon bras vacille. Je suis stupéfaite. Seymour sait que je suis en train de penser à tuer Castro ! Qui est ce Seymour ? J'abaisse mon arc et me tourne vers le jeune homme. Je dois poser la question.

— Non quoi ? dis-je.

Ses yeux, grossis par les verres, me regardent fixement.

— Tu ne vas tirer sur personne.

J'éclate de rire, quoique sa remarque me glace.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je vais tirer sur quelqu'un ?

Il sourit et se détend un peu. Mon ton innocent a fait son effet. Peut-être. Je me demande si Seymour ne serait pas l'un de ces rares mortels capables de même m'abuser moi.

— J'ai juste eu l'impression que tu allais le faire, dit-il. Désolé.

— Ai-je l'air si dangereuse ?

Il secoue la tête.

— Tu es différente de tous les gens que j'ai rencontrés.

D'abord, il y a Ray qui remarque que j'ai un accent, et maintenant Seymour qui lit dans mes pensées. Une journée intéressante, à tout le moins. Je décide qu'il vaut mieux que j'adopte une attitude plus discrète, pour l'instant.

Néanmoins, je ne crois pas vraiment qu'il ait lu dans mon esprit. Si je le croyais, sympathique ou non, je tuerais le garçon avant le coucher du soleil.

— Tu es simplement ébloui par ma beauté, dis-je.

Il rit et acquiesce d'un signe de tête.

— Ce n'est pas tous les jours qu'une beauté comme toi est prise à parler à un ballot comme moi.

Je lui donne un petit coup sur le ventre avec la pointe de ma flèche.

— Dis m'en un peu plus sur le genre d'histoires que tu aimes. (J'encoche ma flèche sur la corde de l'arc ; M. Castro va vivre encore un jour, je pense, mais peut-être guère plus. Puis j'ajoute :) Surtout sur celles que tu préfères, les histoires d'horreur.

Alors, pendant le restant du cours, Seymour me parle de divers auteurs et livres qu'il a lus. Je suis ravie d'apprendre que Dracula est, de tous, son récit favori. Je fais exprès de rater le centre de la cible à quelques reprises, mais je ne suis pas sûre que Seymour soit dupe. Il

ne me quitte pas des yeux.

Le cours suivant est donc le cours de biologie. Ray est assis dans le fond, à une table de laboratoire. Je ne perds pas de temps. Je vais tout droit vers le fond et m'assois à côté de lui. Il lève un sourcil comme pour dire qu'il y a quelqu'un d'autre à la place, puis semble changer d'avis.

— Le tir à l'arc, ça t'a plu ? demande-t-il.

— Tu as parlé à Pat ? je demande.

— Oui.

Revoilà la petite amie qui vient s'interposer entre nous. Une fois de plus, je pense aux fichiers de Riley. Si la police y fourre son nez et en conclut que Riley a été victime d'un guet-apens, ils vont me rendre une petite visite. Si je ne parviens pas d'ici peu à accéder à ces fichiers, il va falloir que je les détruise. Je décide de précipiter les choses, consciente que je cours le risque de perdre tout mon pouvoir de séduction. Je veux examiner ces fichiers ce soir même. Je tends la main et la pose sur le bras de Ray.

— Peux-tu me rendre un grand service ? je lui demande.

Il baisse un instant les yeux vers mes doigts touchant son bras nu. Il ressent la chaleur du contact. Attend que ça devienne brûlant.

— Mes parents sont partis pour quelques jours, et j'ai besoin d'aide pour transporter certaines choses chez moi. Elles sont dans le garage. Je te paierai pour la peine.

— Tu n'as pas à me payer. Je serais heureux de t'aider ce week-end.

— En fait, parmi ces choses, il y a mon lit. J'ai dû dormir sur le plancher la nuit dernière.

— C'est embêtant, dit Ray.

Il respire un coup et se met à réfléchir. Ma main repose toujours sur son bras, et je suis bien certaine que le doux contact de ma peau doit influencer son processus de pensée.

— Je dois travailler après le lycée aujourd'hui, explique-t-il.

— Jusqu'à quelle heure ?

— Neuf heures. Mais ensuite, je suis censé aller voir Pat.

— C'est un amour, cette fille.

Mes yeux restent sur ceux du garçon. C'est comme s'ils disaient, oui, un amour, mais il n'y a pas que l'amour dans la vie. Du moins est-ce ce que je veux exprimer. Et pourtant, tandis que je le fixe du regard, je ne peux m'empêcher de sentir que Ray est un de ces rares mortels que je pourrais aimer. Voilà qui est pour moi une autre de ces étonnantes révélations ; il n'est même pas encore midi, et déjà il semble que cette journée doive en être remplie. Je n'ai pas été amoureuse d'un homme depuis des siècles. Et il n'en est point que j'ai aimé autant que mon mari, Rama, avant que je sois transformée en

vampire.

Et c'est pourtant Rama qui me vient à l'esprit alors que je dévisage Ray. Et je comprends enfin pourquoi j'ai l'impression de le connaître. Il a les yeux de Rama.

Il bat des paupières, puis déclare :

— Ça fait un an qu'on sort ensemble.

Je laisse échapper un soupir qui n'a rien de volontaire. Même après cinquante siècles, Rama me manque encore.

— Un an, ça peut vite passer, dis-je à mi-voix.

Mais pas cinq mille : les années défilent derrière moi comme une procession de fantômes, fatigués et blasés. Mais avisés aussi. Le temps aiguise la sagesse, étouffe toute fantaisie. Comme il me serait agréable d'aller marcher dans le parc avec Ray, à la nuit tombée. Je pourrais l'embrasser, je pourrais le mordre... doucement. Je soupire parce que ce pauvre garçon ne sait pas qu'il est assis à côté de l'assassin de son père.

— Je peux peut-être t'aider, dit Ray d'un ton net.

Mon regard n'a pas tout à fait sur lui l'effet escompté, et je me demande si cela est dû à sa force intérieure ou si c'est l'affection que j'éprouve pour lui qui en atténue l'intensité.

— Mais il va falloir que je voie avec Pat, ajoute-t-il.

Finalement, je retire ma main.

— Si tu en parles à Pat, elle va te dire que c'est sympa de m'aider dès lors qu'elle s'arrange pour venir. (Je hausse les épaules.) N'importe quelle fille ferait la même chose à sa place.

— Peut-elle venir aussi ?

— Non.

Ma réponse le surprend. Cependant, il est trop intelligent pour me demander pourquoi. Il hoche simplement la tête et indique :

— Je lui parlerai. Je peux peut-être venir un peu plus tard. A quelle heure te couches-tu ?

— Tard.

Le cours de biologie traite de la photosynthèse. Comment la lumière solaire est changée en énergie chimique grâce à la chlorophylle présente sur la terre, et comment ce pigment vert à son tour sert de substrat à toute la chaîne alimentaire. Le professeur fait une remarque que je trouve intéressante : la chlorophylle et l'hémoglobine ont des structures cellulaires pratiquement identiques. Sauf que dans la chlorophylle, l'atome de fer est remplacé par un atome de magnésium. Je jette un coup d'œil vers Ray et je me mets à penser que, dans la chaîne de l'évolution, seulement un atome nous sépare.

Naturellement, je sais que l'évolution n'aurait jamais créé un vampire. Nous avons été un accident, une horrible bévue. Il me vient à

l'esprit que si Ray m'aide effectivement à examiner les fichiers de son père, je devrais probablement le tuer après. Me voyant le regarder, il m'adresse un sourire. Je peux dire que déjà je lui plais. Cependant, je ne lui renvoie pas son sourire. Mes pensées sont trop sombres.

Le cours se termine. Je donne mon adresse à Ray, mais pas mon numéro de téléphone. Pas question qu'il m'appelle pour annuler. L'adresse est celle d'une maison qu'on a louée pour moi ce matin. Dans l'ordinateur de Riley père, il y a mon autre adresse, et je ne tiens pas à ce que Ray fasse le rapprochement quand on entrera, si on y entre, dans les fichiers. Ray me promet de venir dès qu'il pourra. Je vois bien qu'il n'a pas d'arrière-pensée, sinon quelque chose que je n'arrive pas à sonder. Cela dit, s'il manifeste quelque intention, je vais lui donner ce qu'il demande. Et même plus qu'il ne s'attend à recevoir.

Je gagne ma nouvelle résidence, une maison de banlieue toute simple. C'est meublé. Rapidement, sans trop de mal, je transporte la plupart des meubles dans le garage. Puis je retourne dans la chambre principale, tire tous les stores, me couche sur le dur plancher de bois et ferme les yeux. Le soleil m'a vidée de mon énergie, me dis-je. Mais comme le m'assoupis, je sais que ce sont aussi les gens que j'ai rencontrés aujourd'hui qui ont fait une entaille profonde à l'intérieur de mon être. Là où mon sang de fer coule telle une rivière noire sur la poussière froide des siècles oubliés, et tombe goutte à goutte sur ce monde vert, le monde du présent, comme la malédiction du Seigneur Lui-même. Alors que le sommeil m'emporte, j'espère rêver de Krishna. Mais non. C'est le démon qui est là.

Yaksha, le premier des vampires.

Comme je suis le dernier.

CHAPITRE III

Nous étions les premiers Aryens, blonds aux yeux bleus. Nous avons envahi l'Inde, avant qu'existent les calendriers, tel un essaim de frelons en quête de climats plus chauds. Nous avons des épées à la lame tranchante et nous avons répandu beaucoup de sang. Cependant, en l'an 3000 avant Jésus-Christ, quand je suis née, si nous étions toujours là, nous n'étions plus ennemis mais partie intégrante d'une culture capable d'absorber tout envahisseur et d'en faire son frère. Je suis venue au monde dans le pays nommé Sita, dans un petit village du Rajasthan où le désert avait déjà commencé à apporter le sable des terres mortes à l'ouest. J'étais là au commencement et j'avais comme amie la mère de tous les vampires. Amba, ce qui, dans ma langue, signifie mère. C'était une femme d'une grande bonté.

Amba avait sept ans de plus que mes sept ans quand le mal a frappé notre village. Malgré ces sept années de différence, nous étions de bonnes amies. J'étais grande pour mon âge, elle était petite ; toutes deux nous adorions chanter, principalement des bajans, les chants sacrés des Védas, que nous psalmodions au bord de la rivière la nuit venue. J'avais la peau hâlée par le soleil brûlant ; Amba, elle, était noire, d'un grand-père indien d'origine. Nous ne nous ressemblions pas, mais quand nous chantions, nos voix ne faisaient qu'une et j'étais heureuse. La vie était simple au Rajasthan.

Jusqu'à ce que survienne le mal. Il n'a pas touché tout le monde, seulement la moitié. Je ne sais pas pourquoi j'ai été épargnée, puisque moi aussi, comme Amba et les autres, j'ai bu l'eau polluée de la rivière. Amba fut une des premières à tomber malade. Les deux derniers jours avant sa mort, elle vomissait du sang, et tout ce que je pouvais faire, c'était rester assise à son chevet et la regarder mourir. Mon chagrin fut d'autant plus grand qu'Amba était enceinte de huit mois au moment où ce malheur est arrivé. Même si j'étais sa meilleure amie, elle ne m'a jamais dit qui était le père. Elle ne l'a jamais dit à personne.

Quand elle est morte, ça aurait dû se terminer là. Son corps aurait dû être emmené au terrain d'incinération et offert à Vishnou, ses cendres jetées dans la rivière. Mais les derniers temps, notre village avait vu la venue d'un prêtre d'Aghora, lequel avait d'autres idées sur la façon de disposer du corps d'Amba. Aghora était le sentier équivoque, le sentier obscur, et personne n'aurait écouté le prêtre si le fléau n'avait provoqué un vent de panique. Le prêtre apporta ses idées

blasphématoires, mais beaucoup l'écouterent à cause des peurs que le fléau faisait naître en eux. Il dit que le fléau résultait de ce qu'un rakshasa ou démon malfaisant s'était offensé du culte que nous vouions au grand Vishnou. Il dit que la seule façon de libérer notre village du rakshasa était d'invoquer un esprit encore plus grand, un yakshini, et d'implorer le yakshini de dévorer le rakshasa.

Certains trouvèrent l'idée judicieuse, mais beaucoup d'autres, dont moi, pensèrent que si Vishnou ne pouvait pas nous protéger, comment un yakshini le pourrait-il ? En outre, nous étions plusieurs à nous inquiéter de ce que ferait le yakshini une fois qu'il aurait dévoré le rakshasa. Nos textes védiques nous avaient appris que les yakshinis n'avaient aucun amour pour les êtres humains. Mais le prêtre dit qu'il savait s'y prendre avec les yakshinis, et ainsi fut-il permis de mettre ses plans à exécution.

En général, les prêtres d'Aghora invoquent les divinités non pas devant une statue ou un autel, mais sur le cadavre de quelqu'un récemment décédé. C'est cette pratique en particulier qui a fait que la plupart des croyants en Inde les évitent. Il arrive souvent, cependant, que les gens désespérés oublient leur religion au moment où ils en ont le plus besoin. Il y avait tellement de morts en ce temps-là que le prêtre avait l'embarras du choix pour se trouver un cadavre. Mais il jeta son dévolu sur le corps d'Amba, et je crois que ce qui l'attira, ce fut le fait qu'elle était en fin de grossesse. Je n'étais qu'une enfant à l'époque, mais je vis dans les yeux du prêtre quelque chose qui m'effraya. Quelque chose de froid et d'insensible.

Étant si jeune, je ne fus pas autorisée à assister à la cérémonie. Comme d'ailleurs aucune femme. Cependant, parce que je m'inquiétais de ce qu'ils allaient faire avec le corps de mon amie, je me glissai dans les bois au milieu de la nuit où devait avoir lieu l'invocation. Cachée derrière un rocher, à la lisière d'une clairière, je vis le prêtre, aidé par six hommes – dont l'un était mon père –, préparer le corps nu d'Amba. Ils l'enduisirent de beurre clarifié ainsi que de camphre et de vin, puis, près d'un grand feu, assis à côté de la tête d'Amba tournée vers le ciel, le prêtre entama un long chant répétitif. Je n'aimais pas ce chant ; il ne ressemblait en rien aux bajans que nous chantions à Vishnou. Les mantras étaient durs à l'oreille, et chaque fois que le prêtre finissait un couplet, il frappait le ventre d'Amba avec un long bâton pointu. C'était comme s'il l'adjurait de se réveiller, ou bien comme s'il essayait de réveiller quelque chose en elle.

Cela se poursuivit longtemps, et bientôt le ventre d'Amba se mit à saigner, ce qui effraya les hommes. Parce qu'elle saignait comme un être vivant, comme s'il y avait un cœur qui battait à l'intérieur. Mais je savais que c'était impossible. J'étais avec Amba lorsqu'elle avait rendu son dernier soupir, et j'étais restée assise à côté du corps

un long moment après ; et pas une seule fois je ne l'avais vue respirer, serait-ce faiblement. Je ne fus pas tentée de courir vers elle. Et je ne crus pas un instant que le prêtre l'avait ramenée à la vie. En fait, l'envie que j'avais, c'était de me sauver pour aller retrouver ma mère qui devait certainement se demander où j'étais. Surtout lorsqu'un nuage noir passa devant la lune et qu'un vent fort se leva, un vent qui portait des relents d'ordures et de pourriture. Une puanteur atroce. C'était comme si un gigantesque démon était soudain apparu et soufflait son haleine sur la cérémonie.

Mais quelque chose était venu. Comme l'odeur empirait, et que les hommes commençaient à pester en manifestant leur intention de s'arrêter, les flammes baissèrent brusquement pour ne laisser que des charbons ardents. L'air s'emplit de fumée dont les volutes dansaient autour des braises rougeoyantes comme autant de serpents au-dessus d'une charogne. Certains des hommes poussèrent un cri de terreur. Le prêtre, lui, eut un éclat de rire et se mit à chanter plus fort. Mais lui aussi perdit la voix quand Amba soudain se redressa.

Elle était horrible à voir. Elle avait le visage dégoulinant de sang et les yeux lui sortaient de la tête comme poussés de l'intérieur. Ses lèvres s'ouvrirent, comme actionnées par des fils, dessinant un rictus autour de ses dents. Le plus effroyable de tout, c'était sa langue, qui se déploya bien au-delà des possibilités humaines, sur presque trente centimètres, ondulante et happant l'air tels les serpents de fumée qui dansaient à côté de ce qui restait du l'eu. J'étais figée de terreur devant ce spectacle, sachant que je voyais là un yakshini venir à la vie. Dans le rougeoiement fantomatique, la chose se tourna vers le prêtre, dès lors réduit au silence. Son assurance semblait l'avoir quitté.

Le yakshini fit entendre un gloussement de hyène et, tendant le bras, empoigna le prêtre.

Celui-ci se mit à hurler. Personne ne vint à son aide.

Le yakshini tira le prêtre vers lui, jusqu'à ce qu'ils fussent face à face. Alors, la monstrueuse langue se mit à lécher le visage du prêtre, et les cris du pauvre homme s'étranglèrent dans sa gorge. Parce que, partout où la langue le touchait, la peau était arrachée. Lorsque le visage du prêtre ne fut plus qu'une bouillie sanguinolente qui le rendait méconnaissable, le yakshini rejeta la tête en arrière et lança un rire démoniaque. Puis ses mains remontèrent vers la nuque du prêtre et s'emparèrent du crâne. D'un seul coup puissant, la chose tordit la tête du prêtre qui, dans un craquement d'os, se retrouva tournée de l'autre côté. Lorsque le yakshini le lâcha, le prêtre tomba à terre, raide mort. Alors, le monstre, toujours assis, porta les yeux vers le feu et posa son regard sur les hommes terrifiés. Un regard machiavélique. Lorsque les yeux s'arrêtèrent sur moi, la chose souriait. Oui, je crois qu'elle me voyait même si j'étais tapie derrière l'énorme rocher qui

faisait rempart entre la clairière et moi. Ses yeux étaient comme deux lames froides s'enfonçant à l'intérieur de ma tête.

Finalement, grâce à Dieu, le monstre ferma les yeux, et le corps d'Amba retomba sur le sol.

Durant un long moment, aucun des hommes ne bougea. Puis mon père – un homme courageux 1 quoique pas le plus sage – vint s'agenouiller à côté du corps d'Amba. Il le tâta du bout d'un bâton, sans qu'il y ait la moindre réaction. Il fit de même avec le prêtre, mais il était clair que l'homme n'accomplirait plus de cérémonies de sa vie. Les autres s'approchèrent. On suggéra d'incinérer les deux corps séance tenante. Derrière mon rocher, j'inclinai vigoureusement la tête. Le vent avait chassé la puanteur, et je ne tenais pas à ce qu'elle revienne. Seulement voilà, avant que les hommes aient fini de ramasser assez de bois, mon père vit quelque chose bouger dans le ventre d'Amba. Il appela les autres. Amba n'était pas morte. Ou si elle l'était ! dit-il, son enfant, lui, vivait. Il prit un couteau pour libérer l'enfant de l'utérus d'Amba.

Ce fut alors que je bondis de derrière le rocher et courus dans la clairière.

— Père ! m'écriai-je en saisissant la main qui louait le couteau. Ne laisse pas cet enfant venir au monde. Amba est morte, tu le vois de tes propres yeux. Son enfant doit lui aussi être mort. Je t'en prie, père, écoute-moi.

Naturellement, aucun d'entre eux n'était préparé à me voir là, encore moins disposé à entendre ce que j'avais à dire. Néanmoins, mon père, quoique furieux contre moi, prit la peine de me parler.

— Sita, dit-il, il se trouve que ton amie est morte, et nous avons eu tort de laisser ce prêtre se servir ainsi de son corps. Mais il a payé de sa vie son mauvais karma. Seulement, nous accomplirions nous-même un mauvais karma si nous ne tentions pas de sauver la vie de cet enfant. Tu te rappelles quand Sashi est née, comment sa mère est morte avant qu'elle vienne au monde ? Il arrive parfois qu'un enfant vivant naisse d'une femme morte.

— Non, protestai-je. C'était différent. Sashi est née juste quand sa mère est morte. Amba est morte depuis les premières lueurs de l'aube. Il ne peut rien sortir de vivant de son ventre.

De la main tenant le couteau, mon père désigna le petit être qui se tortillait dans le ventre ensanglanté d'Amba.

— En ce cas, comment expliques-tu la vie qui est là ?

— C'est le yakshini qui bouge en elle. Tu as vu comment le démon nous a souri avant de disparaître. C'est une ruse. Il n'est pas parti. Il est entré dans le corps de l'enfant.

Mon père pesa mes paroles avec, sur le visage, une expression de gravité. Il me savait intelligente pour mon âge et ne dédaignait pas

à l'occasion de me demander mon avis. Il tourna la tête vers les autres pour chercher conseil, mais ceux-ci étaient divisés. La moitié voulait se servir du couteau pour tuer la chose qui vivait à l'intérieur d'Amba ; l'autre moitié, dont mon père faisait partie, avait peur de commettre un péché. Finalement, mon père se tourna vers moi et me tendit le couteau.

— Tu connaissais Amba mieux que nous tous, dit-il. Tu dois mieux savoir que nous si cette vie qui bouge dans son ventre est le mal ou le bien. Si tu es certaine au fond de toi que c'est le mal, alors tue-la. Aucun des hommes ici présents ne te blâmera pour ton acte.

J'étais atterrée. Je n'étais encore qu'une enfant et mon père me demandait de commettre un acte abominable. Cependant, mon père était plus sage que je ne l'avais cru. Tandis que je le regardais avec stupeur, il secoua la tête et reprit le couteau.

— Tu vois, dit-il. Tu n'es pas certaine que ce que tu prétends est vrai. En matière de vie et de mort, on doit se montrer prudent. Et si l'on doit faire une erreur, ce doit être en faveur de la vie. Si cet ; enfant s'avère être le mal, nous le saurons quand il grandira. Nous aurons alors davantage de temps pour décider ce qu'on doit en faire. Pour l'instant, conclut-il en reportant son regard sur le corps d'Amba, je dois tenter de le sauver.

— Nous n'aurons peut-être pas autant de temps que tu le crois, dis-je alors que mon père commençait à tailler dans la chair de mon amie.

Quelques minutes après, il tenait dans sa main un enfant mâle couvert de sang. Il lui donna une petite tape sur les fesses, et le bébé avala une âpre roulée d'air sec, puis se mit à pleurer. La plupart îles hommes sourirent et applaudirent, bien que je visse la peur dans leurs yeux. Se tournant vers moi, mon père me demanda de tenir le bébé. Je refusai, le consentis toutefois à lui donner un nom.

Il devrait s'appeler Yaksha, dis-je. Car il a l'âme d'un yakshini.

Et le nom de l'enfant fut celui-ci. La plupart y virent un mauvais présage ; cependant, pas un seul, dans ses rêves les plus sombres, n'allait imaginer à quel point ce nom était bien choisi. Sauf qu'à partir de ce moment-là, le fléau disparut pour ne plus jamais revenir.

Mon père confia Yaksha à ma tante, car elle n'avait pas d'enfant à elle et que son désir était grand d'en avoir un. Femme simple mais bonne, elle traita l'enfant comme si c'était son propre fils, et assurément comme si c'était un humain digne de recevoir son amour. Qu'elle fut payée en retour de l'amour de l'enfant, cela je l'ignore. C'était un beau bébé, aux cheveux bruns et aux yeux bleu clair.

Le temps passa, et il passe toujours, mais pour Yaksha et moi

les années revêtirent une qualité particulière. Car Yaksha grandissait plus vite que n'importe quel autre enfant dans l'histoire de notre village ; et quand j'eus quinze ans, il faisait déjà, en taille et au niveau de l'éducation, mon âge. Alors qu'il n'était né que huit ans plus tôt. Son développement accéléré fit une fois encore remonter à la surface les rumeurs entourant sa naissance. Mais ce n'étaient au mieux que des rumeurs, car les hommes qui s'étaient trouvés là la nuit où Yaksha était venu au monde ne parlèrent jamais de ce qui s'était passé quand le prêtre avait voulu invoquer le yakshini sur le cadavre d'Amba. Ils avaient dû jurer entre eux de garder le secret parce que, de temps à autre, mon père me prenait à part pour me rappeler que je ne devais pas parler de cette nuit-là. Et je n'en fis rien, bien sûr, parce que j'étais convaincue qu'en dehors des six hommes personne ne m'aurait crue. Du reste, j'adorais mon père et m'efforçais constamment de lui obéir, même quand je pensais qu'il commettait une erreur.

C'est à peu près à cette époque, l'année de mes quinze ans, que Yaksha commença à vouloir à toute force me parler. Jusqu'ici, je l'avais évité, et même lorsqu'il se mit à me poursuivre de ses avances, je tâchai de garder mes distances. Du moins au début. Car il y avait en lui quelque chose qui faisait qu'il était difficile de lui résister. Sa grande beauté, bien sûr, sa longue et soyeuse crinière brune, ses yeux brillants, froides lazulites profondément enchâssées dans son puissant visage. Son sourire aussi était séduisant. Et c'était bien souvent qu'il en envoyait l'éclat dans ma direction, deux rangées de dents blanches parfaites, pareilles à des perles polies. Parfois, je m'arrêtais pour lui parler, et il avait toujours un petit cadeau à m'offrir : une cuillerée de pâte de santal, un bâton d'encens, un collier. J'acceptais ces cadeaux à contrecœur parce que je sentais bien qu'un jour Yaksha voudrait quelque chose en retour, quelque chose que je ne voudrais pas lui donner. Mais il ne demandait jamais.

Cependant, l'attirance que j'éprouvais pour lui venait de quelque chose de plus profond que sa beauté. Même à l'âge de huit ans, il était manifestement la personne la plus intelligente du village, et il n'était pas rare que les adultes le consultent sur des questions importantes : comment améliorer la moisson, comment bâtir notre nouveau temple, comment marchander avec les négociants ambulants qui venaient acheter nos récoltes. Si les gens avaient des doutes sur les origines de Yaksha, ils n'avaient par contre qu'à se louer de sa conduite.

J'étais attirée, mais pas un instant je n'ai cessé d'avoir peur de lui. Parfois, je surprenais une lueur étrange dans ses yeux, qui me rappelait le sourire narquois que m'avait adressé le yakshini avant qu'il soit censé avoir quitté le corps d'Amba.

J'avais seize ans quand disparut le premier des six hommes à

avoir assisté à sa naissance. Comme ça ; il s'évanouit dans la nature. Plus tard, cette même année, un autre disparut également. J'en parlai à mon père, qui dit qu'on ne pouvait tenir Yaksha pour responsable. La croissance du garçon se passait bien. Toutefois, l'année suivante, quand deux autres des six disparurent à leur tour, mon père lui-même commença à avoir des doutes. Et ce ne fut pas long avant que mon père et moi nous soyons les seuls qui restaient au village à nous être trouvés là cette horrible nuit. Le cinquième, cependant, ne se perdit pas dans la nature comme les autres. On découvrit son corps saigné à blanc, comme par une bête sauvage. Il ne lui restait pas une goutte de sang. Qui pouvait douter que les autres aient fini de la même façon ?

Je suppliai mon père de parler franchement de ce qui était en train de se passer, et le rôle que jouait Yaksha dans tout ça. Le garçon avait alors dix ans et en paraissait vingt, et s'il n'était pas le chef du village, bien peu doutaient qu'il le fût bientôt. Mais mon père était un homme au cœur tendre. Il avait, non sans fierté, regardé Yaksha grandir, et il était évident qu'il se sentait personnellement responsable de la venue au monde de cette petite merveille qu'était devenu le jeune homme. Et puis, sa sœur était toujours la belle-mère de Yaksha. Il me conseilla donc de ne rien dire aux autres, ajoutant qu'il demanderait à Yaksha de quitter discrètement le village pour n'y plus revenir.

Mais c'est mon père qui ne devait plus revenir, même si Yaksha disparut lui aussi. On ne retrouva jamais le corps de mon père, à l'exception d'une mèche de ses cheveux, en bas près de la rivière, une mèche tachée de sang. Lors de la cérémonie funèbre honorant sa mémoire, je fondis en larmes et racontai tout ce qui s'était passé la nuit où Yaksha était né. La majorité des gens, cependant, pensant que c'était le chagrin qui me consumait, ne voulurent pas m'écouter. Il y en eut quand même quelques-uns pour me croire, les familles de ceux qui avaient disparu.

Ma peine s'estompa lentement. Puis un jour, deux ans après la mort de mon père et la disparition de Yaksha, alors que j'approchais de mon vingtième anniversaire, je fis la connaissance de Rama, le fils d'un marchand ambulant. Je tombai instantanément amoureuse de lui. Dès que je le vis, je sus que j'étais destinée à vivre avec lui, et par la grâce de Vishnou, il ressentit la même chose à mon égard. Nous nous mariâmes à la pleine lune près de la rivière. La première nuit que je passai avec mon mari, je rêvai d'Amba. Elle m'apparut telle qu'elle était le soir où nous avions chanté ensemble, aux heures tardives de la nuit. Mais les paroles qu'elle m'adressa étaient énigmatiques. Elle me disait de prendre garde au sang des morts, de ne jamais le toucher. Je me suis réveillée en larmes et n'ai pu me rendormir qu'en tenant très fort la main de mon mari.

Je ne tardai pas à tomber enceinte, et avant que ne s'achève la première année de mon mariage, nous eûmes une fille. Lalita, celle qui joue. Dès lors, mon bonheur était complet, et mon chagrin pour la mort de mon père s'effaça. Cependant, ce bonheur ne devait durer qu'un an.

Par une nuit sans lune, je fus réveillée par un bruit. À côté de moi, mon mari dormait, et de l'autre côté il y avait notre fille. Je ne sais pas pourquoi ce bruit m'a réveillée ; il n'était pas fort. Mais c'était un son bizarre, comme des ongles raclant une lame. Je me levai et sortis de la maison. Et là, dans le noir, je regardai autour de moi.

Il arriva de derrière, comme il le faisait souvent quand nous étions amis. Mais je sus qu'il était là avant même qu'il parle. Je sentis sa présence toute proche, sa présence inhumaine.

— Yaksha, murmurai-je.

— Sita.

Sa voix était très douce.

Je me retournai brusquement et allais me mettre à crier, mais il était sur moi avant qu'un son ne sorte de ma bouche. Pour la première fois, je pus constater à quel point il était fort, chose qu'il avait tenue cachée tout le temps où il avait vécu au village. Ses mains, avec leurs ongles longs, étaient comme les pattes d'un tigre autour de mon cou. Une grande épée battait contre son genou. Alors que l'air commençait à me manquer, il se pencha sur moi et me chuchota à l'oreille. Sa taille avait encore augmenté depuis la dernière fois que je l'avais vu.

— Tu m'as trahi, mon amour, dit-il. Si je te laisse parler, vas-tu crier ? Si tu cries, tu mourras. Compris ?

Je hochai la tête et il relâcha sa prise, tout en gardant ses doigts autour de mon cou. Je dus tousser avant de pouvoir parler.

— C'est toi qui m'as trahie, répondis-je amèrement. Tu as tué mon père et les autres.

— Qu'est-ce qui te permet d'affirmer ça ?

— Si tu ne les as pas tués, alors où sont-ils ?

— Ils sont avec moi, quelques-uns, d'une certaine façon.

— De quoi est-ce que tu parles ? Tu mens. Ils sont morts, mon père est mort.

— Ton père est mort, c'est vrai, mais uniquement parce qu'il a refusé de se joindre à moi. (Il me secoua avec rudesse.) Veux-tu venir avec moi ?

Il faisait si sombre, je ne distinguai rien de son visage sinon le contour. Mais j'eus l'impression qu'il me souriait.

— Non, dis-je.

— Tu ne te rends pas compte de ce que je t'offre.

— Tu es le mal.

Il me gifla, violemment. Le coup faillit m'arracher la tête. Je goûtai le sang sur ma lèvre.

— Tu ne sais pas ce que je suis, dit-il, d'un ton marqué par la colère mais aussi l'orgueil.

— Mais si, je le sais. J'étais là cette fameuse nuit. Les autres ne te l'ont-ils pas dit avant que tu les tues ? J'ai tout vu. C'est moi qui t'ai donné ton nom, Yaksha, fils maudit d'un yakshini !

— Ne parle pas trop fort.

— Je ne suis pas à tes ordres !

Il me serra à nouveau le cou, j'avais du mal à respirer.

— Alors, tu vas mourir, belle Sita. Après avoir d'abord vu ton mari et ton enfant mourir. Oui, je sais qu'ils dorment là dans la maison. Ça fait un moment que je t'observe à distance.

— Que veux-tu ? haletai-je, la voix rauque.

Il me lâcha. Il prit alors un ton léger et jovial, ce qui était cruel.

— Je suis venu t'offrir deux partis possibles. Tu peux venir avec moi, être ma femme, devenir comme moi. Ou toi et ta famille, vous pouvez mourir ce soir. C'est aussi simple que ça.

Outre la cruauté, il y avait quelque chose d'étrange dans sa voix. Comme s'il était excité par une découverte inattendue.

— Que veux-tu dire, devenir comme toi ? Je ne pourrai jamais être comme toi. Tu es différent de nous tous.

— Cette différence fait ma grandeur. Je suis le premier de mon espèce. Mais je peux en créer d'autres comme moi. Toi, si tu veux, si tu consens à ce qu'on mêle nos sangs.

Je ne comprenais pas ce qu'il était en train de me proposer, et pourtant cela m'effrayait. Que son sang, serait-ce une seule goutte, se mélange au mien.

— Qu'est-ce que ton sang m'apporterait ? demandai-je.

Il se dressa de toute sa hauteur.

— Tu vois combien je suis fort. Ce n'est pas le premier venu qui pourra me tuer. Je vois des choses que tu ne peux pas voir, j'entends ce que tu ne peux entendre. (Il se pencha, son souffle glacé sur ma joue.) Surtout, je rêve de choses que tu n'as jamais imaginées. Tu peux faire partie de ce rêve, Sita. Ou tu peux dès ce soir commencer à pourrir, dans la terre, aux côtés de ton mari et de ton enfant.

Je ne doutais pas qu'il dise vrai. Qu'il fût un être unique m'avait frappée dès le début comme une évidence. Qu'il puisse transmettre ses pouvoirs à un autre, voilà qui ne m'étonnait pas.

— Si ton sang pénétrait le mien, deviendrais-je également aussi cruelle que toi ?

Ma question l'amusa.

— Je crois qu'à la longue tu deviendrais pire que moi.

Il se rapprocha encore, et je sentis ses dents effleurer le lobe de mon oreille. Il mordit doucement et suçà le sang qui coulait. L'acte me révolta à cause de l'effet qu'il produisait sur moi. J'aimais ça. J'aimais ça même plus que l'amour que mon mari me donnait au milieu de la nuit. Je perçus alors la vraie nature du pouvoir de Yaksha, j'en connus la profondeur, j'en vis l'origine, dans l'univers situé au-delà de la nuit d'où venaient les yakshinis. Juste avec cette petite morsure, j'eus l'impression que chaque goutte de mon sang virait du rouge au noir. Je me sentais invincible.

Et cependant, je le haïssais, plus que jamais.

Je fis un pas en arrière.

— Je t'ai vu grandir, dis-je. Tu m'as observée. Tu sais que je dis toujours ce que je pense. Comment puis-je être ta femme si je te hais tellement ? Pourquoi voudrais-tu d'une femme comme moi ?

Il répondit d'un ton grave.

— Ça fait des années que je te veux.

Je lui tournai le dos.

— Si tu me veux à ce point, ça doit vouloir dire que tu te soucies de mon sort. Et si tu te soucies de mon sort, alors quitte cet endroit. Va-t'en et ne reviens pas. Je suis heureuse telle que je suis.

Je sentis sa main glacée sur mon épaule.

— Je ne te quitterai pas.

— Alors tue-moi. Mais laisse mon mari et mon enfant tranquilles.

Il resserra sa prise sur mon épaule. Franchement, il avait la force de dix hommes, sinon plus. Si je criais, Rama serait mort d'ici peu. La douleur, qui irradiait de mon épaule dans tout mon corps, me força à m'accroupir.

— Non, dit-il. Tu dois venir avec moi. C'est le destin qui a voulu que tu te trouves là cette nuit. C'est ton destin de me suivre à présent, aux confins de la nuit.

— Les confins de la nuit ?

Il me fit me relever et colla ses lèvres aux miennes. Une fois encore, je goûtai son sang, mêlé au mien.

— Nous vivrons pour l'éternité, promit-il. Tu n'as qu'à dire oui. Tu dois dire oui.

Il cessa de parler et jeta un regard vers la maison. Il n'avait pas besoin de répéter ; je compris fort bien la menace. J'étais battue.

— Oui, dis-je.

Il me serra contre lui.

— M'aimes-tu ?

— Oui.

— Tu mens, mais ça n'a pas d'importance. Tu m'aimeras. Tu m'aimeras à jamais.

Il me prit dans ses bras et m'emporta. Dans la forêt obscure, en un lieu de paix, de silence, où il ouvrit ses veines et les miennes avec ses ongles, pressa nos bras l'un contre l'autre et les tint ainsi longtemps, pendant ce qui parut une éternité. En cette nuit, le temps n'existait plus, et l'amour n'était que souillure. Il me parlait pendant qu'il me transformait, mais c'était avec des mots que je ne comprenais pas, les sons que devaient faire les yakshinis quand ils s'accouplaient dans leurs enfers de ténèbres. Il m'embrassait et me caressait les cheveux.

Finalement, il me transfusa son pouvoir à travers tout le corps. Mon souffle, le battement de mon cœur, ça allait de plus en plus vite, jusqu'à devenir bientôt une course folle entre l'un et l'autre, jusqu'à ce que je me mette à hurler comme si j'étais tombée dans une marmite d'huile bouillante. Pourtant, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, et je ne le comprends toujours pas. La chose la plus terrible dans cette damnation, c'était que je n'en avais jamais assez. Que ça me transportait plus que l'amour que pourrait me donner n'importe quel mortel. A cette minute, Yaksha devint mon seigneur, et c'est pour lui et non plus pour Vishnou que je criai. Et même lorsque mon souffle et mes battements de cœur s'entrechoquèrent et que cessa la sarabande dans ma tête, oui, comme je mourais, j'oubliai mon Dieu. Je choisis le chemin que mon père avait rejeté. Oui, c'est la vérité, je fis le choix de damner mon âme quand je hurlai de plaisir pervers et embrassai le fils du démon.

CHAPITRE IV

« L'impatience de la jeunesse », que voilà une expression stupide. Plus je vis, plus je deviens impatiente. D'accord, s'il ne se passe pas grand-chose, je peux parfaitement rester sans rien faire et m'en accommoder. Une fois, je suis restée dans une grotte six mois durant, avec seulement le sang d'une famille de chauves-souris à me mettre sous la dent. Mais après tous ces siècles passés, aujourd'hui quand je veux quelque chose, je le veux tout de suite. Pour ce qui est de nouer des relations, ça ne traîne pas. C'est pourquoi, dans mon esprit, je considère déjà Ray et Seymour comme des amis, alors que nous venons à peine de faire connaissance.

Évidemment, je mets souvent fin à mes amitiés tout aussi vite.

Ce sont les coups que Ray donne à ma porte qui me sortent de ma léthargie. Comment un vampire dort-il ? La réponse est simple. Comme quelque chose de mort. C'est vrai, je rêve souvent quand je dors, mais ce sont d'ordinaire des rêves de sang et de douleur. Et celui que je viens de faire, celui avec Amba, Rama et Yaksha, quand tout a commencé, est encore celui que je trouve le plus douloureux. La douleur ne s'atténue pas avec le temps.

C'est d'un pas lourd que je vais de la chambre à la porte d'entrée.

Ray a troqué ses vêtements du lycée pour un jean et un sweat-shirt gris. Il est dix heures du soir. Un regard sur lui me dit qu'il se demande ce qu'il fait ici, chez moi, à la nuit tombée. Cette fille qu'il vient tout juste de rencontrer. Cette fille avec ce regard hypnotique. S'il n'avait pas d'arrière-pensée tout à l'heure, ça ne saurait tarder.

— Est-ce qu'il est trop tard ? s'inquiète-t-il.

Je souris et réponds :

— Je suis un vampire. Je reste debout toute la nuit. Mais entre donc, dis-je en faisant un pas de côté et en l'invitant du geste. Et excuse le vide. Comme je t'ai dit, j'ai pas mal de meubles qui sont encore au garage. Les déménageurs n'ont pas pu entrer dans la maison quand ils sont venus.

Ray jette un regard autour de lui et a un signe de tête approbateur.

— Tu as dit que tes parents n'étaient pas là ?

— J'ai dit ça, oui.

— Où sont-ils ?

— Au Colorado.

- Où vivais-tu au Colorado ?
- Dans les montagnes. Tu veux boire quelque chose ?
- Bien sûr. Qu'est-ce que tu as ?
- De l'eau.

Il rit.

- Ça me paraît parfait. Du moment que tu m'accompagnes.
- Avec plaisir. Tant qu'à faire, je pourrais nous trouver une bouteille de vin. Est-ce que tu bois ?

— Je prends une bière de temps en temps.

On va dans la cuisine.

— Le vin est bien meilleur, dis-je. Le rouge. Est-ce que tu manges de la viande ?

— Je ne suis pas végétarien, si c'est ce que tu veux dire. Pourquoi cette question ?

— Comme ça.

Il est si adorable, c'est difficile de résister à l'envie de le mordiller.

On prend un verre de vin ensemble, debout dans la cuisine. On boit à la paix dans le monde. Ray est anxieux de se mettre au travail, qu'il dit. Il est anxieux, un point c'est tout. Seule avec un mortel, je dégage une aura encore plus forte. Ray est conscient d'être en présence d'une femme exceptionnelle, et cela l'intrigue, et le trouble. Je demande comment va Pat. Puisqu'il est troublé, autant l'attaquer de front.

— Très bien, répond-il.

— Lui as-tu dit que tu venais chez moi ?

Il baisse la tête. Il se sent un peu coupable, mais pas plus que ça.

— Je lui ai dit que j'étais fatigué et que je voulais aller me coucher.

— Tu peux dormir ici si tu veux. Une fois que tu auras amené les lits.

Mon audace le surprend.

— Mon père se demanderait où je suis, rétorque-t-il.

— J'ai le téléphone. Tu peux l'appeler. Il fait quoi, ton père ?

— Il est détective privé.

— Ça a l'air fascinant. Tu veux l'appeler ?

Ray me regarde dans les yeux. Je soutiens son regard. Lui ne se dérobe pas, contrairement à la réaction qu'avait eue son père lorsque je l'avais fixé. Le fils possède une force intérieure.

— On va voir comment ça se passe et à quelle heure on finit, répond-il avec circonspection.

Il se met au travail. Il ne tarde pas à souffler comme un bœuf. Je l'aide, mais juste un petit peu. Il fait néanmoins une remarque sur

ma vigueur. Je lui raconte comment j'ai sympathisé avec Seymour et il se montre intéressé. Apparemment, Seymour est aussi son ami.

— C'est probablement le gars le plus intelligent du lycée, dit Ray en tramant deux chaises de salle à manger. Il n'a que seize ans et il va passer son bac en juin.

— Il m'a dit qu'il aimait écrire.

— Il écrit des trucs incroyables. Il a fait lire à Pat deux ou trois de ses nouvelles qu'ensuite elle m'a passées. C'était vraiment noir, mais superbe. Il y en avait une, c'était sur les choses qui se produisent entre les moments qui s'égrènent. Ça s'appelait « La seconde aiguille ». Il avait imaginé ce personnage qui soudain commence à vivre entre les moments, et découvre qu'il arrive plus de choses dans cette dimension-là que dans le temps normal.

— Ça me paraît intéressant. Qu'est-ce qui faisait que le récit était noir ?

— Le type vivait la dernière heure de sa vie, mais pour lui ça durait un an.

— Savait-il que c'était sa dernière heure ?

Ray a un moment d'hésitation. Il doit savoir que Seymour n'est pas en bonne santé.

— Je l'ignore, Lara.

C'est la première fois qu'il prononce mon prénom.

— Appelle-moi Sita, dis-je, me surprenant moi-même.

Il lève un sourcil.

— Un surnom ?

— En quelque sorte. C'est mon père qui m'appelait comme ça.

Ray remarque le changement dans ma voix, où s'est glissée une note de tristesse. A moins que ce soit de la mélancolie, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que le chagrin. De tous les gens que j'ai aimés, personne n'a utilisé mon vrai nom depuis des milliers d'années. Je crois que ce me serait agréable d'entendre Ray le dire.

— Combien de temps ta famille va-t-elle rester au Colorado ? demande-t-il.

— J'ai menti. Mon père n'est pas là-bas. Il est mort.

— Je suis désolé.

— Je pensais à lui avant que tu arrives. (Je soupire.) Il est mort il y a longtemps.

— Comment est-il mort ?

— Il a été assassiné.

Ray a un air consterné.

— Ça a dû être terrible pour toi. Je sais que si jamais il arrivait quelque chose à mon père, ce serait un choc. Ma mère nous a quittés quand j'avais cinq ans.

J'ai comme une boule dans la gorge. La réaction est si forte que

je me rends compte jusqu'où je me suis laissé entraîner dans cette relation avec le garçon. Tout ça parce qu'il a les yeux de Rama ? Pas seulement ça. Il a aussi la voix de Rama. Non, certainement pas son accent ; les écoutant parler dans un même lieu, le commun des mortels n'aurait jamais trouvé une ressemblance entre leurs deux voix. Mais pour moi, à mes oreilles de vampire, les nuances subtiles de leurs voix sonnent de façon presque identique. Le silence entre les syllabes. C'est ce silence impénétrable qui m'a de prime abord attirée chez Rama.

— Tu dois être très proche de lui.

C'est la seule chose que je trouve à dire.

Je sais pourtant que je vais devoir bientôt remettre la question du père sur le tapis. Il faut que j'entre dans ce bureau ce soir. J'espère seulement avoir bien nettoyé toutes les taches de sang. Je ne veux pas me trouver avec le garçon lorsqu'il apprendra la vérité.

S'il l'apprend.

Je le laisse finir le déménagement, ce qui lui prend une heure ou deux alors que j'ai mis moins de vingt minutes pour mettre tout ça dans le garage. Il est minuit passé. Je lui offre un autre verre de vin – un grand verre – qu'il avale en cinq sec. Il a soif, comme moi. J'ai soif de son sang, j'ai soif de son corps. Le sang et le sexe ne sont pas tellement séparés dans mon esprit. Mais je ne suis pas la veuve noire. Je ne tue pas après l'accouplement. Néanmoins, l'envie de sang, le désir, ce sont des choses qui me viennent parfois en même temps. Sauf que là, je ne veux pas faire de mal à ce jeune homme, je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit de désagréable. Certes, du seul fait qu'il est avec moi, ses chances de mourir sont beaucoup plus grandes. Je ne dois penser qu'à mon affaire, et à l'individu qui aujourd'hui me traque. Comme Ray repose son verre vide, je l'observe.

— Je devrais rentrer, dit-il.

— Tu ne peux pas conduire.

— Pourquoi ?

— Tu es soûl.

— Je ne suis pas soûl.

Je souris et insiste :

— Je t'ai donné assez d'alcool pour te rendre ivre. Regarde les choses en face, mon cher, tu es coincé ici pour un bout de temps. Mais si tu veux dessoûler rapidement, prends un bain chaud avec moi. Tu vas suer tout l'alcool que tu as dans le sang.

— Je n'ai pas apporté mon maillot.

— Moi je n'en ai pas, dis-je.

Il est intéressé – très intéressé – mais indécis.

— Je ne sais pas.

Je fais un pas vers lui et pose les mains sur sa poitrine en

sueur. Ses muscles sont bien développés. Ce serait amusant de lutter contre lui, d'autant plus que je sais qui gagnerait. Je le regarde dans les yeux ; il fait presque une tête de plus que moi. Il baisse son regard sur moi, et il a la sensation de s'abîmer dans le mien, dans deux puits de bleu sans fond, deux gouffres d'azur au-delà desquels se cachent les ténèbres éternelles de l'espace. Le royaume des yakshinis. En ce moment-ci, il entrevoit en moi l'être de la nuit. Moi, j'entrevois d'autres choses chez lui, des choses qui m'arrachent un frisson. Il ressemble tant à Rama, ce garçon. Il me hante. Se pourrait-il que cela fut vrai ? Les paroles de Krishna que m'avait citées Radha à propos de l'amour ?

« Le temps ne peut le détruire. Je suis cet amour ; le temps ne peut m'atteindre. Le temps ne fait qu'en changer la forme. Quelque part un jour il va revenir. Quand tu t'y attends le moins, le visage de l'être aimé réapparaît. Regarde au-delà de ce visage et... »

C'est étrange, mais je ne me souviens plus de la dernière partie. Moi qui ai une mémoire parfaite.

— Je n'en parlerai pas à Pat, dis-je. Elle ne saura jamais.

Il respire un bon coup.

— Je n'aime pas lui mentir, réplique-t-il.

— Les gens se mentent toujours l'un à l'autre. C'est comme ça que va le monde. Accepte-le. Ça ne veut pas dire que tes mensonges vont obligatoirement faire du mal.

Je lui prends les mains ; elles tremblent un peu, mais ses yeux sont restés fixés sur les miens. J'embrasse ses doigts et les passe sur ma joue.

— Elle ne souffrira pas de ce qui arrive avec moi, dis-je.

Il esquisse un vague sourire.

— Est-ce un mensonge pour m'épargner une blessure ? demande-t-il.

— Peut-être.

— Qui es-tu ?

— Sita.

— Qui est Sita ?

— Je te l'ai déjà dit, mais tu n'écoutais pas. Cela n'a pas d'importance. Viens, on va s'asseoir dans l'eau tous les deux et je vais te masser les muscles. Tu vas adorer ça. J'ai des mains fortes.

Peu après, nous sommes tous les deux nus dans le jacuzzi. Bien sûr, j'ai eu de nombreux amants et amantes – des milliers, en vérité –, et je suis toujours autant attirée par la peau. Ray offre à mes regards son dos nu, et cela m'excite ; mes genoux effleurent son torse tandis que mes mains pétrissent la chair le long de sa colonne vertébrale. Ça fait longtemps que je n'ai pas massé quelqu'un, et j'y prends plaisir. L'eau est très chaude. Des volutes de vapeur montent autour de nous

et la peau de Ray rougit. Mais il dit qu'il aime ça comme ça, quand c'est si chaud qu'il a l'impression d'être plongé dans l'eau bouillante. Moi, évidemment, ça ne me dérange absolument pas. Je me penche sur lui et le mords légèrement à l'épaule.

— Attention, dit-il.

Il pense à Pat ; il ne tient pas à ce que je laisse des marques. Je le rassure :

— Demain matin, il n'y paraîtra plus.

J'aspire quelques gouttes de sang à la morsure que je viens de lui faire. Quelle agréable façon de passer la nuit. Le sang coule comme un élixir dans ma gorge, ce qui me fait en vouloir encore davantage. Mais je résiste à l'envie. Je pince le bout de ma langue entre mes dents, et une goutte de sang s'écoule dans la blessure. Elle se dilue instantanément. Je reviens à mon massage.

— Ray ? dis-je.

Il gémit de plaisir.

— Oui.

— Tu peux me faire l'amour si tu veux.

Il gémit encore.

— Tu es une fille étonnante, Sita.

Je le fais se retourner, lentement, en prenant tout mon temps, en savourant le plaisir. Il ne voudrait pas me regarder, mais il ne peut s'en empêcher. Je me rapproche et l'embrasse sur les lèvres. Je sais ce qu'il ressent. Sa première réaction, c'est la surprise : embrasser un vampire, ce n'est pas la même chose que d'embrasser un mortel. Nombreux sont ceux, hommes et femmes, qui se sont pâmés au seul contact de mes lèvres. Tel est le plaisir que je peux procurer. Il y a cependant le revers de la médaille : il arrive souvent que mon baiser aspire le souffle de la personne que j'embrasse, même si telle n'est pas mon intention. Je sens le cœur du garçon qui commence à battre la chamade. Je le lâche avant qu'il n'y ait danger. Plus le temps passe, plus je me jure de ne pas lui faire de mal, et plus cela me paraît inévitable. Il me serre contre lui, contre son torse ruisselant, et essaie de retrouver son souffle tandis qu'il pose son menton sur mon épaule.

— Tu t'étouffes ? je demande.

— Oui. (Il tousse.) Je crois que c'est toi.

Je glousse tout en continuant de lui caresser le dos.

— Ça pourrait être pire.

— Tu n'es pas comme les autres filles que j'ai connues.

— Tu ne veux pas n'importe quelle fille, Ray.

Il se rassoit, mes jambes nues toujours autour de lui. Il n'a pas peur de me regarder dans les yeux.

— Je ne veux pas tromper Pat, assure-t-il.

— Dis-moi ce que tu veux.

— Je veux passer la nuit avec toi.

— C'est un paradoxe. Lequel de nous va gagner ? (Je marque un temps d'arrêt, puis ajoute :) Je suis passée maître dans l'art de garder les secrets. On peut gagner tous les deux.

— Que veux-tu de moi ?

Sa question me surprend. Perspicace, le garçon.

— Rien, dis-je en mentant.

— Moi, je crois que tu veux quelque chose.

Je souris.

— Il y a ton corps.

Il est forcé de sourire à son tour. Mon charme, je sais. Il ne renonce cependant pas.

— Que veux-tu d'autre ?

— Je me sens seule.

— Tu n'en as pas l'air.

— Je ne me sens pas seule quand je te regarde.

— Tu me connais à peine.

— Tu me connais à peine. Pourquoi veux-tu passer la nuit avec moi ?

— Il y a ton corps. (Mais son sourire s'efface et il baisse la tête.) Il y a autre chose, également. Quand tu me regardes, je sens... je sens que tu vois quelque chose que personne d'autre ne voit. Tu as un regard si étrange.

Je l'attire à nouveau à moi. Je l'embrasse.

— C'est vrai. (Je l'embrasse encore.) Je lis parfaitement en toi. (Un autre baiser.) Je vois comment tu fonctionnes.

Je colle mes lèvres aux siennes pour la quatrième fois. Un baiser qui le laisse à bout de souffle lorsque je le libère.

— Et je fonctionne comment ? demande-t-il après une profonde inspiration.

— Tu aimes Pat, mais tu as soif de mystère. Le mystère peut être aussi piquant que l'amour, tu ne crois pas ? Tu me trouves mystérieuse et tu as peur en me laissant filer de le regretter par la suite.

Il est impressionné.

— C'est exactement ça. Comment as-tu su ?

Je ris.

— Ça fait partie du mystère, dis-je.

Il répond à mon rire, puis déclare :

— Tu me plais, Sita.

Je cesse de rire. Ces mots – si simples, si innocents – me transpercent comme la lame d'un poignard. Personne depuis bien des années ne m'a dit quelque chose d'aussi charmant que « tu me plais ». Sentiment puéril, je sais, n'empêche que c'est là. Je me rapproche

pour l'embrasser de nouveau, sachant cette fois que je vais l'étreindre si fort qu'il sera incapable de résister. Cependant, quelque chose me retient.

« Regarde au-delà de ce visage et c'est moi que tu verras. »

Les paroles que Krishna a transmises à Radha et que celle-ci m'a rapportées. Il y a quelque chose dans les yeux de Ray, une lueur derrière le regard, qui me retient de le souiller de mon contact. Je sens bien alors que je suis une créature du démon. Au fond de moi, je maudis Krishna. C'est bien seulement cette mémoire que j'ai de son visage qui me fait éprouver ce que je ressens. Sans quoi, si nous ne nous étions pas déjà rencontrés, cela me serait égal.

— Je tiens à toi, Ray. (Je détourne la tête.) Viens, sortons de là et habillons-nous. Je veux te parler de certaines choses.

Ray est choqué de ce revirement soudain. Désappointé.

Mais je le sens aussi soulagé.

Quelques minutes plus tard, nous sommes assis sur le plancher du salon, près du feu, en train de finir la bouteille de vin. L'alcool a peu d'effet sur moi ; je peux boire une douzaine de trucs à rouler sous la table. Nous parlons de plein de choses et j'en apprends davantage sur Ray. Il projette d'aller à Stanford l'automne prochain pour étudier la physique et les beaux-arts. Un curieux doublé dans deux matières principales, ce qu'il reconnaît volontiers. L'inscription à Stanford l'inquiète beaucoup ; il n'est pas sûr que son père puisse lui payer ça. Il a bien raison de s'inquiéter, me dis-je en moi-même. Il se passionne pour la mécanique quantique et l'art abstrait. Il travaille après le lycée dans un supermarché. Il ne parle pas de Pat, et je n'en parle pas non plus. Par contre, je ramène la conversation sur le père.

— Il se fait tard, dis-je. Tu es sûr que tu ne veux pas appeler ton père pour lui raconter que tu es assis nu dans un jacuzzi en compagnie d'une belle blonde ?

— Pour te dire la vérité, je ne crois pas que mon père soit à la maison.

— Il a une petite amie lui aussi ?

— Non, ces derniers jours, il n'était pas en ville. Il travaillait sur une affaire.

— Quel genre d'affaire ?

— Je ne sais pas, il ne me l'a pas dit. Sauf que c'est un gros truc et qu'il espère en tirer beaucoup d'argent. Ça fait quelque temps qu'il travaille là-dessus. Mais je suis inquiet à son sujet, ajoute Ray. Ça lui arrive souvent de s'absenter des jours entiers, mais il n'est jamais resté si longtemps sans appeler.

— As-tu un répondeur chez toi ?

— Oui.

— Et il ne t'a pas même pas laissé de message ?
— Non.
— Depuis combien de temps n'a-t-il pas donné signe de vie ?
— Trois jours. Je sais, ça ne paraît pas long mais, je te jure, d'habitude il m'appelle tous les jours.

Je hoche la tête en signe de sympathie.

— À ta place, moi aussi je serais inquiète. A-t-il un bureau en ville ?

— Oui. Sur Tudor, pas loin de l'océan.

— Es-tu passé à son bureau ?

— J'ai appelé sa secrétaire, mais elle non plus n'a pas de nouvelles.

— C'est ridicule, Ray. Tu devrais appeler la police et signaler sa disparition.

Ray écarte cette éventualité d'un geste.

— Tu ne connais pas mon père. Je ne pourrais jamais faire ça. Il serait furieux. Non, je suis sûr qu'il est simplement pris par son boulot et qu'il va m'appeler dès qu'il en aura l'occasion. (Il s'interrompt, avant de préciser) J'espère.

— J'ai une idée, dis-je comme si elle m'était venue à l'instant. Pourquoi ne vas-tu pas à son bureau consulter ses dossiers pour voir ce que c'est cette grosse affaire ? Ça pourrait te renseigner sur l'endroit où il se trouve.

— Il n'apprécierait pas que je mette le nez dans ses dossiers.

Je hausse les épaules.

— À toi de voir. Mais si c'était mon père, je voudrais savoir où il est.

— Ses dossiers sont tous sur ordinateur, il faudrait que j'entre dans le système, et ça laisserait un message qui signalerait la chose. Il l'a programmé comme ça.

— Peux-tu entrer dans ses fichiers ? Je veux dire, est-ce que tu connais le mot de passe ?

Il a un moment d'hésitation.

— Comment sais-tu qu'il faut un mot de passe ? demande-t-il.

Je décèle une note de suspicion dans la question, et une fois encore je m'étonne des facultés de perception du garçon. Mais je ne m'attarde pas là-dessus parce que j'attends ce moment depuis que j'ai tué son père ça fait maintenant deux jours, et je n'ai nullement l'intention de chambouler mes plans.

— Je n'en sais rien, dis-je. C'est seulement une des façons courantes de protéger des fichiers.

Mon explication semble le satisfaire.

— Oui, je peux entrer dans ses fichiers. Le mot de passe est un surnom qu'il me donnait quand j'étais gosse.

Pas besoin de lui demander ce que c'est, cela ne ferait qu'accroître ses soupçons. Au lieu de cela, je bondis sur mes pieds et lance :

— Viens, on y va tout de suite. Tu dormiras mieux quand tu sauras ce qu'il en est.

Surpris par ma proposition, il ne peut que répliquer :

— Là, tout de suite ?

— Bon, tu ne veux quand même pas farfouiller dans ses dossiers quand la secrétaire sera là. C'est le moment idéal. Je viens avec toi.

— Mais il est tard. (Il bâille.) Je suis fatigué. J'étais en train de me dire que je devrais rentrer à la maison. Il y sera peut-être.

— C'est une idée. Vérifie d'abord ça. Mais s'il n'y est pas, et qu'il ne t'a pas laissé de message, alors il faut que tu ailles à son bureau.

— Pourquoi te soucies-tu tellement de mon père ?

Je m'arrête net, comme si sa question me blessait.

— As-tu besoin de me le demander ?

Je veux bien sûr lui rappeler ce que je lui ai moi-même raconté à propos de la mort tragique de mon père, et je n'éprouve aucune honte à le manipuler de la sorte. Il paraît troublé, comme il se doit, pose son verre de vin et se lève.

— Désolé, s'excuse-t-il. Tu as peut-être raison. Je dormirai mieux en sachant ce qui se passe. Mais si tu viens avec moi, je vais devoir te ramener ici.

— Peut-être, dis-je avant de lui donner un bref baiser. Ou peut-être que je vais simplement voler jusqu'à la maison.

CHAPITRE V

Au domicile de Ray, j'attends dans la voiture tandis qu'il va voir si son père est rentré ou s'il a laissé un message. Évidemment, je ne suis pas étonnée de voir le garçon revenir deux minutes plus tard, la mine défaite. Le froid l'a dégrisé, et il est inquiet. Il grimpe dans la voiture et tourne la clé de contact.

— Tu ne l'as pas trouvé ? je demande.

— Non. Mais j'ai la clé de l'immeuble. On n'aura pas à enfoncer la porte.

— J'aime mieux ça !

Je me proposais simplement, après avoir dit à Ray d'épier les alentours, de briser le verrou.

Nous rouions vers l'immeuble où j'étais il y a à peine quarante-huit heures. C'est encore une nuit froide. Au fil des ans, j'ai été attirée vers les climats plus chauds, comme mes Indes natales. Pourquoi ai-je choisi de venir dans l'Oregon, je ne sais pas trop. Je jette un coup d'œil vers Ray et je me demande si cela a quelque chose à voir avec lui. Naturellement, je n'y crois pas parce que je ne crois pas au destin, encore moins aux miracles. Je ne crois pas que Krishna était Dieu. Ou s'il était Dieu – la chose est possible, c'est seulement que je n'en suis pas absolument sûre –, alors je ne crois pas qu'il ait su ce qu'il faisait quand il a créé l'univers. Tel est le mépris que j'éprouve à l'endroit de la divinité à l'œil de lotus.

Pourtant, après toutes ces années, je n'ai jamais été capable de cesser de penser à lui.

Krishna. Krishna. Krishna.

Même son nom me hante.

Ray nous fait entrer dans l'immeuble. Nous nous trouvons bientôt devant la porte du bureau de M. Michael Riley. Ray cherche parmi les autres clés, met la main sur la bonne. Nous entrons. Les lumières sont éteintes. Il pourrait ne pas les allumer que je saurais encore trouver mon chemin dans les lieux. Toujours est-il qu'il les allume, puis se dirige tout droit vers le bureau de son père. Il s'assoit devant l'ordinateur pendant que je me tiens à l'écart sur un côté de la pièce, l'examine le plancher. Les gouttes de sang se sont infiltrées et ont séché dans les fissures entre les carreaux. Elles ne sont pas visibles à un œil de mortel, mais il est certain que la police les décèlera s'ils passent la pièce au peigne fin. Je décide donc, quoi qu'il arrive, de revenir nettoyer le bureau plus à fond. Ray démarre l'ordinateur et se

dépêche d'entrer le mot de passe, pensant me le cacher. Mais je l'ai : RAYGUN.

— Peux-tu regarder dans les dernières données qu'il a entrées ? je demande.

— C'est exactement ce que je fais, répond-il. (Jetant un coup d'œil vers moi, il ajoute :) Les ordinateurs, tu connais ça, n'est-ce pas ?

— Oui.

Je me rapproche pour voir l'écran où s'affiche un menu. Avec la souris, Ray sélectionne un truc dénommé Pathlist. Une liste de fichiers apparaît.

Ils sont datés ; il y a aussi le nombre d'octets qu'ils occupent sur le disque dur. Un encadré rectangulaire souligne le premier fichier.

ALISA PERNE.

Ray montre l'écran du doigt.

— Il doit travailler avec cette personne. Ou alors il enquête sur elle. (Il avance le doigt vers la touche Enter.) Voyons qui est cette femme.

— Attends, dis-je en mettant la main sur son épaule. Tu as entendu ?

— Entendu quoi ?

— Ce bruit.

— Je n'entends rien.

— J'ai l'ouïe fine. J'ai entendu quelqu'un à l'extérieur de l'immeuble.

Ray s'interrompt et écoute.

— C'était peut-être un animal.

— Là, encore une fois. Tu as entendu ?

— Non.

Je prends un air quelque peu angoissé.

— Ray. S'il te plaît, pourrais-tu regarder s'il y a quelqu'un ?

Après un instant de réflexion, il répond :

— Bien sûr. Pas de problème. Reste ici. Enferme-toi. Je t'appellerai quand je reviendrai.

Il va pour se lever... mais ferme les fichiers avant de partir, quoiqu'il laisse l'ordinateur tourner.

Intéressant, me dis-je. Il veut dormir avec moi, mais ne me fait pas confiance au point de me laisser seule avec les fichiers de son père. Malin, ce garçon.

Dès qu'il est sorti, je verrouille la porte et retourne en toute hâte à l'ordinateur. J'entre le mot de passe et rappelle la liste des fichiers à l'écran.

Je peux lire beaucoup plus vite qu'aucun mortel ne saurait le faire et j'ai une mémoire photographique. Cependant, je suis loin de lire aussi vite qu'un ordinateur moderne met de temps à copier.

Depuis l'autre nuit, je sais que M. Riley a dans son bureau une boîte de disquettes formatées, trois pouces et demie haute densité. J'en sors deux du tiroir et en glisse une dans l'ordinateur. Je connais bien le traitement de texte utilisé. J'appelle la routine de copie de fichier. M. Riley avait amassé beaucoup d'informations sur moi ; ALISA PERNE est un gros fichier. J'estime, vu le matériel que j'utilise, qu'il va me falloir cinq minutes pour copier le fichier sur les deux disquettes. Ray sera revenu avant. Pendant que la copie se fait, je retourne à l'entrée et examine la serrure. J'entends Ray descendre l'escalier. Il chantonne. Il ne croit pas à mon histoire.

Je décide de bloquer la serrure. Je vais chercher deux trombones dans le bureau de Riley et, après leur avoir donné la forme adéquate, les glisse dans la gorge de la serrure. La première disquette finit de se remplir lorsque Ray revient de sa brève inspection. J'insère la seconde disquette.

— Sita, appelle-t-il. C'est moi. Il n'y a personne.

Je lui réponds depuis le bureau du fond.

— Tu veux que je t'ouvre la porte ? Je l'ai verrouillée, comme tu m'avais dit.

— Ça ne fait rien, j'ai la clé. (Il introduit la clé dans la serrure, mais la porte ne s'ouvre pas.) Sita, elle ne veut pas s'ouvrir. As-tu mis le loquet ?

Je marche lentement vers la porte pour qu'il entende ma voix se rapprocher, après avoir toutefois pris soin de tourner le moniteur pour garder un œil sur l'écran. Les octets s'accumulent rapidement, comme, je présume, les soupçons dans la tête du garçon.

— Il n'y a pas de loquet, dis-je. Essaie encore la clé.

Il essaie plusieurs fois.

— Ouvre-moi la porte.

Je feins de me démener comme un beau diable.

— C'est bloqué, dis-je.

— Ça s'est ouvert il y a quelques minutes.

— Ray, je te dis que c'est bloqué.

— La gâchette est-elle tournée ?

— Oui.

— Tourne-la de l'autre côté.

— Je n'y arrive pas. Est-ce que je vais être coincée ici toute la nuit ?

— Non. Il doit y avoir une solution simple. (Il réfléchit un moment.) Regarde dans le bureau de mon père. Vois si tu peux trouver une pince.

Je suis ravie de revenir dans le bureau. Dans une minute, je vais devoir enlever la seconde disquette et fermer les fichiers. J'ouvre et referme les tiroirs en attendant que la copie se termine. Quand c'est

fait, j'entre dans le fichier, parcours rapidement la première page, puis surligne tout le reste – qui fait plusieurs centaines de pages – et l'efface. Désormais, le fichier ALISA PERNE ne comprend que la première page, qui ne contient rien d'une importance vitale. Je reviens à l'écran qui me demande le mot de passe. Je mets les deux disquettes dans ma poche de derrière. Retournant à grands pas à la porte, je sors les trombones et les fourre eux aussi dans ma poche arrière. J'ouvre la porte.

— Que s'est-il passé ? demande-t-il.

— Ça vient juste de se débloquer.

— C'est bizarre.

— Es-tu sûr qu'il n'y a personne dehors ?

— Je n'ai vu personne. Je bâille.

— Je commence à être fatiguée, dis-je.

— Tu étais pleine d'énergie il y a quelques minutes. Tu veux que je te ramène ? Je peux revenir après pour regarder le fichier.

— Autant le faire pendant que tu es sur place. Ray retourne à l'ordinateur. Je traîne à la réception. J'entends Ray pousser un cri de stupéfaction. Je jette un coup d'œil par la porte.

— Qu'y a-t-il ? je demande.

— Ce fichier. Il ne contient pas grand-chose.

— Est-ce qu'il dit qui est Alisa Perne ?

— Pas vraiment. Il donne juste quelques vagues informations sur l'individu qui a contacté mon père pour qu'il enquête sur elle.

— Ça devrait être utile.

— Non, parce que même ça, c'est coupé au milieu de la phrase. (Le garçon fronce les sourcils.) C'est plutôt curieux que mon père ait fait un fichier comme ça. Je me demande si on n'y a pas touché. J'aurais juré...

Il tourne la tête vers moi.

— Quoi ? dis-je.

Il revient sur l'écran.

— Rien, répond-il.

— Non, Ray, dis-moi. Tu aurais juré quoi ?

Ce qui m'inquiète, c'est qu'il ait pu noter la grosseur qu'avait le fichier quand il a démarré l'ordinateur. C'est sûr qu'il est beaucoup plus petit à présent. Ray secoue la tête et répond :

Je ne sais pas. Je suis fatigué moi aussi. Je regarderai ce machin demain. (Il sort des fichiers et éteint la machine.) Partons d'ici.

— O.K.

Une demi-heure après, je suis à la maison, ma vraie maison, la résidence sur la colline qui donne sur l'océan. Je suis venue avec les disquettes parce que j'ai besoin de mon ordinateur. Le baiser que j'ai donné à Ray pour lui souhaiter bonne nuit a été bref. J'avais du mal à lire ses émotions. Il est clair qu'il a des soupçons sur moi, mais ce n'est pas là le sentiment qui domine chez lui. Il y a autre chose, comme un mélange de peur, d'attachement et de plaisir. Très étrange. Mais il est inquiet pour son père, plus qu'il ne l'était avant qu'on passe au bureau.

Avec tous les ordinateurs que j'ai à la maison, je n'ai aucun problème pour charger le fichier ALISA PERNE. Un bref coup d'œil sur l'écran m'indique que cela faisait à peu près trois mois que M. Riley enquêtait sur moi avant de me convoquer à son bureau. Les informations qu'il a dénichées me concernant sont émaillées de notes et commentaires personnels sur sa correspondance avec un dénommé « M. Slim ». Il y a un numéro de fax pour ce Slim, mais pas de numéro de téléphone. C'est le numéro d'un bureau en Suisse. Après l'avoir mémorisé, je défile le fichier en y accordant davantage d'attention. La note à propos du premier contact qu'a eu Riley avec M. Slim est plutôt intéressante. Par contre, je ne trouve nulle part des copies des fax envoyés par le mystérieux correspondant, seulement des commentaires sur eux.

8 août

Ce matin, j'ai reçu un fax d'un monsieur répondant au nom de M. Slim. Il se présente comme étant avocat, au service de divers clients européens fortunés. Il veut que j'enquête sur une jeune femme nommée Alisa Perne, qui réside ici à Mayfair. Il a peu de renseignements sur la femme ; j'ai l'impression qu'elle n'est qu'une des nombreuses personnes sur lesquelles lui ou son groupe mènent des investigations. Il a également fait allusion à une ou deux autres femmes vivant dans la région sur lesquelles il pourrait éventuellement me demander d'obtenir des renseignements. Mais sans citer leurs noms. Il s'intéresse en particulier à la situation financière de M^{lle} Perne, à sa situation familiale, et il veut aussi savoir – et voilà qui est surprenant – s'il n'y aurait pas une de ses fréquentations qui serait morte de mort violente récemment. Quand, dans mon fax en retour, je lui ai demandé si cette femme était dangereuse, il a indiqué qu'elle était bien plus dangereuse qu'elle ne paraissait, et que je devais éviter de la contacter quelles que soient les circonstances. Il a ajouté qu'elle paraît avoir seulement dans les dix-huit, vingt ans.

Tout ça excite ma curiosité, surtout depuis que M. Slim a proposé de déposer dix mille dollars sur mon compte pour que je me

lance dans mon enquête. Je lui ai déjà faxé que j'allais m'occuper de l'affaire. J'ai l'adresse de la jeune femme et son numéro de Sécurité sociale. Je n'ai pas de photo, mais j'ai l'intention d'en prendre une pour mes dossiers, même si on m'a prévenu de garder mes distances. Comment pourrait-on être dangereux à cet âge ?

Suit un compte rendu des premiers éléments d'enquête que Riley a réunis à mon sujet. Il semblerait qu'il ait eu un contact au Bureau d'Informations de Crédit T.R.W., contact qui lui aurait donné accès à des renseignements d'ordinaire non disponibles pour le commun des détectives privés. J'ai dans l'idée que M. Slim était au courant pour ce contact et que c'est pour cette raison qu'il a engagé Riley. Presque tout de suite, Riley a découvert que j'étais riche et qu'apparemment je n'avais pas de famille. Plus il en apprenait sur mon compte, plus grandissait son désir de poursuivre ses investigations, et moins il transmettait d'informations à M. Slim. À un moment donné, Riley a pris ce qu'il considérait comme étant une décision majeure : utiliser un contact à la Bourse de New York. En sollicitant cet homme, il usait d'une grande faveur. Mais je suppose qu'il pensait que j'en valais la peine.

21 sept.

Mlle Perne a poussé les choses à l'extrême pour cacher ses avoirs financiers, et pas seulement au fisc. Elle détient de nombreux comptes chez diverses maisons de courtage établies sous différentes sociétés, dont certaines enregistrées à l'étranger. Il semble toutefois que leurs activités soient coordonnées par un seul et unique cabinet d'affaires à New York, Benson & Sons. Me présentant comme un riche investisseur, j'ai essayé de contacter le cabinet directement, mais ils ont repoussé mes demandes de renseignements, ce qui me laisse à penser qu'ils gèrent le compte de Perne et c'est tout. Si cela est vrai, voilà un autre aperçu de la fortune de cette femme, car les investissements détenus par Benson & Sons tournent autour du demi-milliard de dollars.

J'ai fini tout de même par la voir – la fille – et elle est aussi jeune que le dit M. Slim et très séduisante. Mais son âge m'intrigue. Je me demande si elle n'aurait pas quelque part une mère qui porterait le même nom. Parce qu'un grand nombre de ses opérations financières remontent à deux décennies et qu'elles peuvent toutes être imputées au nom d'Alisa Perne. J'ai très envie de la rencontrer en personne, malgré l'avertissement de M. Slim.

M. Slim n'est pas content de moi, et le sentiment est réciproque. Il a l'impression que je lui ai caché des informations, ce qui est vrai. Mais il a fait la même chose avec moi. Il refuse toujours

de me dire la raison de son intérêt envers la jeune dame, quoique je puisse imaginer plusieurs scénarios possibles. En tout cas, la remarque qu'il a faite au départ, à propos du danger qu'elle est censée représenter, ne cesse de me revenir à l'esprit. Qui est Alisa Perne ? À l'évidence, une des personnes les plus riches du monde. Mais d'où tient-elle cette fortune ? De menées criminelles ? De sa famille inexistante ? Je dois, avant d'abandonner cette affaire, lui poser ces questions moi-même.

Je me suis dit que certes M. Slim me payait bien, mais qu'Alisa Perne pourrait vouloir me payer davantage. Je vois déjà, cependant, qu'il serait peu judicieux de laisser savoir à M. Slim que j'ai agi derrière son dos. Il y a une certaine cruauté dans le ton de ses fax. Je ne crois pas vouloir jamais rencontrer cet homme. Alors que je me découvre brûlant d'impatience de parler à Alisa.

Fin septembre, et voilà qu'il m'appelle par mon prénom. Néanmoins, ce n'est pas avant novembre qu'il me contactera. Qu'a-t-il fait durant tout ce temps ? Poursuivant ma lecture, j'apprends qu'il a enquêté sur mes transactions internationales. Il a découvert que j'avais des biens en Europe et en Asie, et des passeports français et indien. Comme de juste, ce dernier fait a été pour lui une révélation. Parce qu'il apparaissait, précisément, que je détenais ces passeports depuis plus de trente ans. Pas étonnant qu'il se soit tellement empressé de nie demander mon âge.

Tout de même, il a fini par dénicher un acte criminel relié à mon passé. Cinq ans plus tôt à Los Angeles. Le meurtre crapuleux d'un dénommé Samuel Barber. L'homme avait été mon jardinier, c'est moi qui l'ai tué, bien sûr, parce qu'il avait lu mauvaise habitude de regarder par mes fenêtres. Il avait vu des choses dont je n'avais pas envie qu'elles s'ébruient.

25 oct.

Selon le rapport de police, l'homme travaillait pour elle depuis trois ans. Puis un matin, on le trouva flottant sur le ventre dans l'océan, pas loin de la jetée de Santa Monica. On lui avait tranché la gorge. Le coroner, à qui j'ai parlé personnellement, n'a jamais pu déterminer quel type d'arme on avait utilisé. La dernière personne à avoir vu l'homme vivant était M^{lle} Perne.

Je ne pense pas qu'elle l'ait tué. J'aime à croire que non. Au fil de mon enquête, j'en suis venu à admirer sa ruse et sa finesse. Mais peut-être cet homme a-t-il appris des choses à son sujet qu'elle ne voulait pas voir révélées, et elle l'a fait assassiner. Assurément, elle a les moyens d'engager qui lui plaît. Quand je la rencontrerai, il faut

que je lui parle de son jardinier. Voilà encore une chose que je vais pouvoir monnayer. D'ailleurs, j'ai décidé que j'allais bientôt la rencontrer. J'ai rompu tout contact avec M. Slim. Dans mon dernier fax, je lui ai dit que j'étais incapable de vérifier aucune de mes précédentes allégations concernant la fortune personnelle de M^{lle} Perne. Depuis, j'ai changé mon numéro de fax, et je ne sais donc pas si M. Slim a essayé d'entrer à nouveau en contact avec moi. J'imagine qu'il n'est pas très content, mais ce n'est pas ça qui va m'empêcher de dormir.

Combien devrais-je demander à M^{lle} Perne ? Un million, voilà qui fait un beau chiffre rond. Je ne doute pas qu'elle paie pour obtenir mon silence. Ce que je vais pouvoir faire avec tout cet argent. Quoique, à la vérité, je ne croie pas que j'y toucherai. J'en ferai cadeau à Ray quand il sera assez vieux.

Je vais me munir d'une arme pour notre rencontre, juste au cas où. Mais je ne suis pas inquiet.

C'était sa dernière note. J'ai bien fait d'effacer le fichier. Ce genre d'informations dans les mains de la police, finie la tranquillité. Je pense à quelque chose : ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée d'incendier tout l'immeuble. Ce ne serait pas difficile à combiner. Cependant, un tel acte pourrait avoir pour effet d'attirer l'attention de M. Slim sur la paisible localité de Mayfair. Sur la jeune et jolie Alisa Perne.

Tout de même, M. Riley s'est montré stupide en pensant que M. Slim allait cesser de le surveiller rien que parce qu'il avait changé son numéro de fax. Je suis certaine que Slim l'a toujours eu à l'œil, et à présent que le détective a disparu, il se pourrait même que Slim et compagnie fussent dans le voisinage. Ce Slim a manifestement beaucoup d'argent à sa disposition, et donc beaucoup de pouvoir.

Néanmoins, je suis sûre de mon propre pouvoir, et il me déplaît d'avoir dans mon ombre cette personne invisible. J'ai en mémoire le numéro du fax en Suisse, et je songe à ce que je vais dire à cet individu si jamais je devais le rencontrer face à face. Je sais que le message serait court parce que je ne pense pas le laisser vivre longtemps.

Mais je n'oublie pas que Slim sait combien je suis dangereuse.

Cela ne veut pas nécessairement dire qu'il sait que je suis un vampire, mais il faut quand même que je me méfie.

Je me tourne vers mon fax et presse le bouton de mise en marche.

Cher monsieur Slim,

Je suis Alisa Perne. Je crois comprendre que vous avez engagé un certain M. Michael Riley pour enquêter sur moi. Je sais que vous n'avez

pas eu de ses nouvelles depuis quelque temps – j'ignore ce qui a pu lui arriver – aussi ai-je pensé devoir vous contacter directement. Je suis prête à vous rencontrer, monsieur Slim, en personne, pour discuter de ce qui vous préoccupe.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

Alisa

Je joins mon numéro de fax personnel et envoie le message. Puis j'attends.

Je n'ai pas à attendre longtemps. Dix minutes après, un fax bref, et des plus explicites, se déroule sur ma machine.

Chère Alisa,

Où aimeriez-vous qu'on se voie et quand ? Je suis disponible ce soir.

Bien à vous.

M. Slim

Oui, me dis-je en lisant le message, Slim et compagnie ne sont sans doute pas loin, malgré ce que laisserait supposer le numéro en Suisse. J'imagine que le message est d'abord allé en Europe, puis a été renvoyé ici. Tout près. Je tape ma réponse.

Cher monsieur Slim,

Retrouvez-moi au bout de la jetée de Water Cove dans une heure. Venez seul. D'accord ?

Et dix minutes plus tard...

Chère Alisa, C'est d'accord.

CHAPITRE VI

La jetée est à une demi-heure de chez moi, dans lit petite ville de Water Cove, à trente kilomètres au sud de Mayfair. Avant de quitter la maison, je m'arme : un quarante-cinq à canon court que je glisse dans la poche de ma veste de cuir noir ; un deuxième revolver, plus petit, dans ma botte droite ; et attaché dans la gauche, un couteau, affûté comme un rasoir. Je suis très adroite au couteau ; je peux atteindre une cible en mouvement à une centaine de mètres d'un simple coup de poignet. Je ne pense pas que Slim viendra seul, sachant combien je suis dangereuse. Il faudra pourtant qu'il amène une petite armée s'il veut se mesurer à moi.

Je pars sans plus tarder. Je tiens à arriver avant lui. De fait, tandis que je roule lentement dans ma Ferrari noire aux abords de la jetée, je constate que celle-ci est déserte. Je me gare deux pâtés de maisons plus loin et sors de la voiture. J'ai l'ouïe très fine. Je suis capable d'entendre le son de la culasse d'un fusil qu'on actionne à plus d'un kilomètre de distance. Slim ne pourrait pas se poster plus loin si son intention était de me supprimer tout net, et c'est là une possibilité que j'envisage. Mais tout est calme, tout est silencieux. Je me dirige d'un bon pas vers le bout de la jetée. J'ai choisi l'endroit pour deux raisons. Slim ne peut venir que d'une seule direction, et en plus, s'il s'amène avec une armée en surnombre, je pourrais toujours m'échapper en plongeant dans l'eau. Je suis capable de nager au fond de l'eau sur un kilomètre sans avoir à remonter à la surface. J'ai une grande confiance en moi. Et pourquoi cela ne serait-il pas ? En cinq mille ans, je n'ai jamais rencontré mon égal.

Il est presque l'heure convenue pour notre rendez-vous quand une longue limousine blanche s'arrête à l'entrée de la jetée. Un homme et une femme descendent de l'arrière. L'homme porte un manteau en cuir noir, une cravate foncée, une chemise blanche, un élégant pantalon noir. Il a environ quarante-cinq ans et l'allure aguerrie d'un sergent des Marines ou d'un agent de la CIA : la coupe en brosse très courte, les muscles saillants, les yeux aux mouvements vifs. Des yeux verts, je vois ça même à deux cents mètres de distance. Le soleil a inscrit un hâle profond sur le visage de l'homme. Il a au moins un pistolet dans sa veste, peut-être deux.

La femme a dix ans de moins. Une jolie brune. Elle est tout de noir vêtue. Elle porte un gros manteau sous lequel elle dissimule des

armes de gros calibre, dont au moins une arme entièrement automatique. Sur son visage au teint laiteux, la bouche est figée dans une expression de dureté. Elle a de longues jambes, aussi musclées que ses bras. Ça ne m'étonnerait pas qu'elle soit experte en karaté ou une discipline du même genre. Je lis facilement dans son esprit. Elle a un boulot déplaisant à faire et elle va le faire bien. La récompense promise est des plus conséquentes.

Néanmoins, il est clair que l'homme est le chef. Son sourire est grave, pincé, plus menaçant que le plissement qui creuse le front de la fille. Lui, c'est Slim, j'en suis sûre.

À quatre pâtés de maisons plus loin sur la rue, j'entends tourner le moteur d'une autre limousine en stationnement. Je ne la vois pas – elle est cachée derrière un immeuble – mais je peux identifier les bruits identiques des moteurs. J'estime qu'il pourrait y avoir peut-être dix individus dans chacune des voitures. Au total, ça ferait du vingt contre un.

L'homme et la femme avancent vers moi sans dire un mot. J'envisage l'éventualité de m'échapper en sautant de la jetée. Mais j'hésite, parce que je suis d'abord et avant tout un prédateur ; je déteste fuir. En plus, ma curiosité est grande. Qui sont ces personnages et que veulent-ils de moi ? Néanmoins, s'ils font mine de sortir leurs armes, je saute. Je disparaîs en un clin d'œil. Il est clair que ces créatures qui approchent ne sont rien d'autre que des mortels.

La femme s'arrête à trente mètres de moi. L'homme avance à moins de dix mètres mais ne va pas plus loin. Même s'ils ne font pas un geste vers leurs armes, ils gardent leurs mains prêtes à agir. Sur la rue, j'entends trois individus sortir de la seconde limousine. Ils partent dans trois directions différentes. Ils sont armés : je perçois le frottement du métal sur le tissu de leurs vêtements. Ils prennent position. Je finis par les repérer du coin de l'œil. L'un derrière une voiture, un autre près d'un arbre, le troisième accroupi derrière un panneau. En même temps, depuis l'intérieur de la limousine stationnée devant la jetée, trois autres braquent de puissants fusils sur moi.

Mon hésitation m'a déjà coûté cher.

Je suis dans la ligne de mire de six fusils à lunette.

Je peux encore composer avec ma peur. Même atteinte d'une ou deux balles, je pense être encore capable de m'en sortir en plongeant de la jetée. À condition qu'elles ne me touchent pas directement à la tête ou au cœur. Mais une fois de plus, je ne veux pas m'enfuir. Je veux parler à Slim. C'est lui qui entame la conversation.

— Vous devez être Alisa.

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Slim ?

— En personne.

— Vous étiez d'accord pour venir seul.

— Je voulais venir seul. Mais mes associés ont jugé que cela ne serait pas sage.

— Je vois que vos associés sont tous là. Pourquoi tant de soldats pour une seule fille ?

— Votre réputation vous précède, Alisa.

— Quelle est-elle, cette réputation ?

Il hausse les épaules et répond :

— Que vous êtes une jeune femme pleine de ressources.

Intéressant, me dis-je. Il est presque embarrassé par les précautions qu'on a prises pour s'emparer de ma personne. On lui a dit de les prendre ; il y a quelqu'un qui lui donne des ordres. Il ignore que je suis un vampire, et si lui l'ignore, il est probable que ceux qui l'accompagnent l'ignorent aussi, puisqu'il est manifestement aux commandes de cette opération. Cela me donne un énorme avantage.

Cependant, la personne qui est au-dessus de lui est au courant. Ma décision est prise : je dois rencontrer cette personne.

— Que voulez-vous ? je demande.

— Juste que vous veniez avec nous pour une petite promenade.

— Où ça ?

— Pas loin d'ici.

C'est un mensonge. Si je monte dans sa limousine, on va rouler longtemps.

— Qui vous envoie ?

— Vous le rencontrerez si vous venez avec moi.

— Quel est son nom ?

— Je crains de ne pas avoir le loisir de discuter de cela en ce moment.

— Et si je refuse de venir ? je demande.

Slim pousse un soupir.

— Ce ne serait pas bien. En fait, ce serait très mal.

Ils vont me tirer dessus si je refuse d'obéir, cela ne fait aucun doute. Voilà qui est bon à savoir.

— Connaissez-vous le détective Michael Riley ? dis-je.

— Oui. J'ai travaillé avec lui. Je présume que vous l'avez rencontré ?

— Oui.

— Comment va-t-il ?

Je souris, le regard froid.

— Je ne sais pas.

— Bien sûr. (Il fait un geste de la main.) S'il vous plaît, accompagnez-nous. Une voiture de police pourrait venir à tout moment. Je suis certain que ni vous ni moi n'avons envie de compliquer les choses.

— Si je viens avec vous, ai-je votre parole qu'il ne me sera fait aucun mal ?

Son visage demeure impassible.

— Vous avez ma parole, Alisa, dit-il.

Encore un mensonge. Cet homme est un tueur. Je sens l'odeur du sang sur lui. Je bouge légèrement sur mes pieds. Les fusils pointés sur moi ont tous une visée télescopique. Ils suivent mes mouvements. J'estime ne pas avoir le temps de sauter par-dessus le garde-fou de la jetée sans être atteinte par au moins une balle. Je n'aime pas qu'on me tire dessus, bien que cela me soit arrivé à quelques reprises. Je décide que je n'ai pas d'autre choix que d'obtempérer, pour le moment.

— Très bien, monsieur Slim. Je vais venir avec vous.

Nous marchons vers la limousine, Slim à ma droite, la femme à ma gauche. Alors que nous sommes presque à l'entrée de la jetée, apparaît soudain l'autre limousine. Sans reprendre les hommes qu'elle a déposés, elle roule vers nous pour venir se garer derrière la première voiture. Quatre hommes en sortent, aux tenues identiques, des survêtements noirs. Ils pointent des armes automatiques sur moi. Ma peur s'amplifie. Ils ont vraiment pris des précautions extraordinaires. S'ils décident d'ouvrir le feu maintenant, je vais mourir. Je pense à Krishna, je ne sais pas pourquoi. Mais ne m'a-t-il pas promis que j'obtiendrais sa grâce si je l'écoutais. Et à ma façon, je ne lui ai pas désobéi. Slim se tourne vers moi et dit :

— Alisa, j'aimerais que vous glissiez lentement votre main sous votre veste et que vous en sortiez votre revolver et le jetiez à terre. (J'obtempère.) Merci. Avez-vous d'autres armes sur vous ?

— Il va vous falloir me fouiller pour le savoir.

— Je préfère ne pas vous fouiller. Je vous demande si vous avez d'autres armes, et si c'est le cas de me les remettre tout de suite.

Ce sont des gens dangereux, très bien entraînés. Je crois qu'il faut que je passe à l'offensive, rapidement. Je fixe Slim du regard, un regard qui le transperce. Il veut détourner la tête mais en est incapable. Je parle à voix basse, sachant qu'il entend mes mots comme s'ils lui étaient murmurés entre les oreilles.

— Vous n'avez pas à avoir peur de moi, monsieur Slim. Peu importe ce qu'on vous a raconté. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Je ne suis rien d'autre que ce de quoi j'ai l'air.

Je lui plante une suggestion au fond du cerveau, poussant des boutons dont il sent déjà les effets. Mais la femme fait un brusque pas en avant.

— Ne l'écoute pas, dit-elle. Souviens-toi.

Slim secoue la tête comme s'il essayait de s'éclaircir les idées. Il fait un geste à l'adresse de la femme.

— Fouille-la, ordonne-t-il.

Je me tiens parfaitement immobile tandis que la femme glisse la main dans mes bottes et découvre l'autre pistolet et le couteau. Je pense un instant à me saisir d'elle pour m'en servir comme otage, mais un rapide examen des yeux des hommes rassemblés autour de nous me dit qu'ils seraient capables de la tuer pour s'emparer de moi, et qu'ils n'en perdraient pas le sommeil pour autant. La femme me désarme, puis s'écarte aussitôt de moi comme si elle craignait d'attraper une maladie. Tous, sans exception, se demandent pourquoi on doit me traiter avec de telles précautions ; néanmoins, ils sont tous déterminés à suivre les ordres. Slim sort deux paires de menottes de sous son manteau. Elles sont couleur or et n'ont pas l'odeur de l'acier : probablement un alliage spécial. Il les lance dans ma direction et elles atterrissent à mes pieds.

— Alisa, dit-il d'un ton placide. J'aimerais que vous passiez une paire de ces menottes autour de vos poignets, l'autre paire autour de vos chevilles.

— Pourquoi ?

A présent, je veux essayer de gagner du temps. On ne sait jamais, un policier pourrait passer par là. Quoique, évidemment, ces types le tueraient sans scrupules.

— Nous avons une longue route à faire, et nous voulons vous mettre hors d'état de nuire avant de vous laisser monter dans la voiture.

— Vous avez dit que ce n'était pas loin.

— Mettez les menottes.

— D'accord.

J'enfile les bracelets, encore une fois admirative de la façon dont ils ont préparé l'opération.

— Pressez-les l'un contre l'autre pour les fermer, indique Slim.

Je fais ce qu'il dit. Un déclic se produit.

— Satisfait ? je demande. On peut y aller ?

Slim sort un loup noir de sa poche, semblable à ces masques que les gens portent pour dormir. Il fait un pas vers moi et dit :

— Je veux que vous mettiez ceci.

Je montre mes mains prisonnières des menottes.

— Il va falloir que vous me le mettiez.

Il avance encore d'un pas et réplique :

— Vous avez assez de liberté de mouvement pour le faire vous-même.

De nouveau, je plante mon regard dans le sien ; c'est peut-être ma dernière chance.

— Vous n'avez pas à avoir aussi peur de moi, Slim. Vos craintes sont ridicules.

Il s'empresse de venir jusqu'à moi et me couvre les yeux. Je

l'entends dire :

— Vous avez raison, Alisa.

Il me prend par le bras et me conduit à la limousine.

Nous roulons direction sud sur l'autoroute de la Côte. Je ne vois rien, mais je n'ai pas perdu mon sens de l'orientation. À l'exception de la vue, tous mes sens sont en alerte. Slim est assis à ma droite, la femme à ma gauche. Quatre grands costauds sont assis en face de nous ; deux à l'avant. Je compte les respirations. La seconde limousine suit à une centaine de mètres. Ils ont récupéré leurs trois tireurs d'élite avant qu'on prenne la route.

Il n'y a pas d'odeurs particulières dans la limousine. La voiture est neuve. Il n'y a rien à manger, mais le bar contient diverses boissons : sodas, jus, eau. Une légère odeur de poudre flotte dans l'air ; au moins une des armes présentes dans le véhicule a récemment servi. Tout le monde a la sienne dehors, soit en main soit posée sur les genoux. Seule la femme tient la sienne braquée sur moi. C'est elle qui a le plus peur de moi.

Les kilomètres défilent. La respiration des gens qui m'entourent commence à se faire plus lente, plus longue, plus profonde. La tension se relâche, sauf chez la femme. Ils pensent que la partie délicate est passée. Discrètement, je teste la solidité des menottes. Le métal est incroyablement résistant. Je ne vais pas pouvoir le briser. Ce qui ne veut pas dire que je sois dans l'impossibilité de me déplacer. Je suis capable de sauter, et même de bondir, bien plus vite qu'un mortel ne peut courir. Je pourrais m'emparer d'une des armes automatiques posées sur les genoux d'un des hommes en face de moi, tirer et tuer la plupart des personnes présentes dans la limousine avant qu'ils aient le temps de riposter. Mais là encore, c'est la femme qui pourrait en premier me loger une balle dans la tête. En outre, je suis bien certaine que les types de la voiture qui nous suit ont reçu des instructions strictes. Le schéma est clair. S'ils me voient attaquer, ils vont ouvrir le feu sans la moindre hésitation. Tout le monde y passera dans la première limousine, et moi en particulier. C'est la raison pour laquelle il y a deux voitures, pas seulement une.

Je dois essayer autre chose.

Je laisse s'écouler encore trente minutes. Puis je parle :

— Slim. Il faut que j'aille aux toilettes.

— Désolé, ce n'est pas possible, répond-il.

— Je ne peux plus tenir. J'ai bu toute une bouteille de Coca avant de venir.

— Je m'en fiche. On ne s'arrête pas.

— Je vais faire pipi sur le siège. Vous allez être assis dedans.

— Faites-le si vous ne pouvez pas vous retenir.

— Je vais le faire.

Il ne dit rien. D'autres kilomètres défilent. Puisque c'est Slim qui a apporté les menottes, ce doit rire lui qui a la clé pour les ouvrir. La femme a le bras qui commence à fatiguer. Elle abaisse la main qui tient l'arme : je perçois le froissement du tissu. J'estime que nous roulons à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. Nous sommes à peut-être quatre-vingts kilomètres au sud de Water Cove. On approche de Seaside ; j'entends les bruits de la ville devant nous ; les deux stations d'essence et le relais routier ouverts la nuit.

— Slim, dis-je.

— Quoi ?

— J'ai un autre problème en plus d'avoir envie de faire pipi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai mes règles. Il faut vraiment que j'aille aux toilettes. Je n'en ai que pour deux minutes. Vous et votre amie pouvez m'accompagner. Vous pouvez pointer vos revolvers sur moi tout le temps si ça vous chante, ça m'est égal. Si vous n'arrêtez pas, on va avoir un beau gâchis ici et on va l'avoir bientôt.

— On n'arrête pas.

J'élève la voix.

— C'est ridicule ! J'ai les mains et les pieds liés. Vous êtes tous les deux armés. Il faut juste que j'aille aux toilettes deux minutes. Pour l'amour du ciel, quelle sorte de malade êtes-vous ? Vous aimez ça, la pisse et le sang ?

Slim réfléchit. Je l'entends se pencher pour lancer un regard à la femme.

— Qu'en penses-tu ? lui demande-t-il.

— Nous ne sommes pas censés nous arrêter pour quelque motif que ce soit, répond-elle.

— Oui, mais enfin ! (Il ajoute une phrase, et là, je reconnais la suggestion que je lui ai implantée dans le cerveau.) Quel mal peut-elle faire ?

— On ne doit pas la perdre de vue un seul instant, insiste la femme.

— Je vous ai déjà dit que vous pouvez tous les deux m'accompagner aux toilettes, je rétorque.

— Ainsi nous avons votre permission ? dit la femme d'un ton sarcastique.

Son accent m'exaspère. Elle est allemande, côté est. J'espère qu'elle va me suivre aux lavabos. J'ai une surprise pour elle.

— Je n'ai pas de serviettes hygiéniques, m'indique-t-elle.

— Je prendrai ce que je trouverai, dis-je d'un ton docile.

— A toi de voir, dit la femme à Slim.

Il considère la chose, tout en m'étudiant, je le sais. Puis il se décide.

— Et merde, appelle les autres. Dis-leur qu'on s'arrête à la première station d'essence. On va se garer à l'arrière.

— Ils ne vont pas aimer ça, objecte l'homme assis à l'avant.

— Dis-leur qu'ils peuvent me parler s'ils sont inquiets, répond Slim. (Il se tourne vers moi.) Contente ?

— Merci, dis-je en prenant ma voix de velours. Je ne veux pas créer de problèmes. Vous pouvez vraiment m'accompagner si vous y tenez.

— Un peu que je vais t'accompagner, ma vieille, marmonne Slim, comme si l'idée venait de lui.

Il me faut ces clés.

Ils informent les autres. Nous ralentissons alors que nous entrons dans Seaside. Le chauffeur repère mie station d'essence. J'entends le pompiste de nuit luire de la monnaie. On contourne le côté du bâtiment, suivis de près par la deuxième limousine. On n'arrête. Slim ouvre la portière.

— Restez ici, dit-il.

On attend le retour de Slim. La femme tient à nouveau son revolver braqué sur ma tempe. Simplement, je dois avoir une tête qui ne lui revient pas. Les hommes, eux, sont détendus. Ils sont en train de se dire : toutes ces mesures de sécurité, pourquoi ? Slim se ramène. Je l'entends sortir son arme de son étui.

— On va être deux à vous surveiller, dit-il. Pas de blague !

— Il faut que vous m'enleviez ce truc. Si je ne vois rien, je vais faire des saletés.

Bien sûr, je pourrais l'enlever moi-même au moment de faire mon coup. Mais si c'est déjà fait, ce sera toujours un geste de gagné. En plus, j'ai besoin d'y voir pour décider du moment où passer à l'attaque. Enfin, en leur demandant de me l'ôter, je fais ressortir à quel point je suis dans l'incapacité d'agir.

— Encore autre chose ? demande Slim.

— Non.

Il retire le masque.

— Satisfaite ?

Je lui adresse un sourire reconnaissant.

— Je le serai une fois dans les toilettes, dis-je.

Il me fixe du regard. Sur son visage, se lisent le doute et la confusion.

— Qui diable êtes-vous ?

— Une fille qui a de mauvaises manières, je réponds.

La femme colle son revolver sur ma tempe.

— Dehors, lance-t-elle. Tu as deux minutes. Pas plus.

Je saute de la voiture. Les gars de l'autre limousine sont tous dehors, leurs armes dissimulées mais à portée de main. Ils forment un

mur entre moi et le devant de la station. J'espère qu'aucun d'entre eux ne va m'accompagner aux lavabos. Par contre, Slim et la femme sont bien décidés à rester avec moi. Tandis que je passe, traînant les pieds, devant ma clique de gardiens, je leur souris d'un air craintif. Ils mâchent du chewing-gum. Ils me détaillent des pieds à la tête ; eux aussi se demandent à quoi rime tout ce cirque. La femme entre dans les lavabos la première. Je suis, Slim sur mes talons. Et c'est tout, seulement nous trois. La porte se referme derrière nous.

J'attaque immédiatement. J'ai tout prévu.

D'un mouvement trop rapide pour qu'un œil de mortel puisse suivre, je me retourne et fais sauter le pistolet de la main de Slim. Levant mes mains prisonnières des menottes au-dessus de ma tête, je les rabats sur le sommet de son crâne. Je n'utilise qu'une partie de ma force ; je veux l'étourdir, rien de plus. Il s'affaisse au moment où la femme fait volte-face, en levant son revolver. Je me lance les deux pieds en avant, et le choc lui arrache l'arme. Comme je retombe droite sur mes pieds, je vois la femme battre des paupières. Elle ouvre la bouche pour dire quelque chose quand je saisis son visage entre mes mains. Je l'agrippe cruellement ; il y a du sang avant même que je l'aie tuée, autour de ses yeux. Mes ongles lui ôtent la vue, pour toujours.

Il y a beaucoup plus de sang quand je lui fracasse la tête contre le mur carrelé. Le plâtre se fend sous le coup qui fait voler un petit nuage de poussière blanche striée de rouge. Le crâne aussi se fend, en de nombreux endroits. La femme s'effondre dans mes bras, et le sang qui jaillit de ses plaies mortelles imprègne le devant de ma veste de cuir. Elle a cessé de vivre ; je la laisse tomber sur le sol.

La porte est fermée, mais pas verrouillée. Sans perdre un instant, je pèse dessus et la bloque. A mes pieds, Slim laisse échapper une plainte. Je l'empoigne et le plaque contre le mur à côté de la tache qu'a faite la cervelle de la femme. Mes mains entourent la gorge de l'homme. Il s'est écoulé peut-être cinq secondes depuis qu'on est entrés dans les toilettes. Slim grimace et ouvre les yeux. Quand il me reconnaît, son regard accommode très vite sur moi.

— Slim, dis-je à mi-voix. Regarde autour de toi. Regarde ton acolyte. Elle est morte. Elle a la cervelle qui lui coule du crâne. Elle n'est vraiment pas présentable, c'est affreux. Je suis quelqu'un d'abominable. Je suis aussi quelqu'un doué d'une force imposante. Tu sens combien je suis forte, hein ? C'est la raison pour laquelle ton patron voulait que tu sois tellement prudent avec moi. On ne peut pas jouer au con avec moi et s'en tirer comme ça. Non, n'y pense même pas. Maintenant, laisse-moi t'expliquer ce que je veux. Mets la main à ta poche et sors la clé de ces menottes. Détache-les. N'essaie pas d'appeler les autres. Si tu obéis bien gentiment, peut-être je te laisserai

partir. Sinon, ta cervelle ira joncher le sol comme celle de ton acolyte. Réfléchis à ça un moment, si tu veux, mais pas trop longtemps. Tu vois comme je suis quelqu'un d' impatient.

— Je n'ai pas les clés, bégaie-t-il.

Je souris.

— Tu as tout faux, Slim. À présent, je vais devoir fouiller tes poches pour les trouver. Mais il va falloir que je m'assure que tu restes parfaitement calme pendant que je fais cela. Je vais devoir te tuer.

Il a peur. A peine s'il arrive à parler. Il met accidentellement le pied dans la fange qui s'écoule du crâne de la femme.

— Non. Attendez. Je vous en prie. J'ai les clés. Je vais vous donner les clés.

— Voilà qui est mieux. Mieux pour toi. (Je relâche un peu ma prise sur son cou.) Détache les menottes. Rappelle-toi, si tu cries, tu es mort.

Ses mains tremblent comme des feuilles. Toute la formation qu'il a reçue ne l'a pas préparé à affronter quelqu'un comme moi. Ses yeux ne cessent de s'égarer du côté de ce qui reste de la tête de la femme : un amas sanguinolent plissé en accordéon. Mais finalement, Slim réussit à m'ôter les menottes. J'éprouve un immense soulagement d'être enfin libre de mes gestes. Une fois de plus, je ressens cette invincibilité qui m'habite à l'ordinaire. Je suis un loup parmi les agneaux. Le carnage va être un vrai plaisir. Je jette les menottes dans la corbeille. Juste à ce moment-là, on frappe à la porte. J'enfonce profondément mes doigts dans la gorge de Slim.

— Demande ce que c'est, dis-je.

Je lui laisse juste assez d'air pour qu'il puisse parler.

Il tousse, puis dit :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tout va bien là-dedans ? demande une voix d'homme.

Ils ont entendu du bruit.

— Qui, je chuchote à l'oreille de Slim.

— Oui, répond celui-ci.

L'homme à l'extérieur essaie de tourner la poignée. Évidemment, c'est verrouillé.

— Qu'est-ce qui se passe ? insiste-t-il.

Le genre méfiant, c'est certain.

— Tout va bien, je chuchote.

— Tout va bien, parvient à articuler Slim.

Pas étonnant que le type au-dehors ne le croie pas ; à l'entendre, on dirait que le pauvre Slim va se mettre à chialer. Le type essaie à nouveau la porte.

— Ouvrez la porte, intime-t-il.

— Si nous sortons par-là, je demande à Slim, vont-ils nous tirer

dessus ?

— Oui, souffle-t-il d'une voix rauque.

J'examine la pièce. Le mur contre lequel se tiens Slim est entièrement carrelé ; c'est le plus épais, semble-t-il. Par contre, celui qui est derrière les toilettes isolées paraît peu solide. J'ai dans l'idée que, de l'autre côté, pourrait se trouver l'espace de bureau du pompiste. Tout en maintenant Slim cloué au mur de ma main gauche, je me penche et ramasse l'arme automatique de la femme.

— On va passer à travers ce mur, dis-je. Je vais l'enfoncer à coups de pied, ensuite il va falloir se bouger. Pas question que tu te débattes. Si tu fais ça, je t'arrache la gorge. Maintenant dis-moi, qu'y a-t-il derrière cette station ? Un champ ? Un autre bâtiment ? Une route ?

— Des arbres.

— Des arbres comme dans la forêt ?

— Oui.

— Excellent. (Je traîne mon prisonnier dans le cabinet.)
Prépare-toi à une folle cavalcade.

Sans relâcher ma prise sur Slim, je fais un bond dans les airs à plus d'un mètre de hauteur et assène trois coups de pied rapides sur le mur au-dessus de la cuvette. Il se brise en éclats et, du tranchant de mon bras droit, je fais une percée dans ce qu'il en reste. Nous nous introduisons dans le bureau du pompiste. Avant qu'il ait le temps de se retourner pour voir qui est là, je le frappe sur la nuque. Il tombe à terre, sans doute encore vivant. J'ouvre la porte d'un coup de pied. L'air frais a un parfum suave après l'odeur de renfermé des toilettes. J'entends, derrière moi, qu'on enfonce la porte des lavabos. Et des hoquets de dégoût quand ils découvrent ce que j'ai fait à la pauvre miss Allemagne.

Tirant Slim après moi, je m'approche des deux limousines en stationnement. Il y a des hommes dans les toilettes, d'autres qui rôdent à la porte, d'autres encore qui sortent de la première limousine. Je lève l'arme automatique, un Uzi, et balance une volée de pruneaux. Des cris déchirent l'air. Plusieurs hommes s'effondrent. Les autres tentent de dégainer. Je vide le chargeur dans leur direction, puis laisse tomber l'Uzi sur le sol. Je n'en ai pas besoin, je suis un vampire. Je n'ai besoin que de mon pouvoir naturel.

En une tache indistincte, maintenant toujours Slim, je traverse le terrain de stationnement et me faufile entre les arbres. Une traînée de balles arrive sur nous. L'une d'elles vient se loger dans mon postérieur, la fesse droite. Ça me brûle, mais je m'en moque. Les arbres sont en grande partie des pins, avec quelques épicéas. Au-dessus de nous, s'élève une colline dont le sommet est à environ quatre cents mètres. Je traîne Slim jusqu'à la cime et on dévale alors

l'autre versant. Nous croisons un ruisseau que nous suivons en pataugeant. La vieille croyance est fausse ; l'eau vive n'arrête pas mes pas.

Jusqu'ici, je n'ai pas ménagé le cou de Slim. Derrière nous, j'entends des hommes entrer dans les bois ; ils sont six, dispersés, lancés à notre recherche. J'en entends d'autres à la station, qui gémissent de douleur, et d'autres encore dont la respiration crachotante annonce l'agonie. Je décolle littéralement Slim du sol et le porte sur huit cents mètres en amont, courant plus vite qu'une biche dans la fleur de sa jeunesse, même avec la balle dans ma fesse. Puis je le laisse choir derrière un fourré et je me mets à califourchon sur sa poitrine. Il me regarde avec des yeux agrandis par la terreur. Je dois n'être guère plus qu'une ombre à ses yeux. Moi, en tout cas, je le vois parfaitement. Je glisse la main vers mon postérieur, passant les doigts à travers le trou du tissu. J'extrais la balle et la jette. La blessure commence immédiatement à cicatriser.

— Maintenant, nous pouvons parler, dis-je.

— Qu... Qui... ? bégaie Slim.

Je me penche sur lui, mon visage contre le sien.

— C'est la question magique, dis-je. Qui t'a envoyé après moi ?

Il a du mal à respirer, bien que je ne le tiennne plus à la gorge.

— Vous avez une telle force. Comment est-ce possible ?

— Je suis un vampire.

Il tousse.

— Je ne comprends pas.

— J'ai cinq mille ans. Je suis née avant que l'histoire écrite ait commencé. Je suis la dernière de mon espèce... Je crois que je suis la dernière. Mais la personne qui vous a envoyé à ma recherche connaissait ma grande force. Vous avez été bien préparé. Cette personne doit savoir que je suis un vampire. Je veux cette personne. (Je lui souffle au visage et je sais qu'il sent le souffle glacé de la Faucheuse.) Dis-moi qui il est, où je peux le trouver.

Il est en état de choc.

— Est-ce possible ? marmonne-t-il.

— Tu as eu une démonstration de ma puissance. Tiens-tu vraiment à ce que je t'en donne une autre ?

Il tremble.

— Si je vous le dis, est-ce que vous me laisserez vivre ?

— Peut-être.

L'angoisse lui serre la gorge, il a de plus en plus de peine à respirer.

— On travaille hors de Suisse. Je n'ai rencontré mon patron qu'en quelques occasions. Son nom est Graham. Rick Graham. Il est très riche. Il nous donne à faire des trucs bizarres, à mes hommes et à

moi. Il y a deux ans, il nous a fait rechercher quelqu'un dont le signalement correspond au vôtre.

— Comment m'a-t-il décrite ?

— Comme vous êtes. Et aussi d'autres choses. Il a dit que vous étiez riche, secrète, que vous n'aviez pas de famille. Il a dit qu'il y avait des morts mystérieuses reliées à votre nom.

— Connaissait-il mon nom ?

— Non.

— Vous a-t-il fait rechercher quelqu'un d'autre ?

— Non. Seulement quelqu'un dont le signalement correspond au vôtre. (Slim grimace de douleur.) Pourriez-vous vous enlever ? Je crois que vous m'avez cassé plusieurs côtes quand vous m'avez traîné à travers les arbres.

— Tu ne te souciais pas de mon confort dans la voiture.

— J'ai stoppé pour vous laisser aller aux toilettes.

— Ç'a été ton erreur, dis-je d'un ton froid.

Il est terrorisé.

— Qu'allez-vous me faire ? gémit-il.

— Quelle est l'adresse de Graham ? Est-il en Suisse ?

— Il n'est jamais à la même place. Il voyage constamment.

— Pourquoi ?

— J'ignore pourquoi. Peut-être vous cherche-t-il.

— Mais est-il sur la côte Ouest en ce moment ? Dans l'Oregon ?

— Je ne sais pas.

Il dit la vérité.

— Mais c'est à lui que tu me menais cette nuit, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. On devait vous conduire à San Francisco. Je devais appeler d'une certaine cabine. Je peux vous donner le numéro. C'est en Suisse.

— Accouche. (Il me donne le numéro. Après un instant de réflexion, je dis :) Je t'ai envoyé un fax en Suisse en début de soirée. Pourtant, tu étais ici. Il est possible que Graham soit ici lui aussi.

— C'est possible. On a des relais.

— As-tu une carte d'affaires, Slim ?

— Quoi ?

— Une carte. Passe-moi ta carte.

— Mon portefeuille est dans ma poche de devant droite.

Je déchire la poche.

— Effectivement.

Je fourre le portefeuille dans la poche revolver de mon pantalon. Celui-ci est trempé de sang, du mien et de celui de la femme. J'entends au loin deux hommes venir dans ma direction. Plus loin, c'est la sirène d'une voiture de police fonçant vers le sud sur l'autoroute de la Côte. Les hommes aussi l'entendent. Je peux

pratiquement lire dans leurs pensées, elles sont tellement évidentes. Cette femme est un monstre, se disent-ils. Si elle tient Slim, Slim est mort. Elle va sans doute nous tuer si on la rattrape. Voilà la police qui s'amène. On ferait mieux de se tirer et de mettre tout ça au compte d'une de ces mauvaises soirées.

Les hommes rebroussement chemin, repartant vers la station. Mes doigts caressent tendrement les joues de Slim. Bien sûr, il est impossible que je le laisse vivre.

— Pourquoi travailles-tu pour Graham ? je demande.

— L'argent.

— Je vois. Dis-moi de quoi il a l'air.

— Il est grand, peut-être un mètre quatre-vingt-sept. Il a des cheveux bruns. Il les porte longs.

À présent, c'est moi qui tremble.

— De quelle couleur sont ses yeux ?

— Bleus.

— Bleu clair ?

— Oui. Un regard effrayant.

Ma voix n'est plus qu'un murmure.

— Comme le mien ?

— Oui. Mon Dieu, je vous en supplie, ne me tuez pas. Je peux vous aider, mademoiselle. Vraiment, je peux vous aider.

Yaksha.

Ce n'est pas possible, me dis-je, après tout ce temps. Les rumeurs, pourquoi ai-je écouté les rumeurs ? Juste parce qu'elles disaient qu'il était mort ? C'est probablement lui qui les a inventées. Mais pourquoi vient-il me chercher aujourd'hui ? Ou est-ce la question la plus stupide de toutes ? Ces gens avaient ordre de tirer sur moi à la moindre incartade, aurais-je laissé échapper un rot. C'est morte qu'il me veut. Il doit avoir peur de ce que Krishna lui a raconté.

— Tu m'as aidée suffisamment, dis-je à Slim.

— Qu'allez-vous faire ? halète-t-il. Non ! Non ! Mes doigts descendent jusqu'à sa gorge, mes longs ongles caressant les grosses veines sous la chair.

— Je t'ai expliqué ce que je suis. Et j'ai faim. Pourquoi ne devrais-je pas te vider de ton sang ? Tu n'es pas un petit saint. Tu tues sans scrupules. Moi au moins, quand quelqu'un meurt dans mes bras, j'ai pour lui de gentilles pensées.

Il pleure.

— Je vous en supplie ! Je ne veux pas mourir. Je me penche sur sa gorge. Mes cheveux l'étouffent.

— Alors, tu n'aurais jamais dû naître. Je le déboutonne. J'ouvre la bouche. Lentement, je prends mon plaisir.

CHAPITRE VII

J'enterre le corps sous le ruisseau. C'est un de mes endroits favoris. La police cherche rarement sous l'eau courante. Je les entends au loin, les gens de la loi, à la station d'essence, peut-être deux voitures. Ils échangent des coups de feu avec les gars des limousines. Les gars ont le dessus. Je les entends démarrer en trombe. Ils sont forts. Je crois qu'ils vont réussir à s'échapper.

Néanmoins, si je les veux, je les aurai plus tard.

D'autres sirènes de police se font entendre. Je décide de quitter la forêt par l'arrière. Je cours à travers bois, battant des records de cross-country. Dix kilomètres plus loin, je me retrouve à une station d'essence sur une route déserte. Il y a une cabine téléphonique. Je songe à appeler Seymour Dorsten, mon copain du tir à l'arc. Insensé comme idée. Je ferais mieux de continuer à courir jusqu'à ce que je trouve une route plus fréquentée, avec quelques voitures en stationnement. Je sais faire démarrer n'importe quelle voiture en moins d'une minute. Je suis toute trempée de sang. Ce serait pure folie d'entraîner Seymour dans cette sale histoire. Il pourrait tout raconter à sa mère. Et pourtant, je veux l'embarquer là-dedans. J'ai confiance en ce petit gars. Allez savoir pourquoi.

Les renseignements me donnent son numéro. J'appelle. Il répond à la seconde sonnerie, il a l'air bien réveillé.

— Seymour, dis-je. C'est ta nouvelle amie.

— Lara. (Il est content de m'entendre.) Qu'est-ce que tu fiches ? Il est quatre heures du matin.

— J'ai un petit problème pour lequel j'ai besoin de ton aide. (Je consulte le panneau de la rue.) Je suis à une station d'essence sur Pinecone Avenue. Je suis à dix kilomètres de Seaside à l'intérieur des terres, peut-être onze, plein est. J'ai besoin que tu viennes me chercher. Et que tu m'apportes des vêtements de rechange : pantalon et sweat-shirt. Il faut que tu viennes tout de suite et que tu n'en parles à personne. Tes parents sont-ils réveillés ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu fiches debout à cette heure ?

— Comment sais-tu que j'étais réveillé ?

— Je suis télépathe.

— Je rêvais de toi. Je me suis réveillé là-dessus il y a à peine quelques minutes.

— Tu m'en parleras plus tard. Vas-tu venir ?

— Oui. Je connais l'endroit. Est-ce une station Shell ? C'est la seule sur cette route.

— Oui. Tu es sympa. Dépêche-toi. Fais en sorte que tes parents ne s'aperçoivent de rien.

— Pourquoi te faut-il changer de vêtements ?

— Tu comprendras quand tu me verras.

*

* *

Seymour arrive un peu plus d'une heure après. Comme il fallait s'y attendre, il est tout secoué par le spectacle que j'offre. Mes cheveux sont de la couleur d'un volcan au coucher du soleil. Il arrête la voiture et en sort aussitôt.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demande-t-il.

— Des voyous ont voulu me mettre à mal, mais j'ai réussi à m'enfuir. Je n'ai pas envie d'en dire plus. Où sont les vêtements ?

— C'est dingue !

Sans détacher son regard de moi, il retourne vers le siège avant. Il a apporté un jean et un T-shirt blanc, et deux pulls, un vert et un noir. Je vais mettre le noir. Je commence à me déshabiller devant lui. Le garçon a beaucoup roulé et mérite une petite détente.

— Lara, dit-il, simplement stupéfait.

— Je ne suis pas timide. (Je déboutonne mon pantalon et le fais descendre en tortillant des hanches.) As-tu une serviette ou un vieux chiffon dans la voiture ?

— Oui. Tu veux nettoyer ce sang ?

— Oui. Passe-le-moi, s'il te plaît.

Il me tend un torchon tout taché. A présent, je suis complètement nue ; de ma peau en sueur, s'élèvent de petits nuages de vapeur dans l'air froid de la nuit. Je nettoie mes cheveux du mieux que je peux et essuie le sang sur mes seins. Finalement, je prends les vêtements que Seymour a apportés.

— Es-tu certaine de ne pas vouloir appeler la police ? demande-t-il.

— Certaine.

J'enfile le T-shirt en premier.

Seymour a un petit rire.

— Tu devais avoir un arc et quelques flèches avec toi quand ils t'ont attrapée.

— J'étais armée. (Je finis de m'habiller, remets mes bottes et fais un paquet de mes autres vêtements.) Attends ici une seconde. Il faut que je me débarrasse de ces trucs.

J'enfouis les vêtements dans les bois, mais avant, je prends mes

clés de voiture et le portefeuille de Slim dans la poche de mon pantalon. Au bout de dix minutes, je suis de retour. Seymour est au volant, avec le moteur qui tourne, le chauffage monté au maximum. Vu sa santé fragile, il doit attraper froid facilement. Je monte à côté de lui.

— Ma voiture est à Seaside, pas loin de la jetée, je lui indique. Peux-tu m'y emmener ?

— Bien sûr. (Il met en première ; on part vers le nord.) Qu'est-ce qui t'a poussée à m'appeler ?

— Ton côté sympa.

Il rit.

— Tu savais que j'étais le seul en ville qui ne te signalerait pas immédiatement aux autorités.

— Je suis très sérieuse quand je te demande de garder ça secret.

— Oh, ne t'inquiète pas, je ne dirai rien.

Je souris et lui tapote la jambe.

— Je le sais. Outre ton côté sympa, je t'ai appelé parce que je sais que tu n'as rien contre une petite promenade imprévue de temps en temps.

Il me regarde à travers ses verres épais.

— Tu es peut-être un peu trop imprévisible même à mon goût. Tu ne peux même pas me dire un petit quelque chose sur ce qui s'est passé ?

— Tu aurais du mal à admettre la vérité.

Il secoue la tête.

— Pas après ce rêve que j'ai fait sur toi.

— Raconte.

— J'ai rêvé que tu te trouvais sur un champ de bataille avec toute une armée de démons qui s'approchait de toi de tous côtés. Ils avaient toutes sortes d'armes : des haches, des épées, des masses. Leurs faces étaient hideuses. Ils te conspuaient, impatients de te mettre en pièces. L'endroit où tu te tenais était un peu surélevé ; un monticule herbeux dominant le reste du terrain qui, lui, était couvert d'une poussière rougeâtre, comme une plaine martienne. Le ciel était rempli de fumée. Tu étais seule face à des milliers d'assaillants. La situation semblait désespérée. Mais tu n'avais pas peur. Tu étais vêtue comme une divinité exotique. Ta poitrine était recouverte d'une cote de mailles en argent. Tu tenais une épée ornée de bijoux dans ta main droite, tu portais des boucles d'oreilles façonnées dans l'or, qui carillonnaient tandis que tu embrassais lentement du regard l'armée qui te cernait de toutes parts. Une plume de paon était plantée dans tes cheveux nattés, et tu portais de grandes bottes faites de peau fraîchement découpée. Elles dégoulaient de sang. Tu t'es mise à

sourire lorsque le premier rang de démons s'est porté à l'attaque. Tu as brandi ton épée. Puis tu as sorti ta langue.

— Ma langue ?

— Oui. C'est là que c'est devenu effrayant. Ta langue était vraiment très longue. Pourpre, rouge sang. On aurait dit que tu venais d'y mordre dedans une fois ou deux. Quand tu l'as sortie, tous les démons sont restés figés sur place, mimant la terreur. Alors, tu as lancé ce son du fond de ta gorge. C'est difficile à décrire. Un hurlement, nasal. Il s'est répercuté à travers tout le champ de bataille, et quand il atteignait l'oreille d'un démon, celui-ci s'effondrait, mort.

— Terrible ! dis-je.

La partie à propos de la langue me rappelle naturellement les yakshinis. Il n'y a désormais plus de doute dans mon esprit. Seymour a une sensibilité aux états émotionnels qui tient du surnaturel. Plus que ça, il semble avoir développé d'une façon ou d'une autre un lien télépathique avec moi, établi une espèce de communication intuitive. Assurément, il y a quelque chose qui passe avec lui. Je suis perplexe. Je ne trouve pas d'explication logique à la grande tendresse que j'éprouve pour lui. Ce n'est pas la même chose que l'amour que j'ai pour Ray, pour le fils de Riley. Pour moi, Seymour est comme un jeune frère, un fils même. En cinq mille ans, je n'ai jamais eu d'enfant, si ce n'est Lalita. J'aurais envie de jouer avec ce jeune homme.

— Y a-t-il autre chose ? je demande.

— Oui. Mais cette partie pourrait ne pas te plaire. C'est assez dégoûtant.

— Il en faut beaucoup pour me dégoûter, je rétorque.

— Après ce que j'ai vu cette nuit, je n'ai pas de mal à l'imaginer. Quand tous les démons eurent succombé, tu t'es mise à arpenter le champ de bataille. Parfois, tu mettais le pied sur la tête d'un démon et l'écrasais, et la cervelle se répandait à l'extérieur. D'autres fois, tu t'arrêtais près d'un cadavre et tu le décapitais. Tu ramassais plusieurs têtes et tu t'en faisais un collier. D'autres fois encore, tu tombais sur un démon qui n'était pas tout à fait mort. Ceux-là, tu les empoignais à la gorge et les portais jusqu'à ta bouche. (Il s'interrompt un instant pour ménager son effet.) Tu déchirais leur cou de tes ongles et buvais leur sang.

— Je ne trouve pas ça si écœurant. (Il continue de m'étonner. Son rêve est comme une métaphore de la nuit passée.) Autre chose ?

— Une dernière. Quand tu as fini ta promenade parmi les cadavres et que tu t'es immobilisée, la chair des démons a commencé à se décomposer, lin quelques secondes, il ne restait plus rien que de la poussière et des os qui se désagrégeaient. Alors le ciel s'est encore assombri un peu plus. Il y avait quelque chose dans le ciel, une espèce d'oiseau gigantesque décrivant des cercles au-dessus de toi en

descendant de plus en bas. Il te faisait peur. Tu donnais l'impression de ne pas pouvoir l'arrêter.

— Ce n'est pas encore arrivé, je marmonne.

— Pardon ?

— Rien. Quelle sorte d'oiseau était-ce ?

— Je ne suis pas sûr.

— Était-ce un vautour ?

— Peut-être. (Il fronce les sourcils.) Oui, je pense que c'était un vautour. (Il m'adresse un regard inquiet.) Tu n'aimes pas les vautours ?

— Ils symbolisent la fin dans la solitude et l'abandon.

— J'ignorais cela. Qui t'a dit ça ?

— L'expérience.

Je reste assise sans rien dire, les yeux fermés, pendant quelques instants. Seymour sait qu'il ne faut pas me déranger. Je songe : ce garçon a vu le présent, pourquoi ne pourrait-il voir le futur ?

Yaksha décrit des cercles autour de moi, de plus en plus près. Ce sont mes vieilles ruses qui vont l'arrêter. Ma force, ma vivacité n'ont jamais égalées les siennes. La nuit s'achève. Bientôt, ce sera le jour. Mais pour nous, le jour c'est la nuit, le temps du repos, du retrait, du désespoir. Je sais au fond de moi que Yaksha n'est pas loin.

Cependant, Krishna a dit que j'obtiendrais sa grâce si je lui obéissais.

Et j'ai obéi. Mais qu'a-t-il promis à Yaksha ? La même chose ?

Je ne crois pas.

Les Écritures disent que le Seigneur est malicieux.

Je crois que Krishna lui a promis l'inverse.

J'ouvre les yeux. Je fixe mon regard sur la route devant nous.

— As-tu peur de mourir, Seymour ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ? répond le garçon avec circonspection.

— Tu as le sida. Tu le sais.

Il aspire une gorgée d'air.

— Comment es-tu au courant ?

Je hausse les épaules.

— Je sais des choses. Tu en sais toi aussi. Comment as-tu attrapé ça ? Tu n'as pas l'air d'être homosexuel. Il n'y avait qu'à voir comment tu me regardais quand j'étais nue.

— Tu as un corps superbe.

— Merci.

Il hoche la tête.

— Je suis séropositif. Je suppose que j'ai développé la maladie. J'ai les symptômes : fatigue, cancer de la peau, pneumonies parasitaires. Mais je me suis senti bien ces dernières semaines. Ai-je

l'air si mal en point ?

— Tu es superbe. Mais malade.

Il secoue la tête.

— J'ai eu un accident de voiture il y a cinq ans. Rupture de la rate. J'étais avec un oncle. Il est mort, mais moi j'ai pu être amené à temps à l'hôpital. Ils m'ont opéré et m'ont transfusé un litre de sang. À l'époque, les tests sur le virus étaient déjà la procédure d'usage avec tous les dons de sang, mais ce lot a dû glisser entre les mailles. (Il hausse les épaules.) Ainsi, je suis une statistique de plus. Est-ce pour ça que tu me demandais si j'avais peur de mourir ?

— C'était une des raisons.

— J'ai peur. Je crois qu'il mentirait celui qui prétendrait ne pas avoir peur de la mort. Mais j'essaie de ne pas y penser. Je suis vivant pour le moment. Il y a des choses que j'ai envie de faire...

— Des histoires que tu veux écrire.

— Oui.

Je tends la main et lui touche le bras.

— Aimerais-tu écrire une histoire sur moi un jour ?

— Je devrais écrire quoi ?

— Ce qui te vient à l'esprit. Sans trop y réfléchir. Juste ce qui est là, mets-le par écrit.

Il sourit.

— Est-ce que tu le liras si je l'écris ?

Je retire ma main et m'enfonce sur le siège pour me détendre. Mes yeux se ferment à nouveau ; tout à coup, je me sens fatiguée. Je ne suis pas une mortelle, du moins je pense que je ne l'étais pas jusqu'à ce soir. Pourtant, en cet instant, je me sens vulnérable. J'ai autant peur de la mort que n'importe qui d'autre.

— Si j'ai l'occasion, dis-je.

CHAPITRE VIII

Seymour me conduit à ma voiture et essaie de me suivre sur le chemin du retour à Mayfair. Mais je file à cent soixante kilomètres à l'heure. Il ne se sent pas offensé, je le sais. Je l'ai prévenu que j'étais pressée.

J'arrive à ma résidence en bord de mer. Si je ne l'ai toujours pas décrite, c'est que pour moi une maison est une maison ; je n'en tombe pas amoureuse, comme certains mortels. Elle est bâtie sur une propriété de dix hectares, en haut d'un terrain boisé qui descend depuis le porche jusqu'à la côte rocheuse. L'allée est étroite et sinueuse, en grande partie cachée aux regards. La maison elle-même est faite principalement de briques, dans le style Tudor, inhabituel pour le coin. Il y a deux étages ; au deuxième, on a une large vue sur l'océan et le littoral. Il y a de nombreuses pièces, cheminées et autres, mais je passe la plupart de mon temps dans le salon, malgré les grandes fenêtres que je n'ai toujours pas bouchées. Je n'ai pas besoin de beaucoup d'espace pour être bien, même si depuis le Moyen Age j'ai vécu dans des manoirs et des châteaux. Une caisse ferait mon bonheur. Je dis ça pour plaisanter.

En matière d'ameublement, j'ai des goûts variés.

En ce moment, c'est plutôt le bois : les chaises, les tables, les commodes. Je dors dans un lit, pas dans un cercueil, un grand machin en acajou surmonte d'un baldaquin en dentelle noire. Au fil des siècles, j'ai accumulé des objets d'art, et je possède une vaste et riche collection de tableaux et de sculptures que je garde en Europe, mais rien en Amérique. Je suis passée par des phases où l'art revêtait pour moi une grande importance, mais ce n'est pas le cas en ce moment. Néanmoins, j'ai toujours un piano avec moi où que j'aille. J'en joue presque tous les jours, et avec mon agilité et ma vivacité, je suis le pianiste le plus accompli au monde. Cependant, je compose peu, non pas parce que je ne suis pas créative, mais parce que les mélodies et les chansons que j'écris sont invariablement d'une profonde tristesse. J'ignore la raison ; je ne pense pas être un vampire porté à la mélancolie.

Ce soir, toutefois, je suis un vampire torturé par l'angoisse, et cela fait des siècles que je ne me suis pas sentie dans cet état. Je n'aime pas ça. Je m'empresse d'entrer dans la maison, je me change, puis retourne dare-dare à ma voiture. Je m'inquiète pour Ray. Si c'est bien Yaksha qui est après moi, et je n'ai plus guère de doute à présent,

alors il peut essayer de m'atteindre par l'entremise du jeune homme. Cela me paraît être le cours logique des choses, si je me base sur le fait que Yaksha, au départ, a probablement été informé de ma présence par le père de Ray. J'ai désormais dans l'idée que Yaksha n'a pas cessé d'observer mes mouvements depuis ma première visite au bureau de Riley. Mais pourquoi n'est-il pas passé à l'offensive immédiatement, cela, je l'ignore. Peut-être voulait-il d'abord étudier cet ennemi qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps, découvrir ses faiblesses. Pourtant, Yaksha, plus que n'importe quel être vivant ou non vivant, sait déjà où je suis vulnérable.

Je suis encore sous le choc de le savoir en vie.

Je roule jusqu'à la maison de Ray et bondis vers la porte d'entrée. Je m'attends presque à ne pas le trouver là, kidnappé par les hommes de Yaksha. Un instant, j'envisage de ne pas sonner et de faire irruption dans la maison. Mais je dois me rappeler que Ray n'est pas comme Seymour, capable d'accepter sans broncher tout ce qui peut arriver. Je frappe à la porte.

A ma grande surprise, c'est Pat qui répond.

La petite amie n'a pas l'air contente de me voir.

— Que fais-tu ici ? me demande-t-elle.

— Je suis venue voir Ray.

Elle a dû l'appeler pendant qu'il était chez moi, en essayant sans doute plusieurs fois. Elle a dû rappeler peu de temps après qu'il fut rentré. Il l'a probablement invitée à passer, histoire d'apaiser ses craintes. Mais elle n'a pas l'air tellement apaisée.

— Il dort, dit-elle.

Elle va pour me fermer la porte au nez. Je tends le bras. Elle tente de fermer de force. Naturellement, c'est peine perdue.

— Va-t'en d'ici, peste-t-elle. Tu ne vois pas que tu n'es pas la bienvenue ?

— Pat, dis-je d'un ton conciliant. Les choses ne sont pas ce qu'elles semblent. Elles sont beaucoup plus compliquées. Il faut que je voie Ray parce que je pense qu'il court un grand danger.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je ne peux pas t'expliquer, ce n'est pas facile. Il faut que je lui parle, et tout de suite. (Je plante mon regard dans le sien.) S'il te plaît, n'essaie pas de m'arrêter. Ce ne serait pas une bonne idée.

Sous mon regard hypnotique, sa résolution vacille. Je bouge pour augmenter la pression, mais ce n'est plus nécessaire. À l'étage, j'entends Ray sauter du lit. J'attends quelques secondes, puis appelle :

— Ray !

Je l'entends presser le pas. Pat aussi l'entend.

— Il est à moi, murmure-t-elle pendant que nous attendons qu'il descende.

Elle fait triste mine, apparemment déjà battue. Instinctivement, elle sait que j'ai un pouvoir qu'elle n'a pas, un pouvoir qui va au-delà de ma beauté. L'amour qu'elle éprouve pour ce garçon est vraiment sincère, je vois ça, ce qui est rare chez une fille de son âge.

— Garde espoir, dis-je en toute franchise.

Ray fait son apparition, en pantalon de survêtement et torse nu.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il.

— Des tas de choses. Il faut que je te parle, seul. (Je lance un regard à Pat.) S'il n'y a pas d'objection ?

Elle a les yeux mouillés. Elle baisse la tête.

— Je peux m'en aller, marmotte-t-elle.

Ray pose une main sur son épaule.

— Non, lui dit-il. (Il me décoche un regard tranchant. Il faut que j'y aille prudemment.) Dis-moi ce que c'est.

— C'est en rapport avec ton père.

Là, il est inquiet.

— Qu'y a-t-il ?

Je m'obstine.

— Je dois te parler seule à seul. (J'ajoute, à l'adresse de la petite amie :) Je suis désolée, Pat.

Il lui passe la main dans le dos et lui dit :

— Monte te coucher. Je te rejoins dans quelques minutes.

Pat secoue la tête. Au moment de nous laisser, elle me lance un regard et marmonne :

— Ça m'étonnerait.

Dès que nous sommes seuls, Ray me demande de m'expliquer.

— Tu m'avais promis de ne pas lui faire de peine, dit-il.

— Il fallait absolument que je vienne. Je n'ai pas été tout à fait honnête avec toi, Ray. Je pense que tu t'en doutes.

— Oui. Tu as trafiqué le fichier sur l'ordinateur de mon père.

— Comment le sais-tu ?

— Quand j'ai allumé l'ordinateur, j'ai noté la taille du fichier. C'était un gros fichier. À mon retour, presque tout avait été effacé.

Je hoche la tête.

— Ce fichier concernait ma personne. Ton père enquêtait sur moi. Il avait été engagé à cet effet par certaines personnes, un homme en particulier. Cet homme est dangereux. Cette nuit, il a envoyé des types pour m'enlever. J'ai réussi à m'enfuir. J'ai des raisons de croire que tu pourrais être son prochain gibier.

— Pourquoi moi ?

— Parce qu'il sait que tu es mon ami. Je crois qu'il m'observe jour et nuit. En outre, même si cet homme a engagé ton père, ton père lui a faussé compagnie et pas dans les meilleurs termes.

— Comment sais-tu cela ?

— Les types qui sont venus m'enlever cette nuit me l'ont dit.

— Que veux-tu dire, t'enlever ? Ils étaient armés ?

— Oui.

— En ce cas, comment as-tu fait pour leur échapper ?

— Ils ont commis une erreur, et je suis une personne pleine de ressources. Mais je n'ai pas envie d'entrer dans les détails maintenant. L'important, c'est que tu viennes avec moi, tout de suite.

— Je ne vais nulle part tant que tu ne me dis pas où est mon père.

— Je ne peux pas.

— Tu l'ignores ?

J'hésite avant de répondre. Il ne m'est pas facile de mentir à ceux que j'aime.

— Non.

Ray se méfie. Son sens de la vérité, et donc du mensonge, est remarquable.

— Penses-tu que mon père soit en danger ?

— Oui.

Dans ce mot, c'est la vérité qu'il entend.

— On devrait appeler la police, propose-t-il.

— Non (Je lui prends le bras.) La police ne peut rien pour nous. Il faut que tu viennes avec moi. Aie confiance en moi, Ray. Je pourrai t'en dire plus une fois que nous serons chez moi.

— Que ferons-nous chez toi que nous ne puissions faire ici ?

— Tu verras, dis-je.

Ray consent à m'accompagner. Il monte dire au revoir à Pat. Je l'entends pleurer, et songe qu'elle pourrait bien répandre un torrent de larmes dans les prochains jours. Si je me trompais. Si je conduisais Ray tout droit au danger, au lieu de l'en éloigner. Je scrute la rue dans les deux sens, mais ne remarque rien. Pourtant, j'ai la sensation d'un regard posé sur moi, un regard aussi puissant que le mien. Je me demande si je ne suis pas passée chercher Ray parce que j'ai peur.

Peur peut-être de mourir seule.

Il réapparaît au bout de quelques minutes, habillé. Nous allons à ma voiture. C'est la première fois qu'il la voit, et il est très surpris que j'aie une Ferrari. On roule vers ma résidence, ce qui ne manque pas de l'étonner puisque ce n'est pas le même chemin que la fois d'avant. Je lui explique que j'ai deux maisons.

— Je suis très riche, j'ajoute.

— Est-ce là une des raisons pour lesquelles mon père enquêtait sur toi ?

— Oui. Indirectement.

— As-tu parlé à mon père ?

- Oui.
- Quand ?
- Il y a deux jours et demi.
- Où ça ?
- À son bureau.

Ray est contrarié d'apprendre cela.

- Tu ne m'en as rien dit. Pourquoi lui as-tu parlé ?
- C'est lui qui m'a convoquée à son bureau.
- Pourquoi cela ?

Je dois me montrer plus prudente que jamais.

- Il voulait me dire que j'étais l'objet d'une enquête.
- Il voulait t'avertir ?
- Je crois. Mais...
- Quoi ?

— Il ne comprenait pas très bien qui l'avait engagé. Le genre du type.

- Mais toi, tu connais cet homme ?
- Oui. D'il y a longtemps.
- Quel est son nom ?
- Il change souvent de nom.
- Comme toi ? demande Ray.

Ce garçon est plein de surprises. J'avance la main et lui touche la jambe.

— Tu es inquiet pour ton père. Je comprends. S'il te plaît, essaie de ne pas me juger trop sévèrement.

— Tu n'es pas absolument franche avec moi.

— Je te dis ce que je peux.

— Quand tu dis que mon père est en danger, que veux-tu dire exactement ? Cet homme aurait-il l'intention de le tuer ?

— Il a tué par le passé.

L'espace dans la voiture semble tout à coup s'être rétréci. Derrière mes mots, Ray discerne quelque chose de plus.

— Mon père est-il déjà mort ? demande-t-il à mi-voix.

Je dois mentir, je n'ai pas le choix.

— Je ne sais pas, dis-je.

Nous arrivons chez moi. Personne n'est venu pendant mon absence, je vois ça. J'active le système de sécurité. C'est le plus sophistiqué qu'on puisse trouver sur le marché. Chaque fil de chaque tronçon de clôture autour de la maison est à présent électrifié sous forte tension. Des détecteurs de mouvement, des rayons laser, un radar balaient le périmètre. Je sais pourtant que ce n'est pas ça qui va arrêter Yaksha une seconde s'il décide de venir me chercher. Sa force et sa vitesse sont à tout le moins le double des miennes. En réalité, je crois qu'il est beaucoup plus puissant que cela.

Ray se promène autour de la maison, embrassant le panorama. Il s'arrête, regarde vers l'océan. Une lune à son déclin, une demi-lune, est suspendue au-dessus de l'immense ténèbre liquide. Nous sommes face à l'ouest, mais derrière nous, à l'est, je sens l'aube prête à poindre.

— Bon, et maintenant ? demande Ray.

— Que veux-tu faire maintenant ?

Il se plante en face de moi et dit :

— Tu attends que ce type vienne ici.

— Peut-être. Il se pourrait qu'il vienne.

— Tu as parlé de prendre une arme ? As-tu des pistolets ici ?

— Oui. Mais je ne vais pas t'en donner. Ça ne servirait à rien.

— Serais-tu une sorte d'expert en pistolets ?

— Oui.

Il est exaspéré.

— Mais qui donc es-tu, Sita ? Si tant est que ce soit ton vrai nom.

— C'est mon vrai nom. Peu de gens le connaissent. C'est le nom que m'a donné mon père. Le type dont je parle, c'est celui qui a assassiné mon père.

— Pourquoi n'appelle-t-on pas la police ?

— Cet homme est très puissant. Il a des ressources presque illimitées. La police serait incapable de l'arrêter s'il a l'intention de nous faire du mal.

— Alors, toi, comment vas-tu l'arrêter ?

— Je ne sais pas si je peux.

— En ce cas, pourquoi sommes-nous ici ? Pourquoi ne remontons-nous pas dans la voiture, et bye-bye ?

Sa question est intéressante ; elle a une certaine logique. C'est une option que j'ai envisagée depuis que je me suis débarrassée de Slim. Mais je ne pense pas pouvoir réussir à semer Yaksha ; impossible dès lors qu'il m'a dans son collimateur, ce qui est manifestement le cas. Je n'aime pas remettre à plus tard l'inévitable.

— Tu peux t'en aller si tu veux, je propose. Tu peux prendre ma voiture et rentrer chez toi. Ou alors tu peux prendre ma voiture et rouler jusqu'à Los Angeles. Ce pourrait être la meilleure chose à faire pour toi. C'est un fait certain, tant que tu es ici, tu cours un très grand danger.

— En ce cas, pourquoi m'as-tu amené ici ?

Je lui tourne le dos.

— J'ignore pourquoi. Mais je crois... je ne sais pas.

— Quoi donc ?

— Cet homme – Yaksha, c'est son vrai nom – il sait que tu es mon ami. Tu fais partie intégrante de l'équation dont je suis l'élément

principal... en tout cas dans son esprit.

— Que veux-tu dire ?

Je me retourne vers lui.

— Il m'épie depuis le moment où j'ai vu ton père, j'en suis certaine. Cependant, il n'est pas venu me chercher en personne. Oh, certes, il a envoyé ses hommes après moi, mais ce n'est pas la même chose, ni pour lui ni pour moi.

— Tu crois que je te fournis quelque protection ?

— Pas exactement. Je crois surtout qu'il s'intéresse à la relation que j'ai avec toi.

— Pourquoi ?

— Je ne me fais pas facilement des amis. Ça au moins, il le sait.

Ray pousse un soupir.

— Je ne sais même pas moi-même si je suis ton ami.

Sa remarque me blesse, plus que la balle que j'ai reçue dans les fesses cette nuit. Je tends la main et lui effleure le visage. Un si beau visage, qui me rappelle tellement celui de Rama, même s'ils ne se ressemblent pas tant que ça. Dans leur essence, ils sont semblables. Peut-être Krishna avait-il raison. Peut-être leurs âmes sont-elles les mêmes, si tant est qu'il existe une telle chose. Pour ma part, je doute d'en avoir une.

— J'ai plus d'attachement pour toi que je n'en ai eu pour qui que ce soit depuis bien longtemps. Je suis beaucoup plus âgée qu'il ne paraît. J'ai été plus seule que j'ai voulu me l'avouer. Mais quand j'ai fait ta connaissance, cette solitude a tout à coup moins pesé. Je suis ton amie, Ray, même si tu ne veux pas être le mien.

Il me dévisage, comme si lui aussi me reconnaissait, puis il baisse la tête pour poser un baiser sur la main qui le caresse. Ce qu'il dit alors me parvient comme de très loin.

— Parfois je te regarde et tu n'as pas l'air humaine.

— Oui.

— Tu es comme un objet taillé dans le verre.

— Oui.

— Un objet ancien mais toujours nouveau.

— Oui.

— Tu as dit que tu étais un vampire.

— Oui.

Mais il ne me demande pas si je suis un vampire. Il s'en garde bien. Il sait que je lui dirais la vérité, et il ne veut pas l'entendre. Il embrasse à nouveau ma main, et je me penche pour cueillir ses lèvres. Un long et profond baiser ; cette fois, il ne suffoque pas, et je suis bien contente. Il me désire, je le sens, et j'en suis particulièrement ravie.

J'allume une belle flambée dans la cheminée du salon, avec

plusieurs bûches empilées en un grand tas. Devant l'âtre, il y a un petit tapis de l'ancienne Perse posé sur la moquette ; c'est là où je dors parfois, quand le soleil est haut. J'apporte des couvertures et des oreillers. Nous nous déshabillons lentement. Ray caresse mon corps ; je l'embrasse. Puis nous nous étendons, et c'est l'émerveillement, autant pour moi que pour lui. Je prends garde à ne pas le blesser.

Plus tard, quand il est endormi, je vais chercher une arme automatique dans la mansarde. J'enclenche soigneusement le chargeur, en m'assurant que toutes les parties sont bien huilées, prêtes à l'emploi. Puis je retourne m'allonger à côté de Ray et place l'arme sous l'oreiller. Le garçon est épuisé ; tout en lui caressant le front, je lui murmure des mots qui auront l'effet de le faire dormir toute la journée. J'ai dans l'idée que Yaksha ne viendra pas avant la nuit prochaine : une autre nuit pour un autre massacre. Ce serait bien dans sa manière. Je sais fort bien que ce n'est pas le revolver qui va l'arrêter. Je n'ai que la promesse que m'a faite Krishna de me protéger. Mais que vaut la promesse d'un dieu dont je ne sais même pas si je crois en lui ?

Cependant, une chose est sûre. Si Krishna n'était pas Dieu, il était l'humain le plus extraordinaire qui ait jamais vécu. Encore plus puissant que tous les vampires réunis. Je pense à lui alors que je suis couchée auprès de Ray, et je me pose des questions sur les sentiments que je crois éprouver pour ce garçon. S'il ne s'agirait pas seulement d'un désir nostalgique du visage de Krishna, ce visage qui se cache derrière celui de ce garçon. Je me rappelle très bien le visage de Krishna. C'est un visage qu'il serait impossible d'oublier même après cinq mille ans.

CHAPITRE IX

Je reviens une fois encore sur le passé. Après avoir quitté l'endroit de la forêt où nous avions, Yaksha et moi, uni nos veines et nos destins, nous fumes rapidement rejoints par deux des hommes du village qui avaient disparu. C'étaient des vampires. J'étais un vampire. Mais le mot n'existait pas à l'époque. J'ignorais ce que j'étais, sinon que j'étais comme Yaksha.

Horreur et stupéfaction.

Mon besoin de sang ne se manifesta pas avant quelques jours, et Yaksha avait dû recommander la discrétion aux autres, car ils ne m'en parlèrent pas. Cependant, je m'aperçus bien vite que la lumière vive me gênait. C'était à peine si je pouvais supporter les rayons du soleil de midi. Cela, je le comprenais. Parce que, lorsque nous étions adolescents, j'avais remarqué que Yaksha avait tendance à s'éclipser au milieu de la journée. J'étais attristée à l'idée que plus jamais je ne goûterais au plaisir que peut procurer la vision merveilleuse d'un ciel d'azur.

Mais les nuits, ah ! Les nuits, je pénétrais un mystère d'une immense beauté. Car, désormais, je voyais mieux dans le noir que je n'avais été capable de voir durant le jour. Je regardais la lune et découvrais que ce n'était pas la sphère lisse que tous nous avions crue, mais un monde de cratères et de roches sans atmosphère. Les objets distants m'apparaissaient comme s'ils n'étaient qu'à une longueur de bras. Je discernais des détails que je n'avais jamais imaginés auparavant : les pores de ma peau, les yeux à facettes des insectes. Le son, même dans une plaine que d'autres auraient jugée plongée dans le silence, était désormais quelque chose de permanent. Je devins vite sensible aux différentes façons de respirer des gens. Ce que tel ou tel rythme signifiait, les diverses émotions auxquelles cela correspondait. Mon sens de l'odorat se développa de manière incroyable. Il suffisait du plus léger déplacement du vent pour que mon univers fût constamment baigné de nouveaux parfums.

Ce que j'aimais le plus, c'était la force prodigieuse qui venait de m'être donnée. Je pouvais bondir jusqu'à la cime de l'arbre le plus élevé, briser d'énormes rochers de mes mains. J'adorais pourchasser les animaux, surtout les lions et les tigres. Ils fuyaient devant moi. Ils sentaient qu'il y avait quelque chose en moi qui n'était pas humain.

Néanmoins, l'appel du sang se fit sentir rapidement. Le quatrième jour, j'allai voir Yaksha pour lui dire que ma poitrine était

en feu et que le cœur me battait dans les oreilles. Je vous jure, je croyais que j'étais en train de mourir ; je ne cessais de penser à des trucs dégoulinant de sang. Cependant, l'idée d'en boire ne m'avait pas traversé l'esprit, c'était une chose trop impossible à concevoir. Même quand Yaksha m'affirma que c'était la seule façon d'arrêter la douleur, je rejetai cette perspective de mon esprit. Parce que, même si je n'étais pas humaine, je voulais prétendre l'être. Quand Yaksha m'avait tenue entre ses bras lors de cette longue nuit, je m'étais sentie mourir. Jusqu'ici, je m'étais imaginé que j'étais vivante, comme les vivants du monde normal. Mais la vie qui coulait en moi n'appartenait pas à ce monde. Cette vie, je pouvais m'en nourrir et ne pourrais plus jamais y renoncer. En même temps que l'histoire du sang, Yaksha m'apprit que j'étais stérile. J'en pleurai, songeant à Lalita et à Rama ; je me demandai comment ils allaient faire sans leur Sita.

Pourtant, je n'allai pas les voir.

Je ne voulais pas qu'ils découvrent le monstre que j'étais devenue.

J'avais peur aussi de les transformer en vampires.

J'ai résisté à l'envie de boire le sang d'un autre, jusqu'à ce que la douleur fût mon lot de tous les jours. Je perdais mes forces ; je n'arrêtais pas de geindre. C'était comme si, parce que je me refusais à cela, la chose que Yaksha avait instillée en moi voulait me dévorer vivante. Un mois après ma transformation, Yaksha m'amena un garçon à demi conscient, avec les veines du cou déjà partiellement ouvertes, et m'ordonna de boire. Comme je le haïssais alors de m'exposer à une telle tentation. Comme cela ravivait en moi le sentiment de haine que j'avais déjà pour la façon dont il m'avait enlevée à l'affection de Rama et de Lalita. Et pourtant, cette haine ne me donna pas la force de résister, parce que ce n'était pas quelque chose de pur. Après qu'il m'eut transformée, j'avais besoin de Yaksha, et le besoin est un proche parent de l'amour. Mais je ne dirais pas que j'ai jamais aimé Yaksha ; c'était plutôt de l'admiration envers quelqu'un qui vous est supérieur. Pendant longtemps, il fut le seul être que j'avais à admirer, jusqu'à ma rencontre avec Krishna.

Je bus donc le sang du garçon. Je me jetai sur lui à la seconde même où le désir me fit défaillir. Et même si je me jurai de ne pas le tuer, il me fut impossible, une fois que j'eus commencé, de m'arrêter de boire. Et puis, ce fut la fin. Je hurlai d'horreur lorsque le garçon exhala son dernier soupir dans mes bras. Yaksha, lui, se contenta de rire et de commenter la chose en disant qu'une fois qu'on avait tué, il était facile de tuer à nouveau.

Oui, je le haïssais alors parce que je savais qu'il avait raison.

Après cela, j'en ai tué beaucoup d'autres, et j'ai fini par aimer ça.

Les années passèrent. Nous partîmes vers le sud-est. Nous n'arrêtions pas de nous déplacer. Il ne fallait jamais très longtemps aux gens des villages pour s'apercevoir que nous étions dangereux. On arrivait, on se faisait des amis, tôt ou tard on recommençait à tuer, et les rumeurs nous précédaient. Nous avons aussi propagé l'espèce. Le premier vampire que j'ai engendré était une fille de mon âge, avec de grands yeux sombres et des cheveux pareils à une cascade de cette lumière que répand le ciel de minuit. Je m'imaginais qu'elle pouvait devenir une amie, quand bien même je la prenais contre sa volonté. A ce moment-là, je savais déjà par Yaksha comment procéder : m'ouvrir la veine venant du cœur, la coller à sa veine allant au cœur, opérer la transfusion, puis la terreur, l'extase. Elle s'appelait Mataji. Et si elle ne m'a jamais remerciée de ce que je lui avais fait, elle est cependant restée proche de moi dans les années qui ont suivi.

Vampiriser Mataji m'avait vidée de mes forces, et ce ne fut pas avant plusieurs jours et de nombreuses victimes que je regagnai mes pleins pouvoirs. Nous devions tous en passer par là ; seul Yaksha faisait exception. Quand il engendrait un autre vampire, il devenait plus fort. Je le savais parce que c'était son âme qui nous nourrissait. En lui, s'incarnait le yakshini. Le démon venu des profondeurs ténébreuses.

Il y avait pourtant de la bonté en lui, dont la source néanmoins demeurait pour moi un mystère. Avec tous ceux qu'il créait, il se comportait en protecteur ; et avec moi en particulier, il était d'une exceptionnelle gentillesse. Certes, il ne m'avait encore jamais dit qu'il m'aimait, mais c'était évident. Combien de fois l'ai-je surpris les yeux posés sur moi. Qu'étais-je censée faire ? Les damnés ne se marient pas. Comme nous l'ont enseigné les Védas, Dieu ne voudrait pas bénir cette union.

Ce fut alors, après peut-être cinquante années de notre existence de vampire, que nous commençâmes à entendre des rumeurs sur un homme dont plusieurs disaient qu'il était le Vêda incarné. Un homme qui était plus qu'un homme, peut-être le Seigneur Vishnou Lui-même. Chaque nouveau village que nous ravagions nous apportait son lot supplémentaire de détails. Son nom principal était Krishna, et il vivait dans les forêts de Vrindavan près de la rivière Yamuna, avec les vachers et les trayeuses – les gopis, comme on les appelait. On disait que cet homme, ce Vasudeva – il avait de nombreux noms –, était capable de faire mourir les démons en leur accordant la béatitude. Ses meilleurs amis étaient les cinq frères Pandava, qui avaient la réputation d'être les incarnations de divinités de rang moindre. Arjuna, un des frères, avait presque la renommée de Krishna. On disait de lui qu'il était le fils du grand dieu Indra, le seigneur du paradis. Nous ne doutions pas, eu égard aux rumeurs qui couraient sur

lui, qu'Arjuna fut effectivement un magnifique guerrier.

Yaksha était intrigué. Nous, les autres vampires, l'étions aussi, mais bien peu parmi nous avaient envie de rencontrer Krishna. Il faut dire que, même si notre effectif approchait alors le millier, nous sentions bien que Krishna ne nous accueillerait pas à bras ouverts et que, si seulement la moitié des rumeurs qu'on rapportait sur lui et ses amis était vraie, il risquait de tous nous détruire. Mais voilà, Yaksha ne pouvait pas supporter l'idée qu'il y avait dans le pays un homme plus puissant que lui. Parce que sa réputation à lui aussi avait grandi, quoique, dans son cas, ce fut plutôt une triste réputation, marquée au sceau de la terreur.

Nous partîmes pour Vrindavan, le clan au complet. Nous nous déplaçons à découvert, sans cacher notre destination. Les nombreux mortels que nous croisions sur notre chemin semblaient contents de voir passer cette bande de buveurs de sang dont ils croyaient le sort enfin réglé. Je lisais sur leurs visages la gratitude envers leur seigneur et je sentais la peur au fond de moi. Aucun d'eux n'avait jamais en personne rencontré Krishna. Cependant, ils croyaient en lui. Le seul énoncé de son nom suffisait à susciter leur confiance. Les nombreux qui périrent sous nos morsures à l'instant fatal invoquaient encore Krishna.

Naturellement, Krishna était au courant de notre venue, sans que cela requière une quelconque omniscience de sa part. Yaksha était certes un esprit subtil, mais obscurci par l'arrogance que lui avaient donnée ses pouvoirs. Quand nous arrivâmes clans la forêt de Vrindavan, tout paraissait calme. De fait, les bois semblaient déserts, même à nous qui avions une oreille des plus fines. En réalité, Krishna n'attendait pour attaquer que le moment où nous nous serions largement avancés sur son terrain. Tout à coup, des flèches volèrent dans notre direction. Pas une pluie, mais une à la fois, cependant décochées à un rythme rapide et soutenu, et avec une parfaite précision. Vraiment, pas une seule ne manqua sa cible, le cœur ou la tête. Pas une qui ne fît son œuvre pour tuer ce que Yaksha nous avait affirmé ne pouvoir être tué. Et le plus ahurissant, c'était qu'il nous était impossible d'attraper le tireur. On ne le voyait même pas, si puissant était son kavach, son armure mystique.

Mataji fut une des premières à tomber, une flèche entre les deux yeux.

Toutefois, nous étions nombreux, et il allait falloir longtemps, même au plus expert des archers de tous les temps, pour nous exterminer. Yaksha nous fit battre en retraite, aussi vite que nous pouvions. Bientôt, les flèches ne touchaient plus que les rangs arrière, et puis il n'y en eut plus du tout. Il semblait bien que nous avions réussi à distancer Arjuna lui-même. Néanmoins, beaucoup de nos

frères étaient restés là-bas, ce qui fit naître un sentiment de révolte à l'endroit de Yaksha. La plupart voulaient quitter Vrindavan, si on leur disait dans quelle direction fuir. Pour la première fois, l'autorité de Yaksha était contestée. Et c'est alors, dans cette forêt enchantée, que nous rencontrâmes ce que Yaksha prit au début comme une bénédiction. Nous tombâmes sur Radha, la patronne des gopis et favorite de Krishna.

Nous avions également entendu parler de Radha, dont le nom signifiait « désir ». Elle s'appelait ainsi parce que la passion qu'elle éprouvait pour Krishna était encore plus forte que son désir de vivre. Elle était en train de cueillir des jasmins près des eaux limpides de la Yamuna. Notre arrivée inopinée ne l'effraya point ; à vrai dire, quand elle nous vit, elle sourit. Elle était d'une extraordinaire beauté ; je n'avais jamais vu, et ne devais plus jamais voir en cinq mille ans d'existence, une femme d'une beauté aussi exquise. Elle avait un teint des plus lumineux ; son visage rayonnait d'une subtile clarté, pareille à celle de la lune. Son corps aux formes parfaites exprimait le bonheur et la fête ; chacun de ses gestes, qu'elle tendît le bras ou qu'elle plîât les genoux, semblait répandre la félicité. Et cela parce qu'elle ne faisait pas un pas sans que ses pensées soient tournées vers Krishna. Quand nous la trouvâmes, elle chantait une chanson à sa gloire. De fait, ses premiers mots furent pour nous demander si nous voulions apprendre les paroles.

Aussitôt, Yaksha la fit prisonnière. Elle n'essaya même pas de cacher son identité. On lui lia les poignets et les chevilles. C'est moi qui fus chargée de la surveiller tandis que Yaksha envoyait plusieurs de nos frères clamer à travers bois que nous tenions Radha et que nous allions la tuer si Krishna refusait de rencontrer Yaksha en combat singulier. Krishna ne fut pas long à répondre. Il dépêcha un messenger, Yudhishtira, le frère d'Arjuna. Il nous rencontrerait aux abords de Vrindavan, à l'endroit où nous avions pénétré dans la forêt. Si nous ne savions pas comment le retrouver, Yudhishtira nous montrerait le chemin. Il y avait seulement deux conditions. Que nous ne fassions pas de mal à Radha, et que ce soit lui qui choisisse la forme du combat. Yaksha envoya Yudhishtira dire qu'il acceptait le défi. Peut-être aurions-nous dû d'abord demander à Yudhishtira quel chemin prendre. Le bois était un vrai labyrinthe, et Radha ne disait rien. Cependant, elle ne semblait pas avoir peur. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil vers moi et souriait avec une telle calme assurance que c'était moi qui me mettais à avoir peur.

Yaksha était complètement exalté. Il était convaincu qu'aucun mortel ne pouvait le battre quelle que soit la forme du combat. En se prononçant de la sorte, il semblait bien ne pas tenir compte de ce qu'on racontait à propos des origines divines de Krishna. Pourtant,

quand j'y fis allusion, il ne daigna pas répondre. Mais je vis s'allumer une lueur dans ses yeux, et il déclara simplement qu'il était né pour ce moment. Pour ma part, je redoutais un coup fourré. Krishna avait la réputation d'être particulièrement malicieux. Yaksha balaya mes craintes. Il détruirait Krishna, affirma-t-il, puis il ferait de Radha un vampire. Elle serait son épouse. Je n'éprouvai aucune jalousie. Je ne pensais pas que cela arriverait.

Finalement, nous retrouvâmes notre chemin jusqu'à l'endroit où nous étions entrés dans la forci, Nous le reconnûmes à la grande fosse creusée dans le sol. Apparemment, Krishna avait l'intention d'utiliser cette fosse quand il avait défié Yaksha, Ses hommes étaient rassemblés tout près quand nous sortîmes du bois. Cependant, ils ne tentèrent rien, même si nos forces étaient à peu près égales. J'aperçus Arjuna, près de ses frères, son puissant arc à la main. Lorsqu'il tourna la tête dans ma direction et me vit tenant fermement Radha, il fronça les sourcils, prit une flèche et la frotta sur sa poitrine. Mais il ne fit rien de plus. Il attendait que son maître arrive. On attendait tous. En cette minute, et quoique je n'eusse pas encore atteint les soixante-dix ans, j'eus l'impression d'avoir attendu ce moment depuis l'aube de la création. Le moment où j'allais enfin voir cette personne, moi qui tenais captive son précieux joyau.

Krishna sortit de la forêt.

Il n'avait pas la peau bleue, comme on devait plus tard le dépeindre sur les toiles. Si l'artiste pensait devoir le montrer ainsi, c'était seulement parce que le bleu est la couleur symbolique du ciel, qui pour eux semblait s'étendre à l'infini, ce que Krishna était censé être par essence : le Brahman, la pure immensité de l'espace et du temps, au-dessus et au-delà duquel il n'est rien de plus grand. Non, c'était un homme comme tous les hommes que j'avais rencontrés, avec deux bras et deux jambes, une tête sur les épaules, une peau de la couleur du thé au lait, pas aussi foncée que la plupart des gens en Inde, mais pas aussi claire que la mienne. Et cependant, il n'existait personne comme lui. Même au premier coup d'œil, je devinai qu'il avait quelque chose de spécial dont je savais déjà que je ne saisisrais jamais tout à fait la nature. Quand il s'avança depuis le rideau d'arbres, tous les regards étaient sur lui.

Il était grand, presque aussi grand que Yaksha, ce qui était exceptionnel en ces temps où peu de gens dépassaient le mètre quatre-vingts. Il avait de longs cheveux noirs – un de ses nombreux noms était Kesheva, « maître des sens » ou « longs cheveux ». Dans la main droite, il tenait une feuille de lotus, dans la gauche, sa flûte légendaire. Il était puissamment bâti, avec de longues jambes, et chacun de ses mouvements exprimait la grâce. Il semblait ne regarder personne directement, se contentant de jeter des regards de côté. Et

cela pourtant suffisait à provoquer un frisson parmi la foule, chez les autres comme chez nous. Il était impossible de ne pas fixer les yeux sur lui, et c'est cependant ce que je m'efforçai de faire, car j'avais l'impression qu'il était en train de me jeter un sort dont je ne me remettrais jamais. Je parvins malgré tout à détourner la tête un instant. Ce fut alors que je sentis le contact d'une main sur mon front. C'était Radha, ma prétendue ennemie, qui me réconfortait de la caresse de ses doigts.

— Krishna signifie amour, dit-elle. Alors que Radha signifie désir. Le désir est plus ancien que l'amour. Je suis plus vieille que Krishna. Savais-tu cela, Sita ?

Je tournai les yeux vers elle.

— Comment connais-tu mon nom ?

— Il me l'a dit.

— Quand ?

— Jadis.

— Que t'a-t-il dit d'autre à mon sujet ?

Son visage s'assombrit.

— Inutile que tu saches, répondit-elle.

Krishna s'avança au bord de la fosse et, d'un geste, commanda à ses hommes de se retirer à la lisière du bois. Seul Arjuna demeura à ses côtés. Krishna hocha la tête à l'adresse de Yaksha qui, pareillement, fit signe à nos frères de reculer. Il tint toutefois à ce que je reste près de la fosse en gardant les mains à portée du cou de Radha, disposition qui ne parut pas ennuyer Krishna. Lui et Yaksha se rencontrèrent pas loin de là où je me tenais. Quoiqu'il évitât de regarder son adversaire, ou moi, droit dans les yeux, Krishna était suffisamment proche pour que je puisse entendre ce qu'il disait. Sa voix avait quelque chose de magnétique. Ce n'était pas tant le son des paroles prononcées que la source dont elles émanaient. Elles exprimaient l'autorité, le pouvoir. Et aussi, oui, l'amour. J'entendais l'amour dans ses mots, des mots que, pourtant, il adressait à son ennemi. Il y avait une telle sérénité dans le ton de sa voix. Malgré tout ce qui était en train de se passer, il n'était nullement troublé. J'avais le sentiment que, pour lui, ce n'était qu'un jeu. Que nous n'étions tous que les acteurs d'un drame dont il était, lui, le metteur en scène. Seulement, je n'appréciais guère le rôle qu'on m'avait donné. Je ne voyais pas comment Yaksha pouvait vaincre Krishna. J'étais certaine que ce jour serait pour nous le dernier.

Encore que ce ne fut pas le jour, mais la nuit, quoique l'aube fût proche.

— J'ai entendu dire que Yaksha est le maître des serpents, dit Krishna. Que le son de sa flûte les enivre. Comme tu le sais peut-être, je joue moi aussi de la flûte. J'ai pensé te défier en un duel

d'instruments. Nous remplirons cette fosse de cobras, et tu t'assoiras à un bout et moi à l'autre. Et c'est à celui de nous deux qui se fera obéir des serpents en jouant de son instrument. L'enjeu sera la vie de Radha. Tu peux jouer l'air que tu veux. Si c'est moi que les serpents mordent, qu'il en soit ainsi. Tu pourras garder Radha pour satisfaire ton bon plaisir. Mais si les serpents devaient te piquer tant de fois que tu en meures, ou que tu te résignes à te rendre, alors tu dois me jurer séance tenante que tu tiendras l'engagement que je te demanderai de prendre. Est-ce une proposition raisonnable ?

— Oui, répondit Yaksha.

En cet instant, sa confiance en lui atteignait des sommets. Je savais combien son pouvoir sur les serpents était grand. Je l'avais maintes fois observé tandis qu'il les hypnotisait au son de sa flûte. Je ne m'en étonnai jamais, vu que les yakshinis sont parfois dépeints comme des serpents ; d'ailleurs, selon moi, Yaksha, au fond, était un serpent. En fait, les vampires ont plus de choses en commun avec les serpents qu'avec les chauves-souris. Un serpent préférera dévorer sa proie vivante.

Je savais aussi que Yaksha pouvait supporter de nombreuses morsures de cobra sans en mourir.

Krishna nous laissa le soin de réunir les serpents, ce qui prit du temps car il n'y en avait pas un seul dans les forêts de Vrindavan. Mais les vampires sont capables de travailler vite s'il le faut, et de voyager vite ; ainsi, au soir qui suivit la fosse était remplie de serpents au venin mortel. A ce moment-là, le sentiment général parmi le groupe était en faveur de Yaksha. Peu d'entre nous pensaient qu'un mortel pût survivre très longtemps dans la fosse. C'est là que je m'aperçus que, même si Krishna avait impressionné les vampires, ceux-ci le voyaient toujours comme un homme ; un homme exceptionnel, certes, mais pas un être divin. Il leur tardait que le combat commence.

J'étais restée avec Radha tout au long de la journée. Je lui parlai de Rama et de Lalita. Elle me dit qu'ils avaient tous deux quitté ce monde, mais que l'existence de Rama avait été noble, et celle de ma fille heureuse. Je ne lui demandai pas comment elle savait ces choses ; je la crus, simplement. Je pleurai en entendant ses mots. Elle essaya de me reconforter. Tout ce qui naît meurt, dit-elle. Tous ceux qui meurent sont réincarnés. C'était inévitable, Krishna le lui avait dit. Elle me rapporta bien des choses que Krishna lui avait dites.

Finalement, à la tombée de la nuit, Yaksha et Krishna descendirent dans la fosse, avec chacun sa flûte, et rien d'autre. Les gens rassemblés des deux côtés regardaient, mais d'une certaine distance, ainsi que Krishna l'avait souhaité. Seules Radha et moi nous tenions près de la fosse. Il devait bien y avoir une centaine de serpents, qui se mordaient les uns les autres, et ils étaient déjà plus

d'une poignée à se faire dévorer.

Yaksha et Krishna étaient assis aux deux extrémités de la fosse, chacun d'eux tournant le dos à la paroi de terre. Ils se mirent tout de suite à jouer. Il le fallait ; les serpents rampaient déjà vers eux. Mais au son des flûtes, des deux mélodies, les serpents suspendirent leur approche, semblant hésiter.

Or, Yaksha jouait de la flûte à merveille, même si ses chansons étaient invariablement empreintes d'une douloureuse mélancolie. Sa musique avait un effet hypnotique ; rien qu'avec sa flûte, il pouvait attirer ses victimes pour s'en nourrir. Pourtant, je me rendis compte immédiatement que sa musique, malgré tout le magnétisme qu'elle exerçait, n'était que fade mélodie à côté de celle de Krishna. Car celui-ci jouait la mélodie même de la vie. Chacune des notes de la flûte était comme un des six chakras du corps humain, et le souffle qu'il envoyait à travers les trous de l'instrument était comme le souffle universel diffusé à travers le corps de tous les gens présents. Krishna jouait sur la deuxième note de sa flûte, et le deuxième centre de mon corps, au niveau du nombril, vibrait d'émotions diverses. Le nombril est le siège de la jalousie et de l'attachement, ainsi que de la joie et de la générosité. Autant de sentiments qui me traversaient tandis que Krishna jouait. Quand il soufflait fortement dans ce trou, c'était comme si on m'arrachait tout ce que j'avais toujours cru être mien. Mais dès qu'il modifiait sa respiration, qu'il laissait les notes aller longues et légères, je ne pouvais que sourire et vouloir donner à tous ceux qui m'entouraient. Krishna était ce virtuose.

Les serpents étaient complètement hypnotisés par sa musique. Aucun ne l'attaquerait. Yaksha, toutefois, était lui aussi capable de garder les reptiles à distance avec sa musique, quoiqu'il ne parviendrait jamais à les envoyer mordre son adversaire. Ainsi, le duel s'éternisa sans qu'aucune des parties n'arrive à infliger de blessure à l'autre. Néanmoins, il était clair pour moi que Krishna avait le contrôle de la situation, comme il avait le contrôle de mes émotions. Il joua sur la cinquième note, ce qui excita le cinquième centre, à hauteur de la gorge. Là, siègent deux sentiments : tristesse et gratitude. Les deux appellent les larmes, l'un des larmes amères, l'autre des larmes de bonheur. Quand Krishna ralentit le souffle, j'eus envie de pleurer. Quand il joua plus haut, je me sentis également étranglée par les sanglots, mais avec tout mon être qui exprimait sa reconnaissance. De quoi étais-je reconnaissante, cela, je l'ignorais. Certainement pas de l'issue du combat. Je savais d'ores et déjà que Yaksha allait perdre et que cela ne pouvait entraîner qu'une chose : l'extinction de notre espèce.

Alors même que me venait à l'esprit la perspective de notre condamnation prochaine, Krishna se mit à jouer sur la quatrième note.

Là, c'est le cœur qui fut atteint, le mien comme celui de toutes les personnes rassemblées. Dans le cœur, résident trois sentiments que je ressentis alors : amour, peur et haine. Je vis qu'on ne pouvait éprouver qu'un seul de ces sentiments à la fois. Quand on était amoureux, on ne connaissait ni peur ni haine. Quand on avait peur, il n'y avait pas de place pour l'amour ou la haine. Et quand la haine était en nous, il n'y avait que la haine seule.

Krishna joua la quatrième note d'abord douce, de sorte que nous fumes, les uns comme les autres, envahis par un sentiment de sympathie. Il soutint la note un long moment, et ce fut comme si vampires et mortels se regardaient tout à coup les uns les autres en se demandant pourquoi ils étaient ennemis. Tel était le pouvoir de cette seule note, dès lors qu'elle était jouée dans le ton parfait.

Mais alors, Krishna poussa la note vers le ton le plus haut. Il comprima son souffle, et le sentiment d'amour qui portait les gens se transforma en haine. L'agitation gagna la foule ; dans les deux camps, on se mit à bouger de-ci de-là comme si on se préparait à attaquer. Puis Krishna joua la quatrième note d'une façon différente, et la haine se changea en peur. Et ce fut finalement ce sentiment de peur qui transperça le cœur de Yaksha, lequel était resté jusqu'ici insensible au son de la flûte de son adversaire. Je le vis se mettre à trembler, la pire réaction qu'il pût avoir devant une masse grouillante de serpents. Car le serpent ne frappe que lorsqu'il sent la peur.

Les cobras commencèrent à ramper vers Yaksha.

Il aurait pu capituler à ce moment-là, mais il était aussi courageux qu'il était cruel. Il continua à jouer, une musique à présent emplie d'une frénésie destinée à éloigner les serpents. Au début, ça les ralentit. Mais Krishna, ignorant la fatigue, poursuivait sur la quatrième note, montant, descendant, le souffle vibrant, jusqu'à ce qu'un gros serpent finisse par se lever contre Yaksha. Il le mordit au tibia, maintenant aussitôt sa prise en plantant ses crocs dans la chair. Yaksha ne pouvait se permettre de lâcher sa flûte pour se débarrasser du serpent. Alors, un autre serpent s'élança, puis un autre, et il ne fallut pas longtemps pour que Yaksha se retrouvât assailli de morsures sur toutes les parties du corps. Et il avait beau être le roi des vampires, le fils d'un yakshini, son corps ne pouvait pas assimiler autant de venin. Finalement, la flûte tomba de ses mains, et il se mit à osciller sur place. Je crois qu'il essayait d'appeler ; j'aime à penser qu'il aurait pu prononcer mon nom. Puis il bascula face en avant, et les serpents commencèrent à le dévorer. Je détournai la tête de cet horrible spectacle.

Mais Krishna alors se leva et posa sa flûte. Il frappa dans ses mains, et aussitôt les serpents abandonnèrent le corps de Yaksha. Krishna grimpa hors de la fosse et s'approcha d'Aijuna. Celui-ci

descendit dans le trou, chargea le corps de Yaksha sur ses épaules et, une fois sorti de la fosse, le déposa sur le sol pas très loin de moi. Yaksha respirait encore – je voyais ça – mais à peine, imprégné qu'il était, de la tête aux pieds, du venin des serpents qui suintait de ses nombreuses plaies.

Je libérai Radha. Elle me serra dans ses bras avant de s'éloigner. Cependant, ce ne fut pas vers Krishna qu'elle alla, mais vers les autres femmes. J'entendis derrière moi le gros de la troupe de vampires reculer vers les bols, comme s'ils projetaient de fuir. Cependant, ils attendirent encore ; je crois qu'ils se sentaient tenus de voir ce que Krishna allait faire. Celui-ci les ignore. Il fit un signe à mon intention et vint s'agenouiller à côté de Yaksha. J'éprouvai alors un sentiment des plus étranges. Comme je m'agenouillais à mon tour à côté de Krishna, cet être qui allait en toute probabilité m'effacer de la surface de la terre, j'eus l'impression que je me mettais sous sa protection. Quand il posa une de ses magnifiques mains sur la tête de Yaksha, je levai les yeux vers lui et lui demandai :

— Est-ce qu'il vivra ?

Krishna me surprit en répondant à ma question par une autre.

— Est-ce que tu désires qu'il vive ?

Mes yeux s'égarèrent un instant sur le corps dévasté de mon vieil ennemi et ami.

— Je désire ce que tu désires, murmurai-je.

Krishna sourit, et quelle sérénité dans ce sourire.

— L'époque va changer quand je quitterai ce monde, dit-il. Celle de Kaliyuga va débiter. Ce sera un temps de dissensions et les dernières années de l'humanité. La plupart de ceux de ton espèce se caractérisent par le tamas, l'inertie, un comportement négatif. Kali-yuga va constituer déjà un assez grand défi pour les humains sans qu'en plus vous soyez là. Es-tu d'accord là-dessus ?

— Oui. Nous n'apportons que souffrance.

— En ce cas, pourquoi est-ce que tu persistes, Sita ?

En l'entendant prononcer mon nom, je fus des plus touchées.

— Je veux seulement vivre, Seigneur.

Il hocha la tête.

— Je te laisserai vivre si tu m'obéis. Si plus jamais tu n'engendres un autre de ton espèce, tu obtiendras ma grâce et ma protection.

Je baissai la tête.

— Merci, Seigneur.

Désignant les autres vampires, il me dit :

— Va les rejoindre. Je dois parler à ton chef. Son heure n'est pas encore venue. Il a encore longtemps à vivre. (Je commençais à m'éloigner quand il m'arrêta.) Sita ?

Je me retournai pour contempler son visage une dernière fois. C'était comme si je voyais tout l'univers dans ses yeux. Peut-être était-il Dieu, peut-être était-il simplement éclairé. Peu m'importait que ce fût l'un ou l'autre en ce moment béni. Je l'aimais, c'est tout. Et c'était cependant cet amour qui devait par la suite se transformer en haine, en peur. Des sentiments qui me paraissaient tellement opposés et qui, pourtant, n'étaient qu'une seule note sur sa flûte. Oui, il avait véritablement ravi mon cœur.

— Oui, Seigneur ? dis-je.

Il m'invita à approcher mon visage de ses lèvres.

— Là où il y a l'amour, il y a ma grâce, murmura-t-il. Souviens-toi de cela.

— Je tâcherai, Seigneur.

J'allai rejoindre les autres. Krishna ranima Yaksha et lui parla doucement à l'oreille. Quand il eut fini, Yaksha fit un signe de tête affirmatif. Krishna l'invita à se lever, et nous découvrîmes que ses blessures avaient disparu. Yaksha marcha vers nous.

— Krishna dit que nous pouvons partir, déclara-t-il.

— Que t'a-t-il raconté ? demandai-je.

— Je ne peux pas te le dire. Et toi, que t'a-t-il raconté ?

— Je ne peux pas te le dire.

Néanmoins, ce ne fut pas long avant que j'apprenne en partie ce que Krishna avait dit à Yaksha. Celui-ci, en secret, se mit à exécuter les vampires un à un. Toutefois, ses agissements ne demeurèrent pas longtemps secrets. Je résolus de fuir, comme tous nos frères survivants. Mais il continua à les traquer tout au long des années, même après le départ de Krishna et pendant le règne de Kaliyuga. Yaksha les pourchassa jusqu'aux confins de la terre des siècles et des siècles durant, jusqu'à ce qu'à ma connaissance il n'en restât plus un seul, excepté moi. Car il ne vint jamais me chercher. Au cours du Moyen Âge, alors que la Peste noire balayait l'Europe, j'entendis dire qu'il avait été accusé de sorcellerie, et à son tour pourchassé, par toute une armée, puis brûlé dans la cour d'un vieux château. J'ai pleuré en apprenant cela parce que, même s'il m'avait volé ce que j'aimais, il m'avait en un sens faite ce que j'étais. Il était mon seigneur comme Krishna était mon seigneur. Je servais deux maîtres, la lumière et les ténèbres, que j'avais vues l'une et l'autre dans les yeux de Krishna. Même le démon accomplit la volonté de Dieu.

Je n'ai jamais créé d'autre vampire, mais je n'ai jamais cessé de tuer.

CHAPITRE X

Tandis que le soleil descend sur l'horizon à l'ouest, Ray commence à s'éveiller. Je suis assise devant le fax posé sur la petite table au bout du canapé du salon, avec les numéros que m'ont fournis Riley et Slim. Mais je n'envoie pas de message à Yaksha. Ce n'est pas nécessaire. Il arrive. Je le sens qui arrive.

— Ray, dis-je. Il est temps de se lever et de profiter de la nuit.

Il se redresse et bâille. Il frotte ses yeux emplis de sommeil comme le ferait un petit garçon. Il regarde l'heure et n'en revient pas.

— J'ai dormi toute la journée ? demande-t-il.

— Oui. Et maintenant, tu dois partir. C'est décidé. L'endroit n'est pas sûr pour toi. Va rejoindre Pat. Elle t'aime.

Il repousse les couvertures, puis enfle son pantalon. Il vient s'asseoir à côté de moi et m'effleure le bras.

— Je ne vais pas te laisser, réplique-t-il.

— Tu ne me seras d'aucun secours. Tout ce que tu risques, c'est de te faire tuer.

— Si je dois être tué, alors qu'on me tue. Au moins j'aurais essayé.

— Belles paroles, mais stupides. Je peux te faire partir si je veux. Je peux te raconter des choses sur moi qui vont te faire déguerpier en maudissant mon nom.

Il sourit et rétorque :

— Je n'en crois pas un mot.

Je durcis le ton, bien que ça me brise le cœur de le traiter si durement. Mais j'ai jugé finalement que mes raisons pour l'amener chez moi étaient purement égoïstes. Je dois le convaincre de partir, à tout prix.

— En ce cas, écoute-moi, dis-je. Je t'ai menti la nuit dernière quand je t'ai soi-disant ouvert mon cœur. La première chose que tu dois savoir, c'est que ton père est mort et que c'est moi, et non Yaksha, qui l'ai tué.

Ray s'enfonce dans l'oreiller, complètement abasourdi.

— Tu n'es pas sérieuse, proteste-t-il.

— Je peux te montrer l'endroit où son corps est enterré.

— Mais tu n'as pas pu le tuer ? Pourquoi ? Comment ?

— Je vais répondre à tes questions. Je l'ai tué parce qu'il m'a convoquée à son bureau et a voulu me faire chanter avec les renseignements qu'il avait dénichés sur moi. Il m'a menacée de les

rendre publics. Je l'ai tué en lui écrasant la cage thoracique.

— Tu n'as pas pu faire ça.

— Mais si, tu sais que je peux. Tu sais ce que je suis. (Je tends le bras et prends une reproduction miniature de la pyramide de Gizeh sur la table du salon). Cette pièce a été sculptée dans un bloc de marbre, pour moi, par un artiste égyptien il y a de cela deux cents ans. C'est très lourd. Tu peux vérifier si tu ne me crois pas.

— Je te crois, dit-il avec une mine renfrognée.

— Tu fais bien. (Tenant la sculpture dans ma main droite, je serre le poing, très fort, et l'objet se brise en miettes, ce qui a pour effet de faire sursauter le garçon.) Tu ferais bien de croire tout ce que je te dis.

Il lui faut quelques secondes pour se reprendre.

— Tu es un vampire, lance-t-il.

— Oui.

— Je savais qu'il y avait quelque chose de bizarre en toi.

— Oui.

— Mais tu n'as pas pu tuer mon père, dit-il avec de la douleur dans la voix.

— Mais oui, je l'ai tué. Je l'ai tué sans aucune pitié. J'en ai tué des milliers au cours des cinq mille ans passés. Je suis un monstre.

Ses yeux se mouillent de larmes.

— Mais tu ne ferais rien contre moi. Tu veux que je parte parce que tu te refuses à me faire du mal. Tu m'aimes, je t'aime. Dis-moi que tu ne l'as pas tué.

Je prends ses mains dans les miennes.

— Ray, c'est un monde à la fois merveilleux et terrible. La plupart des gens ne voient pas l'horreur qu'il y a en ce monde. Dans leur majorité, ils n'en voient que la beauté. Mais toi, tu dois désormais regarder les choses en face. Tu dois regarder au fond de mes yeux et voir que je ne suis pas humaine, que je fais des choses qui n'ont rien d'humain. Oui, j'ai tué ton père. Il est mort dans mes bras. Il ne reviendra pas à la maison. Et si tu ne pars pas d'ici, toi non plus tu ne retourneras jamais chez toi. Alors, le souhait qu'a exprimé ton père en mourant aura été vain.

Les larmes coulent sur son visage.

— Il a formulé un souhait ? sanglote-t-il.

— Pas avec des mots, mais, oui. Quand j'ai pris ta photo, il s'est mis à pleurer. À cet instant, il savait ce que j'étais, bien que la révélation arrivât trop tard pour lui. Il ne voulait pas que je touche à son fils. (Je caresse le bras du garçon.) Mais pour toi, il n'est pas trop tard. S'il te plaît, va-t'en.

— Mais si tu es si monstrueuse, pourquoi m'avoir embrassé, m'avoir aimé ?

— Tu me rappelles quelqu'un.

— Qui ça ?

— Mon mari, Rama. La nuit où j'ai été changée en vampire, on m'a forcée à le quitter. Je ne l'ai jamais revu.

— Il y a cinq mille ans ?

— Oui.

— Es-tu vraiment si vieille ?

— Oui. J'ai connu Krishna.

— Hare Krishna ?

L'heure est si grave, et pourtant je ne peux m'empêcher de rire.

— Il n'était pas comme tu l'imagines, comme on le représente aujourd'hui. Krishna était... Il n'y a pas de mots pour le décrire. Il était tout. C'est lui qui m'a protégée durant toutes ces années.

— Tu crois ça ?

J'hésite un instant, mais c'est vrai. Pourquoi ne pourrais-je accepter la vérité ?

— Oui, dis-je.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'a promis qu'il le ferait si je l'écoutais. Et parce qu'il en a été ainsi. Maintes fois, même avec mon immense pouvoir, j'aurais dû périr. Mais ce n'est jamais arrivé. Dieu a répandu sur moi Sa bénédiction. Et aussi Sa malédiction.

— Comment cela ?

Voilà qu'à présent moi aussi j'ai des larmes dans les yeux.

— En me mettant encore une fois dans cette situation. Je ne peux pas te perdre à nouveau, mon amour, et je ne peux pas non plus te garder avec moi. Pars, maintenant. Pars avant que Yaksha arrive. Pardonne-moi pour ce que j'ai fait à ton père. Ce n'était pas un mauvais homme. S'il voulait cet argent, c'était uniquement pour te le donner. Je sais qu'il t'aimait beaucoup.

— Mais...

— Attends !

Je viens soudain d'entendre quelque chose. Le son d'une flûte, flottant dans le bruit des vagues. Une seule note, m'appelant à elle, me disant qu'il est déjà trop tard.

— Il est ici, je chuchote.

— Quoi ? Où ça ?

Je me lève et marche jusqu'aux grandes fenêtres qui ouvrent sur la mer. Ray me rejoint. Là-bas, sur l'océan, là où les vagues se brisent contre les rochers, se dresse une silhouette vêtue de noir. Elle nous tourne le dos, mais je vois la flûte dans sa main. Son chant est triste, comme toujours. J'ignore s'il joue pour moi ou pour lui-même. Peut-être est-ce pour nous deux.

— C'est lui ? demande Ray.

— Oui.

— Il est seul. On devrait pouvoir s'emparer de lui. As-tu un revolver ?

— J'en ai un, là, sous mon oreiller. Mais ce n'est pas un revolver qui va l'arrêter. À moins de le cribler de balles.

— Pourquoi renonces-tu avant de livrer bataille ?

— Je ne renonce pas. Je vais lui parler.

— Je viens avec toi.

Je me tourne vers Ray et lui effleure les cheveux. Je le sens si fragile.

— Non. Tu ne peux pas venir. Il est encore moins humain que je ne le suis. Il n'aura que faire de ce qu'un mortel peut bien dire. (Je pose un doigt sur ses lèvres quand je le vois sur le point de protester.) N'insiste pas. Je ne veux pas en discuter.

— Je ne partirai pas, dit-il.

Je pousse un soupir.

— Il est peut-être déjà trop tard pour cela. Reste donc. Regarde, Et prie.

— Krishna ?

— Dieu est Dieu. Le nom n'a pas d'importance. Simplement, je pense qu'il peut nous aider en la circonstance.

Quelques minutes après, je suis à trois mètres de Yaksha, qui me tourne le dos. Le vent est fort, cinglant. Il semble souffler tout droit depuis le soleil froid, suspendu telle une goutte de sang dilatée au-dessus de l'horizon brumeux. Les embruns s'accrochent aux longs cheveux noirs de Yaksha comme autant de gouttelettes de rosée. L'espace d'un instant, j'imagine une statue figée depuis des siècles devant ma demeure. Constamment, il a été présent dans mon existence, même quand il n'était pas là. Il vient de s'arrêter de jouer.

— Bonjour, dis-je à cet être à qui je n'ai pas parlé depuis l'aube de l'histoire.

— As-tu aimé ma chanson ? demande-t-il, le dos toujours tourné.

— Elle était triste.

— C'est un triste jour.

— Le jour s'achève, fais-je remarquer.

Il hoche la tête, tout en se retournant.

— J'ai envie que ça finisse, Sita.

Les années n'ont rien changé de son apparence. Pourquoi cela me surprend-il alors que je n'ai moi-même pas changé ? Je ne saurais dire. Néanmoins, je l'examine de plus près. Un homme doit bien apprendre certaines choses en tant d'années. Il ne peut pas être resté le monstre qu'il était. Il sourit en lisant mes pensées.

— La forme change, l'essence demeure, dit-il. Voilà quelque

chose que m'a appris Krishna à propos de la nature. Seulement, pour nous, la forme ne change pas.

— C'est parce que nous sommes des êtres contre nature.

— Oui. La nature a horreur de l'envahisseur. Nous ne sommes pas les bienvenus en ce monde.

— Mais tu as l'air en forme.

— Je ne le suis pas. Je suis fatigué. Je veux mourir.

— Moi, non, dis-je.

— Je sais.

— Tu m'as mise à l'épreuve en m'envoyant Slim et ses hommes. Tu voulais voir comment je me défendrais.

— Oui.

— Mais j'ai passé le test. Je n'ai pas envie de mourir. Va-t'en d'ici. Va faire ce que tu dois. Je ne veux rien avoir à faire avec toi.

Yaksha secoue tristement la tête, et ça, c'est un changement chez lui, cette amertume. En quelque sorte, ça lui adoucit les traits, ça lui fait le regard moins froid. Et cependant, son désespoir m'effraie plus que la jubilation sadique à laquelle il m'avait habituée. Yaksha était toujours si plein de vie pour un de ces êtres que les humains dénommeraient plus tard les non-morts.

— Je te laisserais partir si je pouvais, dit-il. Mais je ne peux pas.

— A cause du vœu que tu as fait à Krishna ?

— Oui.

— Quelles étaient ses paroles ?

— Il m'a dit que j'obtiendrais sa grâce si je détruisais le mal que j'avais créé.

— Je m'en doutais. Pourquoi ne m'as-tu pas détruite ?

— J'avais le temps, du moins je le pensais. Il ne m'a imposé aucune limite de temps.

— Ça fait des siècles que tu as détruit les autres.

Il me regarde avec insistance.

— Tu es très belle, dit-il.

— Merci.

— Ça me réchauffait le cœur de savoir que ta beauté existait encore quelque part dans ce monde. (Il s'interrompt un instant, puis :) Pourquoi ces questions ? demande-t-il. Tu sais très bien que je ne t'ai pas tuée parce que je t'aime.

— M'aimes-tu encore ?

— Bien sûr.

— Alors, laisse-moi partir.

— Je ne peux pas. Je suis désolé, Sita, vraiment.

— Est-ce si important pour toi que tu meures dans sa grâce ?

Yaksha prend un air grave.

— C'est la raison pour laquelle je suis venu en ce monde, répond-il. Ce n'est pas le prêtre d'Aghora qui m'a appelé, je suis venu de ma propre volonté. Je savais que Krishna était ici. Je suis venu pour échapper au monde dans lequel je vivais. Je suis venu pour être dans cette grâce à l'heure de ma mort.

— Mais tu as tenté de détruire Krishna ?

Yaksha hausse les épaules comme si cela n'avait pas d'importance.

— Folie de jeunesse, dit-il.

— Était-il Dieu ? Es-tu certain de cela ? Pouvons-nous en être sûrs ?

Yaksha secoue la tête.

— Même cela n'a pas d'importance. Qu'est-ce que Dieu ? C'est un mot. Quoi que Krishna ait été, nous savons tous les deux que ce n'était pas quelqu'un à qui on peut désobéir. C'est aussi simple que ça.

D'un geste, je montre les vagues.

— En ce cas, la ligne a été tracée. La mer rencontre la grève. L'infini dit au fini ce qui est censé être. J'accepte cela. Mais toi, tu te trouves face à un problème. Tu ne sais pas ce que Krishna m'a dit.

— Si, je le sais. Je t'ai longuement observée. La vérité est évidente. Il t'a dit de ne plus transformer quiconque en vampire, et qu'alors il te protégerait.

— Oui. C'est un paradoxe. Si tu essaies de me détruire, tu vas contre sa volonté. Si tu ne fais rien, tu es damné.

Mes paroles ne l'émeuvent pas le moins du monde. Il a un pas d'avance sur moi, comme toujours. Il pointe sa flûte vers la maison, où Ray est derrière la fenêtre et nous observe.

— Je t'ai observée de très près ces trois derniers jours, dit-il. Tu aimes ce garçon. Tu ne voudrais pas le voir mourir.

En cet instant, ma peur est terriblement vive. Je réponds cependant à Yaksha d'un ton cassant :

— Si tu te sers de cette menace pour me forcer à me détruire moi-même, tu vas quand même perdre la grâce de Krishna. Ce sera comme si tu m'avais détruite de tes propres mains.

Yaksha réagit sans colère. Il a l'air effectivement épuisé.

— Tu te méprends sur mes paroles, dit-il. Je ne te ferai rien tant que tu es protégée par la grâce de Krishna. Je ne veux te forcer à rien. (D'un geste, il désigne le soleil couchant.) Il faut une nuit pour créer un vampire. Je suis certain que tu n'as pas oublié. Quand le soleil se lèvera, je reviendrai te chercher, vous chercher tous les deux. À ce moment-là, tu devrais en avoir terminé. Alors, tu seras mienne.

— Tu es stupide, Yaksha, je rétorque d'une voix empreinte de mépris. Durant toutes ces années, j'ai connu bien des fois la tentation de changer des mortels en vampires, et j'y ai toujours résisté. Je ne

vais pas me défaire de ce qui garantit ma protection. Regarde les choses en face, tu es battu. Meurs et retourne à l'enfer de ténèbres d'où tu es venu.

Yaksha lève un sourcil.

— Je ne suis pas stupide, Sita, tu le sais. Écoute.

Il lance un regard vers la maison, vers Ray, puis porte la flûte à ses lèvres. Il joue une seule note, perçante. Je tressaille de douleur comme le son vibre à travers tout mon corps. Derrière nous, j'entends le verre se briser. Non, pas juste le verre. La vitre contre laquelle Ray était appuyé. Je me retourne juste à temps pour le voir basculer à travers le verre brisé et s'abattre tête la première sur l'allée en béton vingt mètres plus bas. Au moment où je vais pour me précipiter vers lui, Yaksha m'empoigne le bras et dit :

— Je ne voulais pas que ça finisse ainsi.

Je me libère de sa prise.

— Je ne t'ai jamais aimé. Tu peux encore obtenir la grâce avant de mourir, mais ça, tu ne l'auras jamais.

Il ferme les yeux un bref instant.

— Qu'il en soit ainsi, dit-il.

Je trouve Ray baignant dans une mare de sang jonchée de débris de verre. Il a le crâne en bouillie, la colonne vertébrale est cassée. Chose incroyable, il est encore conscient, quoiqu'il n'ait plus longtemps à vivre. Je le retourne sur le dos, et il me parle, avec le sang qui jaillit de sa bouche.

— Je suis tombé, dit-il.

Mes larmes sont aussi glacées que les embruns sur mes joues. Je pose ma main sur son cœur.

— C'est la dernière chose que je voulais pour toi, dis-je en sanglotant.

— Va-t-il te laisser partir ?

— Je ne sais pas, Ray, je ne sais pas.

Je me penche vers lui et le serre dans mes bras. J'entends le sang dans ses poumons tandis que son souffle peine pour s'y frayer un passage. Exactement comme son père a lutté avant que le cœur ne se dérobe. Je me souviens avoir dit à l'homme que je ne savais pas guérir, que je savais seulement tuer. Mais ce n'était qu'une demi-vérité, je m'en rends compte à présent, alors même que je saisis toute l'ampleur du stratagème imaginé par Yaksha pour me détruire. Autrefois, il s'était servi de ma peur pour faire de moi un vampire. Aujourd'hui, il se sert de mon amour pour me forcer à faire de Ray un autre vampire. Il a raison, il n'est pas stupide. Je ne peux pas supporter de regarder Ray mourir, sachant que le pouvoir qui est dans mon sang peut guérir même ses blessures mortelles.

— Je voulais te sauver, gémit le garçon.

Il tente de lever une main pour me toucher, mais celle-ci retombe sur le sol. Je me redresse et plonge mon regard dans son regard de mortel, essayant d'instiller l'amour dans ces yeux, là où, durant tant d'années avec tant d'autres mortels, je n'ai cherché qu'à instiller la peur.

— Je veux te sauver, dis-je. Veux-tu que je te sauve ?

— Peux-tu ?

— Oui. Je peux imprégner ton sang de mon sang.

Il esquisse un sourire douloureux.

— Devenir un vampire comme toi ?

Je hoche la tête et souris à travers mes larmes.

— Oui, tu pourrais devenir comme moi.

— Aurais-je à faire du mal aux gens ?

— Non. Ce ne sont pas tous les vampires qui font du mal aux gens. (J'effleure sa joue déchirée. Je n'oublie pas que Yaksha a promis de venir nous chercher tous les deux à l'aube.) Certains vampires sont capables d'un grand amour.

— Je t...

Ses yeux se ferment lentement. Il ne peut achever sa phrase.

Je me penche vers lui et embrasse ses lèvres. Je goûte son sang.

Il va me falloir plus que le goûter si je veux aider le garçon à s'en sortir.

— Tu es amour, dis-je en ouvrant nos veines.

CHAPITRE XI

Ray dort d'un profond sommeil, et c'est tout ce que je demande. Je l'ai ramené à la maison, l'ai étendu devant un bon feu et nettoyé de son sang. Peu après sa transfusion, tandis qu'il gisait, le corps encore meurtri, sur l'allée, son souffle s'est brusquement accéléré, et puis il a cessé de respirer. Mais cela ne m'a pas effrayée, parce que la même chose m'était arrivée, ainsi qu'à Mataji et à de nombreux autres. Quand c'est reparti, le souffle était puissant et régulier.

Ses plaies ont disparu comme par magie.

Je suis faible à cause de tout le sang que j'ai donné. Je me sens très lasse.

Je m'attends à ce que Ray dorme presque toute la nuit, en espérant que Yaksha tiendra parole et ne reviendra pas avant l'aube. Je quitte la maison et file dans ma Ferrari chez Seymour. Il n'est pas si tard que ça, dix heures du soir. Je n'ai pas envie de tomber sur ses parents. Ils pourraient penser que je suis venue corrompre leur fils chéri. Je fais le tour de la maison jusqu'à l'arrière et aperçois Seymour par la fenêtre de sa chambre, devant son ordinateur. Je gratte à la vitre et lui fais une belle frayeur. Il vient quand même voir et il est ravi de découvrir que c'est moi. Il ouvre la fenêtre et je grimpe à l'intérieur. Contrairement à la croyance populaire, j'aurais très bien pu entrer sans y être invitée.

— C'est super que tu sois là, dit-il. J'ai écrit des trucs sur toi toute la journée.

Je m'assois sur son lit ; il reste à son bureau. Sa chambre est remplie de matériel scientifique – télescopes et autres – tandis que les murs sont couverts d'affiches de films d'horreur, des classiques du genre. C'est une pièce où je me sens à l'aise. Je vais souvent au cinéma, à la séance de minuit.

— Un récit sur moi ? je demande.

Je jette un coup d'œil sur l'écran, mais Seymour est revenu au menu principal.

— Oui. Enfin, non, pas vraiment. Mais c'est toi qui m'as inspiré l'histoire. Ça me vient par vagues. Ça parle de cette fille qui a notre âge et qui est un vampire.

— Je suis un vampire.

— Quoi ? fait-il en replaçant ses grosses lunettes sur son nez.

— J'ai dit : je suis un vampire.

Il regarde le miroir au-dessus de sa commode.

— Je vois ton reflet.

— Et alors ? Je suis ce que je dis que je suis. Veux-tu que je boive ton sang pour te le prouver ?

— Ça va, ce n'est pas nécessaire. (Il respire profondément.) Ça alors ! Je savais que tu étais une fille intéressante, mais je n'aurais jamais pensé – Bon, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Depuis le début, j'aurais écrit ton histoire ?

— Oui.

— Mais comment est-ce possible ? Peux-tu m'expliquer ça ?

— Non. Ça fait partie de ces mystères de l'existence. De temps en temps, tu en rencontres un, si tu vis assez longtemps.

— Quel âge as-tu ?

— Cinq mille ans.

Seymour lève la main.

— Attends, attends. Là, allons-y mollo. Je ne veux pas t'embêter avec ça, et je n'ai surtout pas envie que tu boives mon sang, mais avant d'aller plus loin, ça ne me gênerait pas du tout si tu me montrais certains de tes pouvoirs. Ça m'aiderait dans mes recherches, tu comprends ?

Je souris.

— Tu ne me crois pas vraiment, n'est-ce pas ? Ça ne fait rien. Je ne suis pas sûre d'avoir envie que tu me croies, pas pour l'instant. Mais par contre, je veux ton avis. (Mon sourire s'efface.) On approche de l'issue de l'histoire. Un vieil ennemi m'a retrouvée, et pour la première fois de ma longue existence, je suis vulnérable. Toi, tu es le gars super intelligent qui fait des rêves prophétiques. Dis-moi ce que je dois faire.

— Je fais des rêves prophétiques ?

— Oui. Tu peux me croire, sinon je ne serais pas ici.

— Que te veut ce vieil ennemi ? Te tuer ?

— Nous tuer tous les deux, lui et moi. Mais il ne veut pas mourir avant que je sois morte.

— Pourquoi veut-il mourir ?

— Il est las de vivre.

— Je suppose qu'il a pas mal roulé sa bosse. (Seymour réfléchit quelques instants.) Ça l'ennuierait de mourir en même temps que toi ?

— Je suis certaine qu'il en serait satisfait. Il se pourrait même que ça lui plaise.

— Alors, c'est la réponse à ton problème. Place-le dans une situation où il ne peut être que convaincu que vous êtes tous les deux fichus. Mais arrange ça à l'avance de sorte que, lorsque vous appuierez sur le bouton ou je ne sais trop quoi, ce soit seulement lui qui y passe et pas toi.

— C'est une idée intéressante.

— Merci. Je songeais à l'utiliser dans mon récit.

— Mais il y a quelques problèmes. L'ennemi en question est extrêmement perspicace. Il ne sera pas facile de le convaincre que je vais mourir avec lui, si ce n'est pas pratiquement certain que je vais mourir. Et je n'ai pas envie de mourir.

— Il doit y avoir un moyen. Il y a toujours un moyen.

— Dans ton récit, tu comptes faire quoi ?

— Je n'ai pas encore réglé ce petit détail.

— À l'heure qu'il est et en ce qui me concerne, ce n'est pas un petit détail.

— Je suis désolé.

— Ça va.

Ses parents sont dans l'autre chambre, en train de regarder la télévision. J'écoute. Je les entends parler de leur fils, de sa santé. La mère est accablée de douleur. Seymour m'observe à travers ses verres épais.

— Le plus dur, c'est pour ma mère, dit-il.

— Le virus du sida n'est pas nouveau. Il en a déjà existé une forme par le passé, pas exactement la même chose que ce qui circule aujourd'hui, mais assez proche. Je l'ai vue en action. Elle a frappé la Rome antique, à son déclin. Beaucoup de gens sont morts. Des villages entiers. Et c'est comme ça que le mal a été enrayé. Le taux de mortalité dans certaines zones était si élevé qu'il ne restait plus personne pour le propager.

— C'est intéressant. On ne mentionne pas ça dans les livres d'histoire.

— Ne te fie pas trop aux livres d'histoire. L'histoire, c'est quelque chose qui peut seulement être vécue. Ça ne peut pas s'étudier. (Je pousse un soupir.) Toutes les choses que je pourrais te raconter.

— Raconte-moi.

Je bâille, ce qui ne m'arrive jamais. Ray m'a vidée plus que je ne croyais.

— Je n'ai pas le temps.

— Raconte-moi comment tu as réussi à survivre à cette épidémie de sida dans le passé.

— Mon sang est particulièrement vigoureux. Rien ne peut pénétrer mon système immunitaire. Je ne suis pas seulement venue ici pour chercher secours auprès de toi, quoique tu m'aies bien aidée. Je suis venue t'aider moi aussi. Je veux te donner mon sang. Pas assez pour faire de toi un vampire, mais en quantité suffisante pour détruire le virus qui affecte ton organisme.

Seymour affiche un air perplexe.

— Est-ce que ça va marcher ?

- Je ne sais pas. Je n'ai jamais fait ça.
- Est-ce que ça pourrait être dangereux ?
- Bien sûr. Ça pourrait te tuer.
- Il n'hésite qu'un moment.
- Qu'est-ce que je dois faire ? demande-t-il.
- Viens t'asseoir à côté de moi sur le lit. (Il s'approche.)

Donne-moi ton bras et ferme les yeux.

Je vais ouvrir une de tes veines. Ne t'inquiète pas, j'ai une longue habitude de la chose.

— J'imagine, dit-il.

Il laisse son bras reposer sur mes genoux, mais il ne ferme pas les yeux.

— Qu'y a-t-il ? Aurais-tu peur que je profite de la situation ?

— J'aimerais bien. Ce n'est pas tous les jours que le ballot de la classe a la plus belle fille du lycée assise sur son lit. (Il s'éclaircit la gorge.) Je sais que tu es pressée, mais je voudrais te dire quelque chose avant qu'on commence.

— Quoi donc ?

— Je voudrais te remercier d'être mon amie et de me laisser jouer un rôle dans ton histoire.

Je songe à Krishna, toujours lui, quand il se tenait près de moi et que je voyais l'univers comme son théâtre.

— Merci à toi, Seymour, d'écrire mon histoire. (Je me penche et pose mes lèvres sur les siennes.) Si je meurs cette nuit, au moins les autres sauront que j'ai vécu. (Je déploie mes ongles.) Ferme les yeux. Je suis sûre que tu n'as pas envie de voir ça.

Je lui injecte une quantité de sang déterminée. Son souffle s'accélère, ça le brûle, mais pas aussi vite ni aussi fort que pour Ray. Néanmoins, comme Ray, Seymour ne tarde pas à sombrer dans un sommeil de plomb. J'éteins son ordinateur et la lampe. Il y a une couverture sur le lit, qu'on dirait bien tricotée par sa mère, et je la remonte sur lui. Avant de partir, je pose ma paume sur son front et j'écoute, je sonde, aussi profondément que mes sens peuvent le permettre.

Le virus, j'en suis presque sûre, n'est plus là.

J'embrasse encore une fois Seymour avant de le laisser à son sommeil.

— Accorde-moi le mérite si ton récit est publié, je lui chuchote à l'oreille. Sinon, il n'y aura pas de suite.

Je retourne à ma voiture.

Donner tant de sang et ne pas en prendre une goutte en retour.

Je me sens plus faible que jamais.

— Il n'y aura pas de suite, je me répète à moi-même.

Je mets le contact. Je pars dans la nuit.

J'ai du travail à faire.

CHAPITRE XII

Seymour m'a donné une idée. Mais même avec son imagination, et la mienne, même si tout se passe exactement comme prévu, les chances que ça marche sont au mieux de cinquante pour cent. En toute probabilité, beaucoup moins que ça. Toutefois, le plan me donne au moins de l'espoir. Pour moi et pour Ray. Désormais, c'est comme mon enfant, en même temps que mon amoureux. Je ne peux supporter l'idée qu'il doive mourir si jeune. Il se trompait quand il disait que j'allais renoncer sans me battre. Je me battrai jusqu'à la fin.

La NASA en ce moment nourrit un projet qui serait de lancer dans l'espace des fusées porteuses d'énormes charges utiles. Un projet dénommé Orion. L'idée est révolutionnaire. De fait, de nombreux experts affirment qu'en pratique ça ne marchera pas. Il y a cependant un grand nombre de physiciens et ingénieurs respectés qui pensent que c'est la voie de l'avenir pour le transport spatial. Cela consiste essentiellement à construire une immense plate-forme avec un puissant blindage, équipée sur le « dessous » de canons capables de tirer des bombes nucléaires miniatures. On croit que les ondes de choc produites par la déflagration des bombes – dès lors que leur synchronisme et leur puissance seraient parfaitement équilibrés pourraient propulser la plate-forme dans l'espace avec une accélération progressive jusqu'à atteindre la vitesse de libération. L'avantage de ce concept sur les fusées traditionnelles réside dans le fait que l'énorme tonnage pourrait être lancé dans le vide. Le problème majeur relève de l'évidence : qui voudrait s'embarquer sur une plate-forme avec, sous ses pieds, des bombes nucléaires qu'on va faire exploser ? Moi, bien sûr, voilà une balade qui me plairait assez. Les radiations extrêmes ne me gênent pas plus qu'une journée ensoleillée.

Malgré l'étendue de mes ressources, je n'ai pas de bombe nucléaire à ma disposition. Mais le projet Orion fait germer un plan dans mon esprit. Seymour a frappé juste quand il a dit qu'il fallait placer Yaksha dans une situation où il penserait qu'on va périr tous les trois. Ça fera son affaire. Il ira alors voir Krishna en croyant que tous les vampires sont détruits. Ma théorie, c'est que je vais bâtir mon propre Orion avec de la dynamite et une lourde plaque d'acier, et que je vais m'en servir pour nous permettre, à Ray et à moi, de nous échapper pendant qu'une seconde explosion tuera Yaksha.

Voici comment je vois les détails. Je laisse Yaksha entrer dans

la maison. Je lui dis que je ne vais pas me battre avec lui, qu'on peut faire le saut tous ensemble dans une seule et même explosion. Je sais que ça va le tenter. On s'assoit dans le salon autour d'une caisse de dynamite. Je peux même laisser Yaksha allumer la mèche. Il verra que la bombe est assez grosse pour nous tuer tous les trois.

Mais ce qu'il ne verra pas, c'est la plaque d'acier de quinze centimètres d'épaisseur sous la moquette, en dessous de mon fauteuil et de celui de Ray. Nos deux fauteuils seront boulonnés à la plaque, à travers la moquette. Les fauteuils feront partie de la plate-forme, un tout. Yaksha ne verra pas non plus une bombe plus petite placée sur le dessous de la plaque. Cette bombe, c'est moi qui la ferai exploser, avant que la mèche allumée par Yaksha ait complètement brûlé. Cette bombe va propulser mon petit Orion à moi vers les lucarnes du plafond, en même temps que l'onde de choc va déclencher l'explosion de l'autre bombe.

Simple. Oui ? Il y a des problèmes, je sais.

L'explosion de la bombe dissimulée sous la moquette déclenchera l'explosion de la grosse avant qu'on soit à distance suffisante. Selon moi, les deux bombes devraient partir presque en même temps. Cependant, de quelle marge avons-nous besoin, Ray et moi, sur notre Orion ? Que la plaque s'élève seulement de quatre ou cinq mètres, et alors la deuxième déflagration devrait nous propulser à travers les lucarnes. Si les deux bombes sont éloignées de plus de quatre mètres – idéalement, le double –, alors l'onde de choc consécutive à l'explosion de la première bombe ne devrait pas atteindre la deuxième avant que nous soyons à nos quatre mètres de hauteur.

Quant aux blessures qu'on va se faire à la tête en passant à travers les lucarnes, elles devraient cicatriser rapidement dès lors qu'on s'en sort en un seul morceau.

La physique est simple en théorie. Mais en pratique, elle comporte des possibilités d'erreur illimitées. À cause de cela, j' imagine que Ray et moi nous serons morts avant le lever du soleil. Néanmoins, toute chance est bonne à prendre pour les damnés, et je vais la jouer du mieux que je peux.

Je m'arrête à une cabine téléphonique et appelle mon premier expert en Amérique du Nord. Je lui explique que j'ai besoin de dynamite et d'épaisses plaques d'acier dans les deux heures. Où puis-je trouver ça ? Il est habitué à mes demandes bizarres. Il me dit qu'il va rappeler dans vingt minutes.

Un quart d'heure après, il est de retour sur la ligne. Il semble soulagé ; il sait que ce n'est pas bon de me décevoir. Il dit qu'il y a à Portland un entrepreneur en bâtiment qui a les deux, la dynamite et les plaques d'acier. Franklin & Sons ; ils construisent des gratte-ciel. Il

me donne l'adresse de leur principal entrepôt et je raccroche. Portland est à cent trente kilomètres. Il est vingt-deux heures cinquante.

A minuit moins le quart, je suis dans ma voiture devant l'entrepôt, en train d'écouter les gens qui sont à l'intérieur. La place est déserte, mais il y a trois types de la sécurité qui assurent la garde. L'un est sur le devant, dans un petit bureau, et il regarde la télévision. Les deux autres sont à l'arrière, en train de fumer un joint. Vu que j'ai passé une bonne partie de la soirée à penser à Krishna, en espérant qu'il allait m'aider, je ne suis pas prédisposée à tuer ces trois-là. Je sors de ma voiture.

Les portes verrouillées ne me posent aucun problème. Je tombe sur les types défoncés avant qu'ils aient eu le temps de cligner des yeux. Je les endors de quelques coups mesurés sur la tempe. Ils se réveilleront, mais avec une sale migraine. Malheureusement, le gars qui regarde la TV a eu la mauvaise idée de venir contrôler ses copains juste au moment où je les mets K.O. Quand il me voit, il sort son revolver, et ma réaction est immédiate. Je le tue à peu près de la même façon que j'ai tué le père de Ray, lui brisant la cage thoracique d'un violent coup de pied. Avant qu'il ne rende son dernier soupir, je bois son sang jusqu'à plus soif. Je suis encore faible.

Avec mon odorat des plus sensibles, je n'ai pas de mal à trouver la dynamite. Elle est enfermée dans un coffre-fort à l'avant du bâtiment ; plusieurs caisses de gros bâtons rouges. Il y a aussi des détonateurs et des mèches. D'ores et déjà, j'ai décidé que je ne prendrais pas ma voiture pour retourner à Mayfair ce soir. Il me faut un camion de l'entrepôt pour transporter les plaques d'acier. Elles ne sont pas aussi épaisses que je le voudrais ; il va falloir que j'en soude plusieurs ensembles. Je dénicher un attirail de soudure que je vais emporter avec moi.

Il y a en effet plusieurs camions qui pourraient faire l'affaire, garés dans l'entrepôt et dont on a gentiment laissé les clés sur le contact. Je charge et sors le camion. Je gare ma Ferrari plusieurs rues plus loin. Et puis me voilà sur le chemin du retour.

Il est deux heures passé quand je rentre à Mayfair. Lorsque je franchis la porte de la maison, Ray est assis près du feu. Il a changé. C'est un vampire. Ses dents ne sont pas plus longues, ou quoi que ce soit d'aussi ridicule, mais les signes sont là : des taches dorées dans le fond de ses yeux auparavant uniformément bruns ; une légère transparence dans le hâle de son teint ; une grâce dans ses mouvements que nul mortel ne serait capable d'imiter. Quand il me voit, il se lève et demande innocemment :

— Suis-je vivant ?

La question pourrait paraître drôle, mais je ne ris pas. Je ne

suis pas sûre que la réponse soit un tant soit peu aussi simple que oui ou non. Je fais un pas vers lui.

— Tu es avec moi, dis-je. Tu es comme moi. Quand tu m'as connue, pensais-tu que j'étais vivante ?

— Oui.

— Alors tu es vivant. Comment te sens-tu ?

— Puissant. Comblé. Mes yeux, mes oreilles... les tiens, c'est pareil ?

— Les miens sont plus sensibles. Ils le deviennent de plus en plus avec le temps. As-tu peur ?

— Oui. Est-ce qu'il revient ?

— Oui.

— Quand ?

— À l'aube.

— Va-t-il nous tuer ?

— Il en a l'intention.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il pense que nous sommes le mal. Il se sent dans l'obligation de nous détruire avant de quitter la planète.

Ray fronce les sourcils, testant son nouveau corps, sa résonance.

— Sommes-nous le mal ?

Je prends ses mains dans les miennes et le fais asseoir.

— On n'est pas obligés de faire le mal. Bientôt, le besoin de sang se fera sentir en toi, et le sang te donnera la force. Mais pour avoir ce sang, il n'est pas nécessaire de tuer. Je te montrerai comment faire.

— Tu disais qu'il veut quitter cette planète. Il veut mourir ?

— Oui. Il est las de l'existence. Cela arrive, nos vies ont été si longues. Mais moi, je ne suis pas lasse de vivre. (Je m'émeus tellement facilement quand je suis avec Ray, ça me sidère.) C'est toi qui m'inspires.

Il sourit, mais c'est un sourire triste.

— Tu as consenti un sacrifice pour me sauver, dit-il.

Sa remarque me coupe le souffle.

— Comment as-tu su ? je lui demande.

— Quand j'agonisais, j'ai vu que tu avais peur de me donner ton sang. Que se passe-t-il pour toi quand tu fais ça ? Est-ce que ça t'affaiblit ?

Je le prends dans mes bras, heureuse de pouvoir serrer son corps de toutes mes forces sans pour autant lui briser les os.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je t'ai sauvé parce que je voulais te sauver.

— Mon père est-il vraiment mort ? demande Ray.

Je le lâche, le regarde dans les yeux.

— Oui, dis-je.

Il a du mal à soutenir mon regard. Même s'il est à présent un vampire, un prédateur. Même si son processus de pensée a commencé à se transformer. Il n'a pas protesté quand je lui ai dit qu'il boirait du sang, mais l'amour qu'il porte à son père va au-delà de ça.

— Était-ce nécessaire ? insiste-t-il.

— Oui.

— A-t-il souffert ?

— Non, moins d'une minute.

— Excuse-moi. (Au bout d'un moment, il finit par lever les yeux et dit :) Tu m'as aussi donné ton sang parce que tu te sentais coupable.

Je hoche la tête et réponds :

— Je devais donner quelque chose en retour après ce que j'avais pris.

Il pose une main sur mes cheveux. Il ne me pardonne pas complètement, mais il comprend ; et de cela, je lui suis reconnaissante. Son père lui manque toujours.

— N'en parlons plus, déclare-t-il.

— C'est parfait, dis-je en me levant. Nous avons beaucoup à faire. Yaksha revient à l'aube. On ne pourra pas le détruire par la force, même en unissant les nôtres. Mais on peut l'avoir par la ruse. On va en discuter pendant qu'on travaille.

Ray se lève.

— Tu as un plan ? demande-t-il.

— J'ai plus qu'un plan. J'ai un lance-missiles.

*

* *

Il ne me faut pas longtemps pour souder les plaques de métal entre elles et obtenir mes quinze centimètres de blindage. Je travaille dehors avec l'arc à souder, de manière à ce que Yaksha ne remarque pas l'odeur quand il entrera dans la maison. Il faudra bien qu'il vienne dans la maison puisque je n'ai pas l'intention de sortir à sa rencontre. Ce qui prend du temps, toutefois, c'est découper un grand rectangle dans le plancher pour installer la plaque de métal. À mesure que les heures défilent, je sens l'angoisse qui me gagne. Ray ne m'est pas d'un grand secours ; il n'a pas encore acquis cette compétence qui est la mienne dans quelque domaine que ce soit. En fin de compte, je lui conseille de s'asseoir et de regarder. Ça ne l'ennuie pas du tout. Ses yeux sont partout, s'attardant sur des objets courants dans lesquels il voit des choses qu'il n'avait jamais imaginées auparavant. Le vampire

accro, je l'appelle. Il rit. C'est bon d'entendre rire.

Pendant que je travaille, je ne sens nullement la présence de Yaksha dans les parages.

C'est heureux.

Je retrouve ma vitesse d'exécution pour boulonner les deux fauteuils à la plaque et recouvrir celle-ci de moquette. Là, je n'ai pas besoin d'apporter autant de soin à la besogne ; les jupes des fauteuils recouvrent une bonne partie de la moquette. Quand j'ai terminé, le salon a l'air tout à fait normal. Je projette d'utiliser une table basse pour dissimuler le détonateur de la bombe que je vais fixer sous la plaque d'acier. Je perce un trou à travers la table et y glisse une tige de métal qui descend jusqu'à la plaque. Je cache le bout supérieur de la tige sous un pied de lampe. Je place une amorce explosive à l'autre bout. Quand le moment viendra, je frapperai sur la petite table, la tige va percuter l'amorce et la première bombe explosera, nous projetant dans les airs.

L'autre bombe devrait exploser aussi, presque immédiatement. Je ne cesse de repasser dans ma tête ce point précis, parce que c'est la faille principale de mon plan. J'espère que nous serons éjectés assez haut pour recevoir le choc de la seconde bombe par en dessous et ainsi être protégés par la plaque.

Il ne me faut que quelques minutes pour fixer la bombe sous la plaque. Vingt bâtons de dynamite bien attachés. J'en mets cinquante autres, une caisse entière, près de la cheminée du salon, tout à côté du fauteuil le plus confortable de la maison, celui que je destine à Yaksha. Nous serons vivants ou morts selon que mes calculs s'avèreront plus ou moins justes, et selon la façon dont nous jouerons nos rôles face à Yaksha. C'est là l'autre faille sérieuse de mon plan ; que Yaksha sente qu'il y a quelque chose qui cloche. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé à Ray d'en dire le moins possible, sinon de ne rien dire du tout. Quant à moi, je suis certaine de pouvoir me permettre de mentir à Yaksha. Je mens aussi facilement que je dis la vérité, peut-être plus facilement.

Installés dans nos fauteuils éjectables, nous discutons, Ray et moi. La bombe dans la caisse est à dix mètres de nous juste en face. J'ai ouvert les lucarnes au-dessus de nous. L'air froid de la nuit me fait du bien pour une fois. Même avec les lucarnes ouvertes, on va quand même frapper le verre quand on sera projetés à travers. Je préviens Ray qui ne s'inquiète pas outre mesure.

— Je suis déjà mort une fois aujourd'hui, me fait-il remarquer.

— Tu devais avoir le nez collé à la vitre pour dégringoler avec elle.

— Non, pas avant qu'il ait levé sa flûte.

Je hoche la tête.

— C'est le moment où il a lancé un regard vers la maison. Il a dû t'attirer vers l'avant avec le pouvoir de son regard. Il en est capable. Il est capable de beaucoup de choses.

— Il est plus puissant que toi ?

— Oui.

— Pourquoi cela ?

— C'est le vampire originel. (Je regarde l'heure ; encore une heure avant l'aube.) Aimerais-tu connaître l'histoire de sa naissance ?

— Toutes vos histoires, j'aimerais les connaître.

Je souris.

— Tu es comme Seymour. Je lui ai rendu visite pendant que tu dormais. Je lui ai fait un cadeau. Je te raconterai ça une autre fois.

Je m'interromps pour reprendre mon souffle. J'en ai besoin. Mon petit bricolage de terroriste m'a épuisée. Par où commencer ? Et où vais-je finir ? Il ne me paraît pas juste que tout puisse être fini dans une heure. Juste Quel mot étrange dans la bouche d'un vampire. Moi qui ai enfreint tous les commandements des Védas et de la Bible, et de tous les autres livres sacrés sur terre. La mort ne vient jamais à l'heure juste, quoi qu'en croient les mortels. La mort vient toujours comme un voleur.

Je raconte donc à Ray l'histoire de la naissance de Yaksha, et comment lui, à son tour, m'a transformée en vampire. Je lui parle de ma rencontre avec Krishna ; mais là, les mots me manquent. Non que je me mette à pleurer ou à divaguer. Simplement, je suis incapable de parler de lui. Ray comprend ; pour me redonner courage, il m'invite à lui raconter une autre époque de ma vie.

— As-tu connu la Grèce antique ? demande-t-il. J'ai toujours été fasciné par cette culture.

J'acquiesce d'un signe de tête et raconte :

— J'y ai longtemps vécu. J'ai connu Socrate, Platon et Aristote. Socrate avait percé mon secret à jour ; il a vu que je n'étais pas humaine, mais ça ne l'a pas effrayé. Cet homme-là, la peur lui était étrangère. Il riait au moment d'avaler le poison qu'on l'avait condamné à boire. (Je secoue la tête en repensant à ça.) Les Grecs étaient curieux de tout. Il y avait un jeune homme, Cléo. L'histoire n'a pas retenu son nom, et pourtant il était aussi brillant que les autres. (De nouveau, ma voix s'entrecoupe.) Il m'était cher. J'ai vécu avec lui pendant de nombreuses années.

— Savait-il que tu étais un vampire ?

Je ris.

— Il croyait que j'étais une sorcière. Mais il aimait bien les sorcières.

— Parle-moi de lui.

— J'ai rencontré Cléo à l'époque de Socrate. Je venais juste de

revenir en Grèce après une absence de plusieurs années. C'est ma façon de fonctionner. Je ne reste au même endroit que tant que ma jeunesse, mon éternelle jeunesse, n'éveille pas les soupçons. À mon retour à Athènes, personne ne se souvenait de moi. Cléo fut une des premières personnes que je rencontrai. Je marchais dans les bois quand je l'ai trouvé en train d'aider une femme à accoucher. En ce temps-là, ce genre de chose n'arrivait pratiquement jamais. Seules les femmes étaient présentes aux accouchements. Bien qu'il fut couvert de sang et manifestement très occupé, il eut tout de suite un élan de sympathie à mon endroit. Il me demanda de le seconder dans sa tâche, ce que je fis, et quand la mère fut délivrée, il lui confia l'enfant et nous partîmes tous les deux nous promener dans le bois. Il m'expliqua qu'il avait trouvé une façon plus douce de mettre les bébés au monde et qu'il avait voulu tester sa théorie. Il admit aussi être le père de l'enfant, mais cela n'était pas important pour lui.

Cléo était un grand médecin, mais il ne fut jamais reconnu par ses pairs. Il était en avance sur son temps. Il perfectionna la technique de l'accouchement par césarienne. Il fit des expériences sur les aimants, la manière dont ils pouvaient revitaliser des organes déficients : le pôle positif pour les stimuler, le pôle négatif pour soulager le mal. Il savait quelle incidence pouvait avoir le parfum de certaines plantes sur l'état de santé. Il fut également le premier chiropracteur. Il était constamment appelé à remettre un bras ou une jambe cassés, une vertèbre de la nuque ou du dos. Il a voulu le faire avec moi une fois et il s'est foulé les poignets. Tu vois pourquoi il me plaisait.

Je continuai à raconter à Ray comment j'avais fréquenté Cléo de nombreuses années durant, et parlai de son unique défaut, qui lui avait été fatal. L'obsession qu'il avait de vouloir séduire les épouses des hommes puissants d'Athènes. Je racontai comment il finit par se faire surprendre au lit avec la femme d'un grand général d'armée, et mourut décapité le sourire aux lèvres, tandis que nombre de femmes d'Athènes se répandaient en sanglots. Merveilleux Cléo.

Je raconte ensuite l'épisode de ma vie où j'étais une duchesse anglaise au Moyen Âge. Comment c'était de vivre dans un château. Les mots ramènent les souvenirs. Les courants d'air en permanence. Les murs de pierre. Les flambées dans la cheminée, le soir... ah, comme ces nuits pouvaient être noires ! Je m'appelais Mélissa, et durant les mois d'été, montée sur un cheval blanc, je parcourais les vertes prairies en riant des avances que me faisaient les chevaliers en armure scintillante. Il m'arriva d'ailleurs d'accepter une ou deux offres qu'on me fit de me culbuter dans les taillis, offres que ces hommes devaient amèrement regretter par la suite.

Je parle aussi de ma vie dans le Sud pendant la guerre de

Sécession. Les incendies et les pillages perpétrés par les Yankees quand ils dévastèrent le Mississippi. Ma voix s'empreint d'une note d'amertume, et je préfère ne pas tout raconter à Ray. Comme la fois où j'ai été enlevée par un bataillon de vingt soldats qui m'ont forcée, une corde autour du cou, à traverser un marais à plat ventre, pendant qu'ils plaisantaient sur le sort qu'ils me réservaient une fois le soir venu. Je ne veux pas effrayer Ray, aussi ne dis-je rien sur la façon dont ils sont morts les uns après les autres, comment ils hurlaient, surtout les derniers, sous les coups expéditifs de mes blanches mains qui leur arrachaient les membres et leur brisaient le crâne.

Je termine par l'épisode où j'étais à Cap Canaveral au moment du lancement d'Apollo XI vers la Lune. Combien j'étais fière alors pour la race humaine, fière de ces hommes qui avaient fini par reconquérir l'esprit d'aventure qui les avait portés au temps de leur jeunesse. Ray prend plaisir au plaisir que j'éprouve à évoquer mes souvenirs. Ça lui fait oublier l'horreur qui nous attend, et c'est en partie pour cela que je lui raconte mon histoire.

— As-tu jamais eu envie d'aller sur la Lune ? demande-t-il.

— Pluton. C'est beaucoup plus éloigné du Soleil, tu vois. Plus confortable pour un vampire.

— As-tu eu de la peine quand Cléo est mort ?

Je souris, malgré une larme soudaine qui vient mouiller mon œil.

— Non. Il a vécu la vie qu'il désirait. S'il avait vécu trop longtemps, il aurait commencé à s'ennuyer.

— Je comprends.

— Bien, dis-je.

Mais Ray ne comprend pas vraiment. Il se méprend sur ma réaction. La larme n'est pas pour Cléo. Elle est pour ma longue existence, avec tout ce que ça comporte, tous les gens et les lieux qui en font partie. Un livre d'histoire tellement riche, et que je vais pourtant refermer et ranger dans un coin oublié. J'ai de la peine pour toutes les histoires que je n'aurai jamais l'occasion de raconter à Seymour et à Ray. J'ai de la peine pour le serment que j'ai brisé. J'ai de la peine pour Yaksha et l'amour que je ne pourrai jamais lui donner. Et par-dessus tout, j'ai de la peine pour mon âme parce que, même si je crois, en définitive, qu'il y a effectivement un Dieu et que je L'ai rencontré, j'ignore s'il m'a donné une âme immortelle ou seulement une âme qui ne devait me durer que le temps que durerait mon corps. J'ignore si, lorsque sera refermée la dernière page de mon livre, ce sera pour moi la fin.

Du dehors, les ténèbres viennent à notre rencontre.

Je ne sens en moi aucune lumière assez puissante pour leur résister.

— Il arrive, dis-je.

CHAPITRE XIII

On frappe à la porte. Je crie que c'est ouvert. Il entre. Il est seul, vêtu de noir, cape et chapeau ; l'effet est renversant. Il salue de la tête et je lui désigne le fauteuil en face de nous. Il n'a pas apporté sa flûte. Il s'assoit dans le fauteuil, à côté de la caisse de dynamite, et nous adresse un sourire. Un sourire d'où la joie est cependant absente, et je me prends à penser qu'il regrette véritablement ce qui va se passer. Dehors, derrière nous, à travers les vitres brisées, un soupçon de lumière imprègne la toile noire du ciel. Ray ne dit rien, les yeux fixés sur notre visiteur. C'est à moi qu'il revient de faire la conversation.

— Es-tu heureux ? je demande à Yaksha.

— Il y a eu des temps où j'ai connu le bonheur, répond celui-ci. Mais c'était il y a longtemps.

— Tu as pourtant ce que tu souhaites, dis-je avec insistance. J'ai brisé mon serment. J'ai engendré une autre créature du mal, une de plus qui t'est donnée à détruire.

— Je ne ressens aucune obligation ces temps-ci, Sita, sinon celle de me reposer.

— Moi aussi j'ai envie de me reposer.

Il lève un sourcil et rétorque :

— Tu disais que tu voulais vivre ?

— Je caresse l'espoir qu'il y aura une vie pour moi après que celle-ci aura pris fin. Je suppose que tu as toi aussi cet espoir. Et c'est sans doute pourquoi tu te donnes tout ce mal pour bousiller ma soirée.

— Tu as toujours eu le chic pour choisir tes mots.

— Merci.

Après un moment d'hésitation, Yaksha demande :

— As-tu quelques dernières volontés à exprimer ?

— Quelques-unes. Puis-je décider de la façon dont nous allons mourir ?

— Tu veux que nous mourions ensemble ?

— Évidemment.

Yaksha hoche la tête.

— Je préfère comme ça, acquiesce-t-il. (Il jette un coup d'œil vers la caisse de dynamite à côté de lui.) Tu nous as fabriqué une bombe, à ce que je vois. Je trouve ça sympathique, les bombes.

— Je sais. Tu peux l'allumer toi-même. Tu vois la mèche, le briquet à côté ? Vas-y, vieux frère, fais jaillir la flamme. On brûlera

ensemble. (Je me penche en avant et ajoute :) Peut-être aurait-on dû brûler il y a longtemps.

Yaksha prend le briquet. Il regarde Ray.

— Comment te sens-tu, jeune homme ? lui demande-t-il.

— Bizarre, répond Ray.

— Je te laisserais partir si je le pouvais, dit Yaksha. Elle et toi, je vous ficherais la paix. Mais tout ça doit finir, d'une façon ou d'une autre.

Voilà un Yaksha que je ne reconnais pas. Jamais il ne s'est justifié devant qui que ce soit.

— Sita m'a expliqué vos raisons, dit Ray.

— Ton père est mort, indique Yaksha.

— Je sais.

Du pouce, Yaksha allume le briquet.

— Je n'ai jamais connu mon père, dit-il en regardant la flamme.

Je me permets de revenir dans la conversation.

— Je l'ai vu une fois. Une parfaite horreur. Alors, tu y vas ou tu veux que ce soit moi qui le fasse ?

— Es-tu si pressée de mourir ? me rétorque Yaksha.

— Je n'ai jamais eu la patience d'attendre de me sentir excitée, dis-je d'un ton sarcastique.

Il hoche la tête et approche la flamme de la mèche. Celle-ci commence à grésiller, puis à raccourcir... rapidement. La durée de la combustion prévue est de trois minutes. Yaksha s'adosse à son fauteuil.

— J'ai eu comme une vision tandis que je marchais au bord de l'océan cette nuit, se met-il à raconter. J'écoutais le bruit des vagues et j'avais l'impression de pénétrer un univers où l'eau fredonnait un chant que personne n'avait jamais entendu auparavant. Un chant qui expliquait toutes les choses de la création. Mais la magie de ce chant, c'était que nul être vivant ne pouvait le reconnaître pour ce qu'il était. Eût-ce été le cas, la vérité eût-elle été dévoilée au grand jour et débattue, alors la magie aurait cessé d'opérer et les eaux se seraient évaporées. Et c'est ce qui est arrivé dans mon rêve, au moment même où j'avais cette révélation. Je suis venu au monde. J'ai tué toutes les créatures auxquelles les eaux ont donné vie et puis, un jour, je me suis éveillé et j'ai compris que je n'avais fait qu'écouter un chant. Un chant triste.

— Joué sur une flûte ? je demande.

La mèche brûle.

Je n'ai aucune raison de différer l'échéance. C'est pourtant ce que je fais.

Le rêve de Yaksha m'émeut.

— Peut-être, répond-il à mi-voix. Dans le rêve, l'océan s'était retiré devant moi. Je marchais le long d'une plaine aride et infinie de poussière rouge. Un rouge sombre, comme si un être gigantesque avait saigné sur cette plaine durant des siècles et des siècles, et laissé ensuite le soleil dessécher tout son sang perdu.

— Ou qu'il avait pris à d'autres, dis-je.

— Peut-être, concède encore une fois Yaksha.

— Que veut dire ce rêve ?

— J'espérais que tu pourrais me le dire, Sita.

— Que puis-je te dire ? Je ne sais pas ce qu'il y a dans ton esprit.

— Mais si, tu le sais. C'est le même que le tien.

— Non.

— Oui. Sinon, comment pourrais-je savoir ce qu'il y a dans le tien ?

Je me mets à trembler. Sa voix a changé. Il est attentif, il l'a été constamment, à tout ce qui se passe autour de lui. J'ai été folle de croire que je pouvais le duper. Néanmoins, je me retiens d'avancer la main vers la tige de métal qui doit faire exploser la bombe. J'essaie de jouer les idiots encore un peu. Je parle.

— Peut-être ton rêve signifie-t-il que, si nous restons sur terre et recommençons à multiplier, nous allons transformer ce monde en un désert.

— Comment pourrions-nous nous multiplier alors que la partie est en train de s'achever ? réplique Yaksha. Je t'ai dit que tu ne pouvais pas avoir d'enfant. Krishna t'a dit quelque chose de similaire. (C'est à son tour de se pencher en avant.) Que t'a-t-il dit d'autre, Sita ?

— Rien.

— Tu mens.

— Non.

— Si, tu mens.

Il approche sa main gauche de la mèche en train de brûler, ses doigts voltigeant au-dessus des étincelles comme s'il avait l'intention de les étouffer. Mais il laisse s'égrener le compte à rebours.

— Tu ne peux pas m'abuser, dit-il.

— Et en quoi est-ce que je t'abuse, Yaksha ?

— Tu n'attends pas la mort. Je le vois dans tes yeux.

— Vraiment ?

— Ils ne sont pas comme les miens.

— Tu es un vampire, dis-je. (L'air de rien, comme si je m'étirais, j'avance la main vers le pied de la lampe.) Tu ne peux pas te regarder dans un miroir. Il n'y aurait rien. Que sais-tu de tes yeux ?

Je plaisante, bien sûr. Je suis une sacrée marrante. Il sourit et répond :

— Je suis heureux de voir que le temps ne t'a pas enlevé ton humour. J'espère qu'il ne t'a pas enlevé ta raison. Tu es rapide. Je le suis davantage. Tu ne peux rien faire que je ne puisse arrêter. (Après un temps, il ajoute :) Je te suggère d'arrêter ça.

Ma main se fige, suspendue dans les airs. Merde, me dis-je. Il sait, bien sûr il sait. Je préfère revenir à la question sur Krishna.

— Je n'arrive pas à me rappeler ce qu'il a dit.

— Tu as une mémoire parfaite, comme moi.

— En ce cas, dis-le-moi-toi.

— Impossible. Il t'a murmuré à l'oreille. Justement pour que je ne puisse pas entendre. Il savait que j'écoutais, même si j'étais étendu avec le venin dans mes veines. Oui, j'ai entendu le premier serment que tu lui as fait. Seulement, il n'a pas voulu que j'entende la fin. Il devait avoir ses raisons, j'en suis bien certain, mais aujourd'hui ces raisons ne doivent plus avoir cours. Nous allons tous les deux mourir d'ici quelques secondes. T'a-t-il fait prêter un deuxième serment ?

La mèche brûle.

— Non.

Yaksha se redresse sur son fauteuil.

— T'a-t-il dit quelque chose à mon sujet ?

Elle est de plus en plus courte.

— Non !

— Pourquoi ne veux-tu pas répondre à ma question ?

La vérité finit par exploser. Ça fait si longtemps que je voulais la dire.

— Parce que je te hais !

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu m'as volé mon amour, mon Rama et ma Lalita. Aujourd'hui, tu me voles encore mon amour, quand je l'ai enfin retrouvé. Je te hais pour l'éternité, et si cela ne suffit pas à t'arrêter dans ta volonté d'obtenir sa grâce, alors je le haïrai lui aussi. (Je montre Ray du doigt.) Laisse-le partir. Laisse-le vivre.

Yaksha est ébahi. J'ai réussi à surprendre le démon.

— Tu l'aimes. Tu l'aimes plus que ta propre vie.

Il n'y a que douleur dans ma poitrine. Le quatrième centre. La quatrième note. C'est comme si elle sonnait faux.

— Oui, dis-je.

Le ton de Yaksha se radoucit.

— T'a-t-il dit quelque chose à propos de l'amour ?

Je hoche la tête, en pleurant. Je me sens tellement désespérée.

— Oui, je concède.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il a dit : « Là où il y a l'amour, il y a ma grâce. »

Le son de la flûte de Krishna est loin à présent. Il est révolu le

temps où je devais demeurer reconnaissante de ce qui m'a été donné au cours de ma longue existence. J'ai l'impression que je vais étouffer de chagrin. Je ne vois que Ray, mon amour, mon enfant, toutes ces années qui vont lui être refusées. Il me regarde avec des yeux si confiants, comme si je pouvais encore le sauver. Je me tourne vers Yaksha et ajoute :

— Il m'a dit : « Souviens-toi de cela. »

— Il m'a dit la même chose, indique Yaksha avant de s'accorder quelques instants de réflexion. Ce doit donc être vrai. Toi et ton ami vous pouvez partir, annonce-t-il comme une remarque faite en passant.

Je lève les yeux.

— Quoi ?

— Tu as brisé ton serment parce que tu aimes ce jeune homme. C'est la seule raison qui t'a poussée à faire ça. Krishna doit encore te conserver sa grâce. Tu n'es devenue vampire que pour protéger Rama et ton enfant. Tu dois avoir eu sa grâce dès le commencement. C'est pourquoi il s'est montré si bon envers toi. Je viens juste de comprendre cela. Je ne peux pas te faire du mal. Il ne le voudrait pas. (Yaksha jette un coup d'œil vers la mère.) Vous feriez mieux de vous dépêcher.

Dans les étincelles qui crépitent autour du peu qui reste de la mère, je vois les derniers grains de sable d'un sablier.

Je saisis la main de Ray, bondis de mon fauteuil et entraîne le garçon vers l'entrée. Pas le temps d'ouvrir la porte avec la main. Je balance un grand coup de pied et l'ouvre, du mauvais côté. Les gonds se brisent, le bois se fend en éclats. L'air de la nuit nous est ouvert. Je pousse Ray en avant de moi.

— Cours ! je lui crie.

— Mais...

— Cours !

Il finit par entendre ce que je lui dis et s'élance en direction des arbres. Je tourne la tête, je ne sais pas trop pourquoi. La chasse est terminée et la course est gagnée. Il n'y a aucune raison de tenter le sort. Je commets alors l'acte le plus stupide de ma vie. Je retourne dans le salon. Yaksha a les yeux fixés sur l'étendue noire de l'océan. Je m'approche et m'arrête à quelques centimètres de lui.

— Tu as dix secondes, dit-il.

— La haine, la peur, l'amour, le cœur les abrite tous les trois. C'est ce que j'ai senti quand il a joué de la flûte. (Je pose la main sur son épaule.) Je n'ai pas que de la haine pour toi. Je n'ai pas que de la peur.

Il se retourne et me regarde. Il sourit. Il a toujours eu un sourire diabolique.

— Je sais cela, Sita. Adieu.

— Adieu.

Je bondis vers l'entrée. Je suis à dix mètres du perron, quand les bombes explosent. La puissance de l'onde de choc est extraordinaire. Même moi je ne peux l'absorber. Elle me soulève dans les airs et, pendant quelques instants, c'est comme si je volais. Malheureusement, l'atterrissage ne se fait pas en douceur. À un point de ma trajectoire, le destin s'amuse à me transformer en pigeon d'argile. Je sens quelque chose de brûlant et pointu me transpercer le dos.

Et me traverser le cœur. Comme un pieu.

Je roule à terre en proie à une atroce douleur. Derrière moi, la nuit brûle. À mesure qu'il jaillit de ma poitrine déchirée, mon sang se dessèche. Ray est à mes côtés et me demande ce qu'il doit faire. Je me tords de douleur dans la poussière, mes doigts griffant la terre. Mais je ne veux pas m'enfouir dans ce sol, non, pas après avoir marché dessus pendant si longtemps. J'essaie de faire sortir les mots ; ce n'est pas facile. Je reconnais le pieu qui m'a empalée : le pied du banc de mon piano.

— Sors-le, dis-je dans un souffle.

— Le bâton ?

C'est bien la première idiotie que j'entends dire à Ray. Je tourne ma poitrine vers lui.

— Oui.

Il saisit l'extrémité du pied qui brûle encore, bien qu'il m'ait passé à travers le corps. Ray rassemble ses forces et tire d'un coup sec. Le pied se casse en deux ; il n'y a qu'une moitié qui vient. L'autre est toujours plantée en moi. C'est fâcheux. Je ferme les yeux un instant et vois un million d'étoiles rouges. Je bats des paupières et les vois exploser comme si l'univers venait d'arriver à son terme. Ne reste qu'une immensité rouge. La couleur d'un coucher de soleil, la couleur du sang. Je suis étendue sur le dos. Ma tête roule sur le côté. Une boue froide colle à ma joue. Elle se réchauffe comme mon sang jaillit de ma bouche et fait une flaque autour de ma tête. Une tache rouge, presque noirâtre dans la nuit embrasée, s'étale autour de mes beaux cheveux blonds. Ray pleure. Je le regarde avec tant d'amour que je crois voir, je le jure, le visage de Krishna.

Ce n'est pas la façon la plus désagréable de mourir.

— ... t'aime, je gémis.

Il me serre contre lui.

— Je t'aime, Sita.

Tant d'amour, je songe, tandis que je ferme les yeux et que la douleur s'estompe. Il faut donc que me soient données tant de grâce, tant de bienveillance et de protection, si Krishna a vraiment dit ce

qu'il pensait. Bien sûr, je crois qu'il le pensait. Je crois aux miracles.
Je me demande si je vais mourir, après tout.

À SUIVRE...